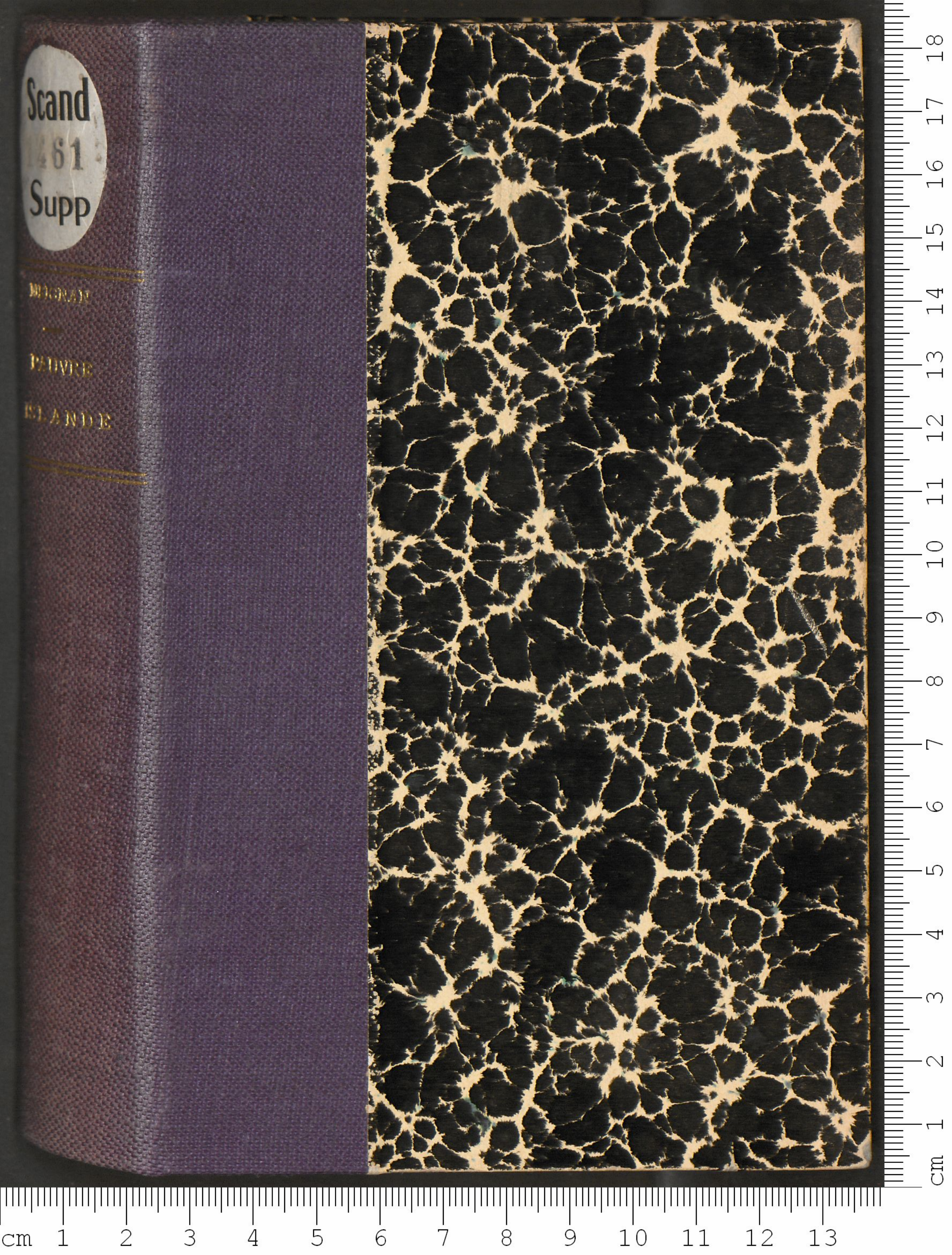


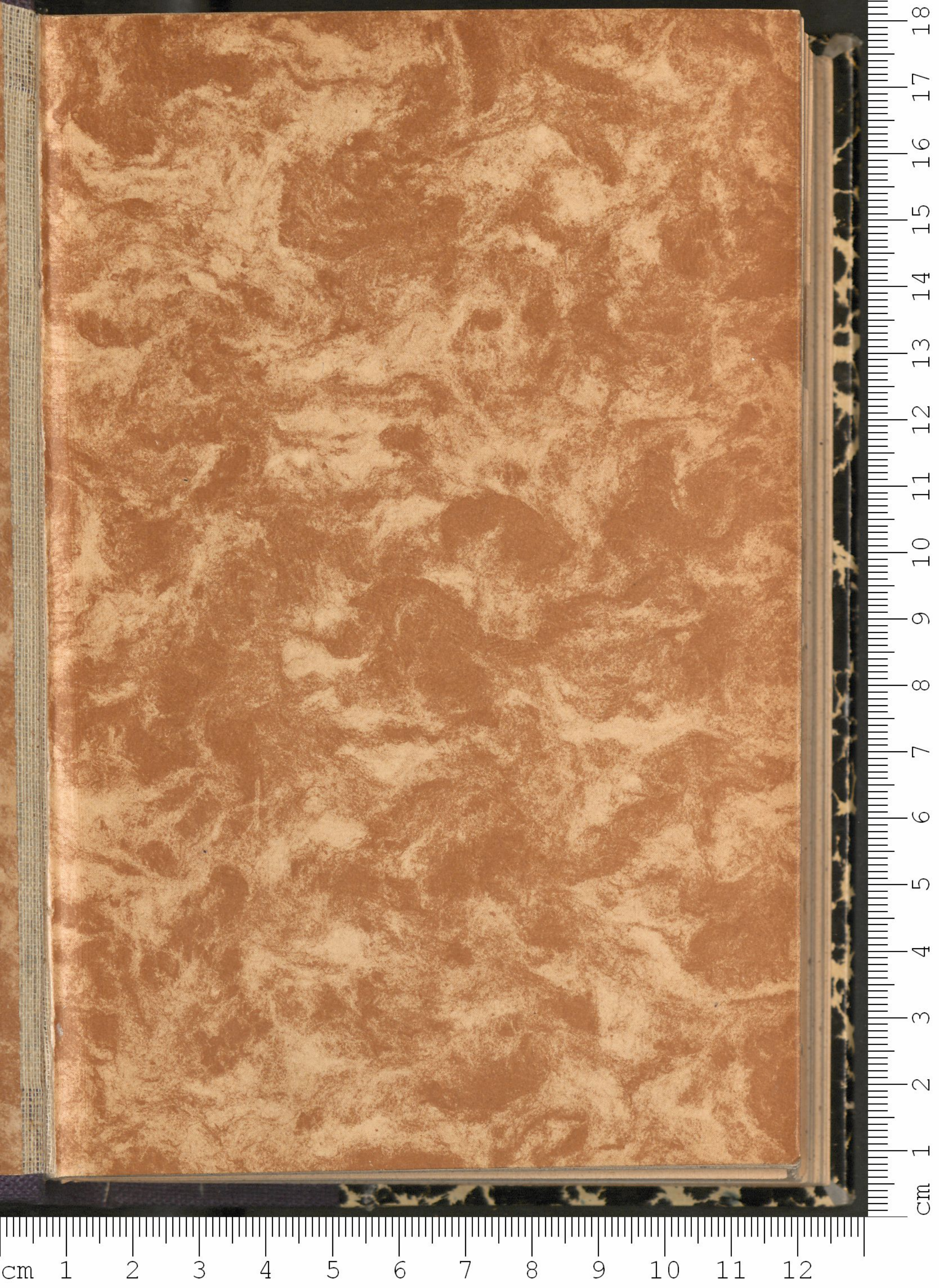
MEIGNAN

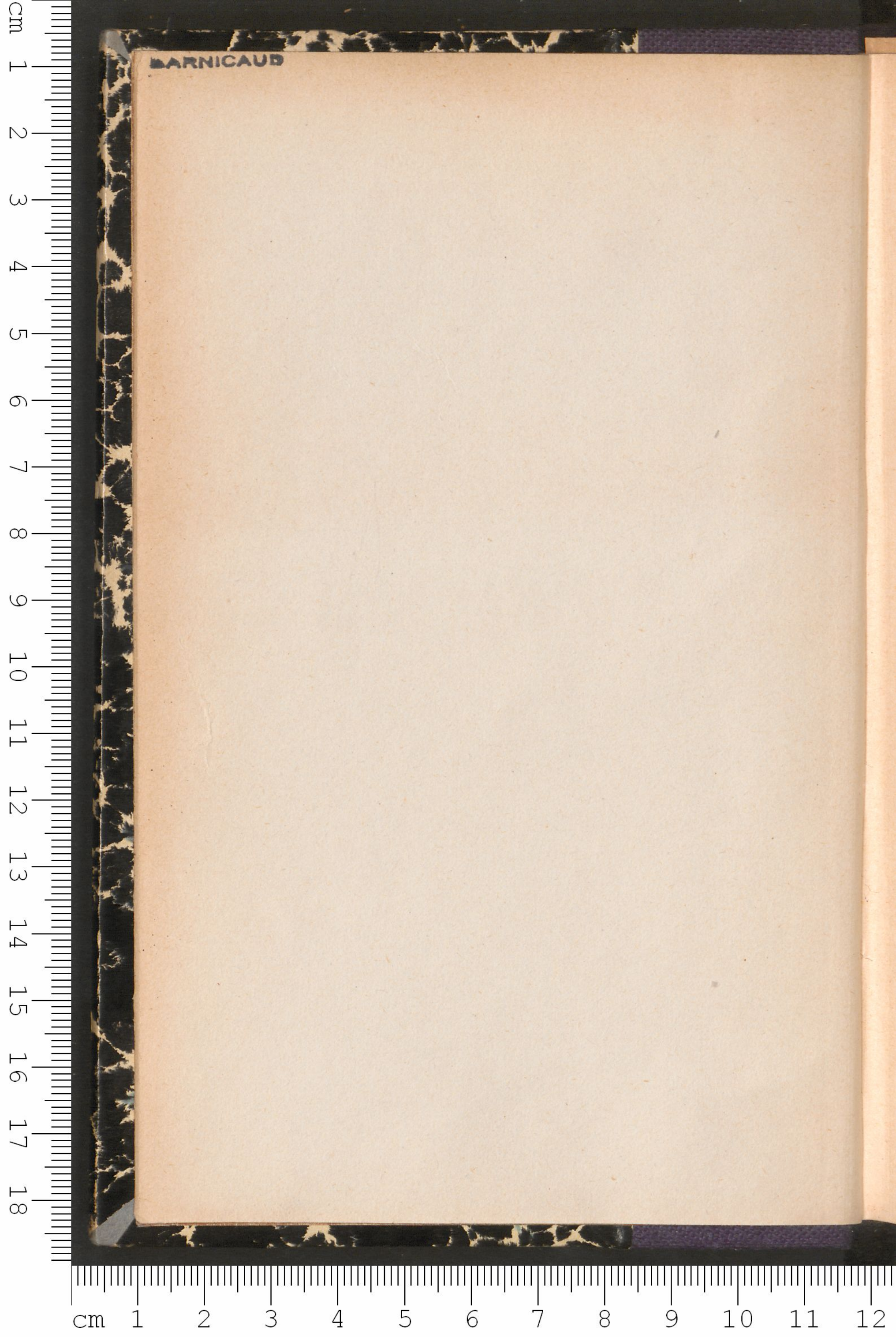
PAUVRE ISLANDE

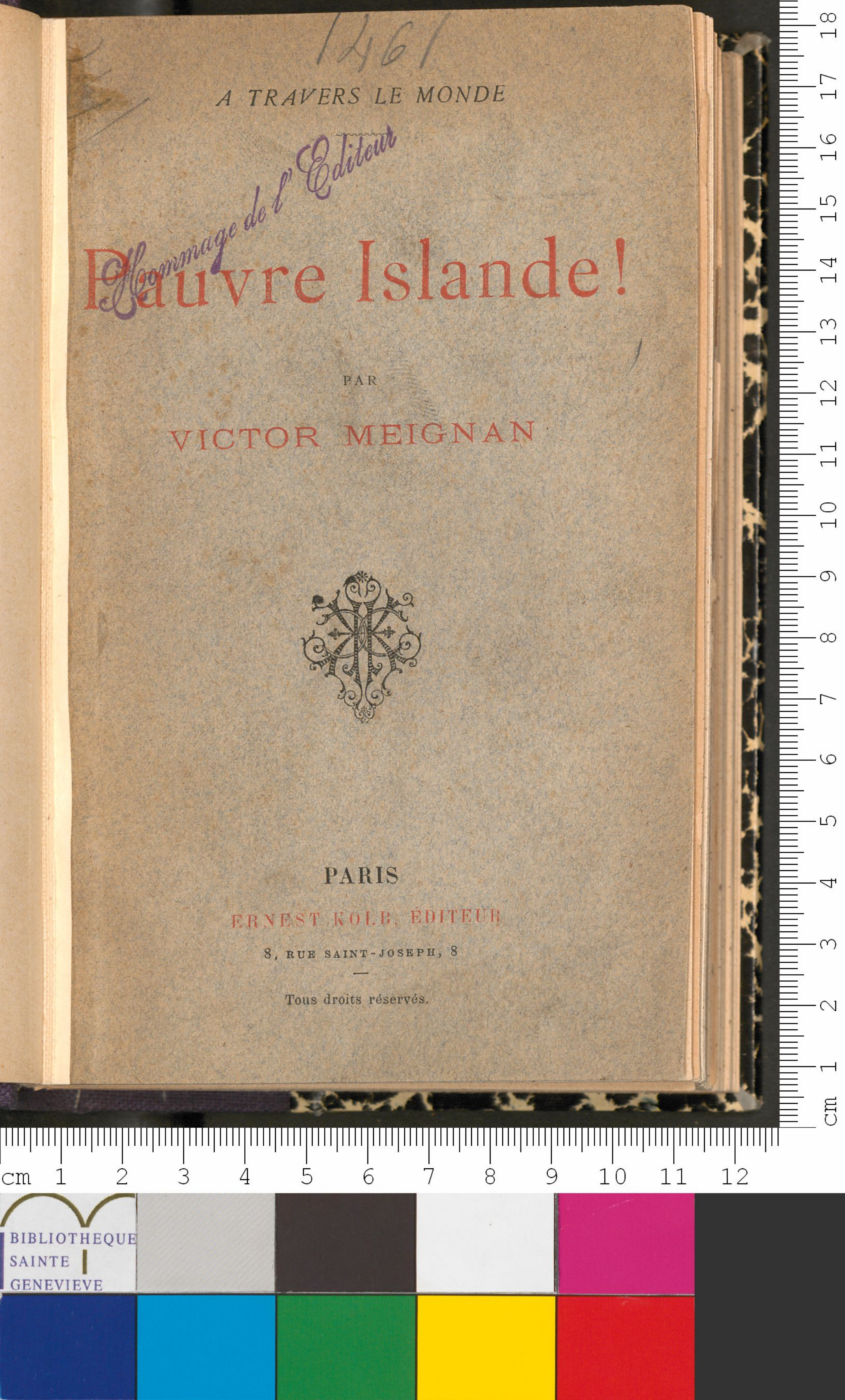



Scand
461
Supp
PAUVRE
ISLANDE






BARNICAUD



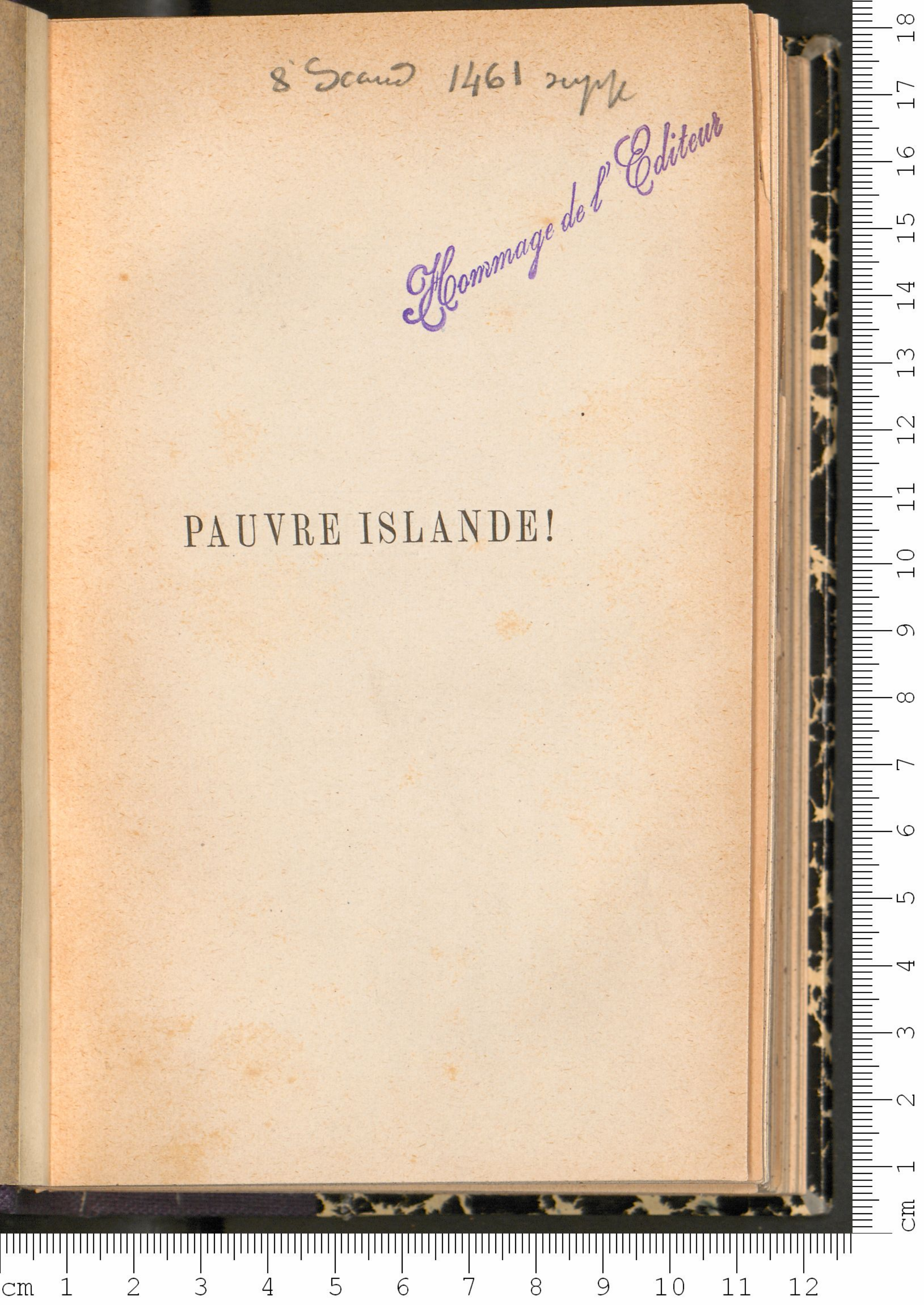
A TRAVERS LE MONDE

Pauvre Islande!

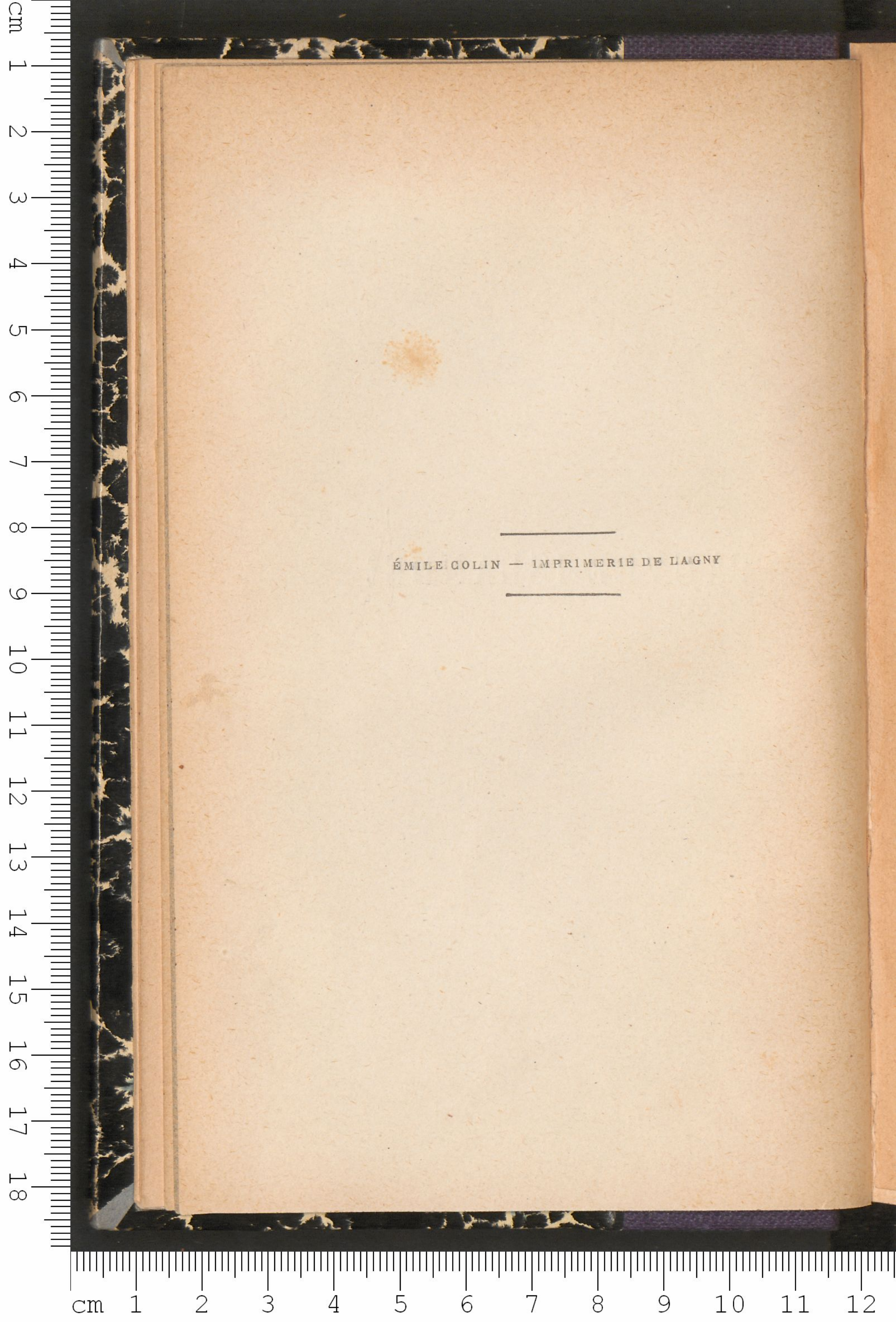
PAR

VICTOR MEIGNAN

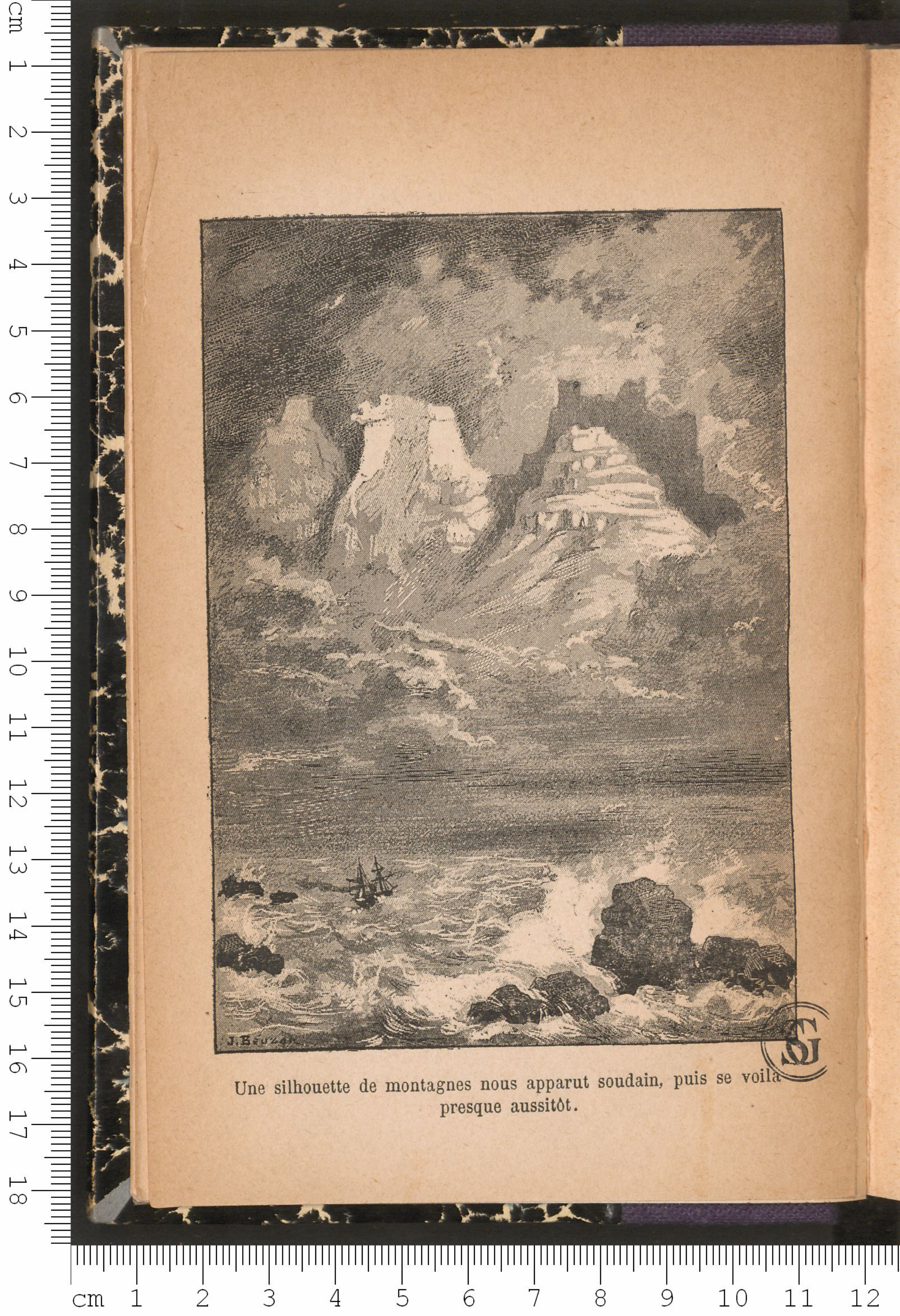
PARIS
ERNEST KOLB, ÉDITEUR
8, RUE SAINT-JOSEPH, 8



PAUVRE ISLANDE!



ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY



Une silhouette de montagnes nous apparut soudain, puis se voila presque aussitôt.



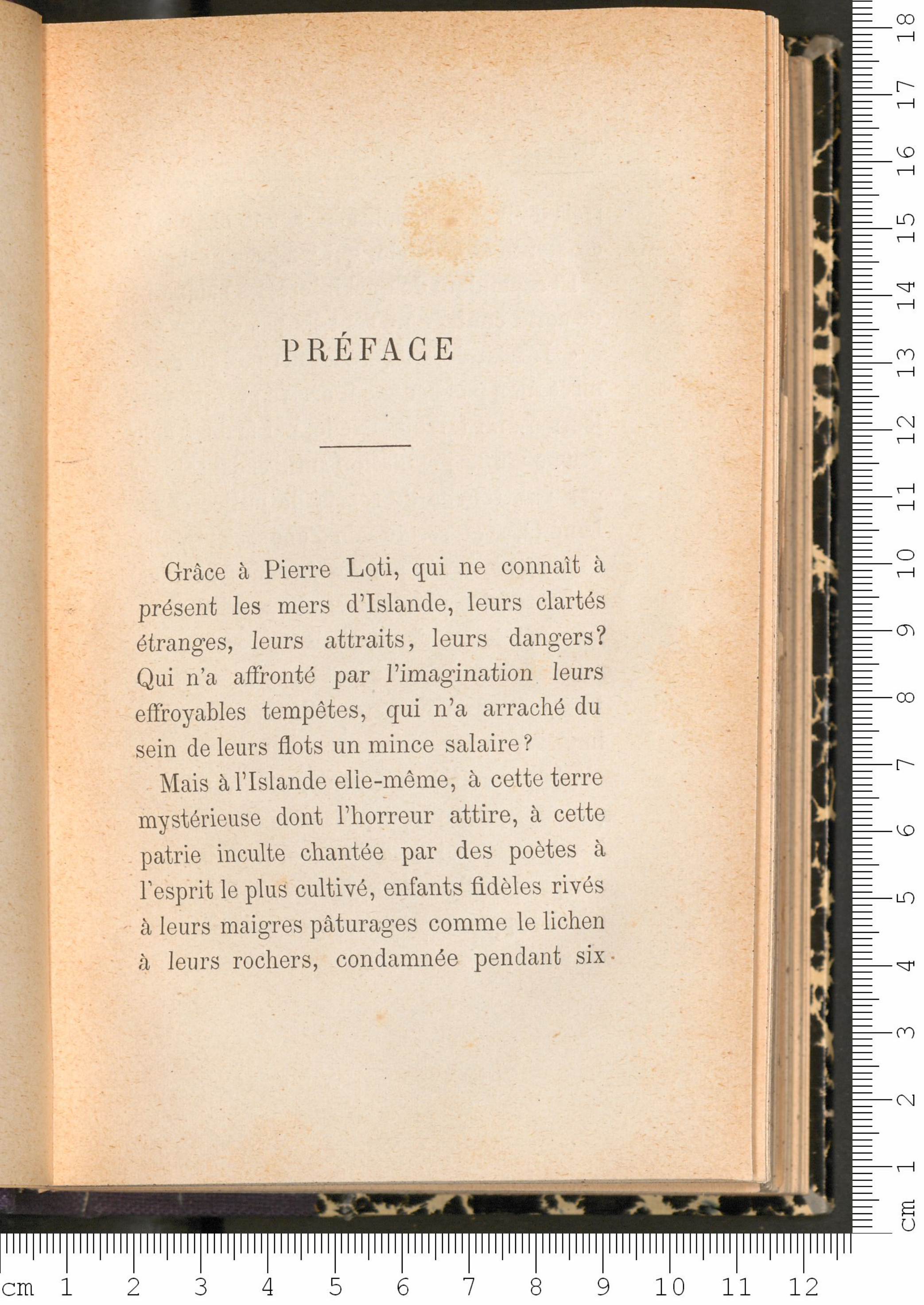
VICTOR MEIGNAN

PAUVRE ISLANDE!

PARIS

ERNEST KOLB, ÉDITEUR

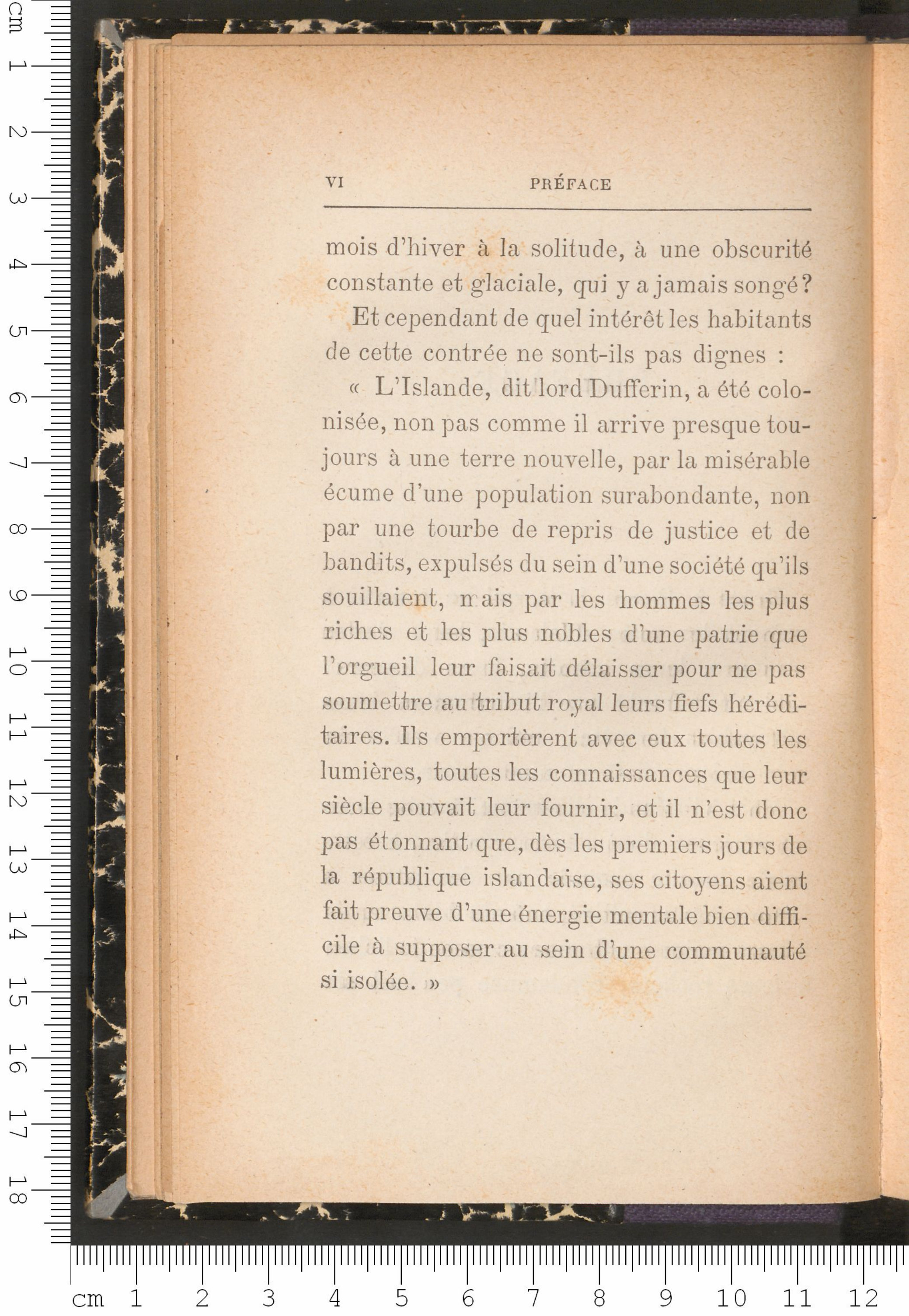
8, RUE SAINT-JOSEPH, 8



PRÉFACE

Grâce à Pierre Loti, qui ne connaît à présent les mers d'Islande, leurs clartés étranges, leurs attraits, leurs dangers? Qui n'a affronté par l'imagination leurs effroyables tempêtes, qui n'a arraché du sein de leurs flots un mince salaire?

Mais à l'Islande elle-même, à cette terre mystérieuse dont l'horreur attire, à cette patrie inculte chantée par des poètes à l'esprit le plus cultivé, enfants fidèles rivés à leurs maigres pâturages comme le lichen à leurs rochers, condamnée pendant six



mois d'hiver à la solitude, à une obscurité constante et glaciale, qui y a jamais songé?

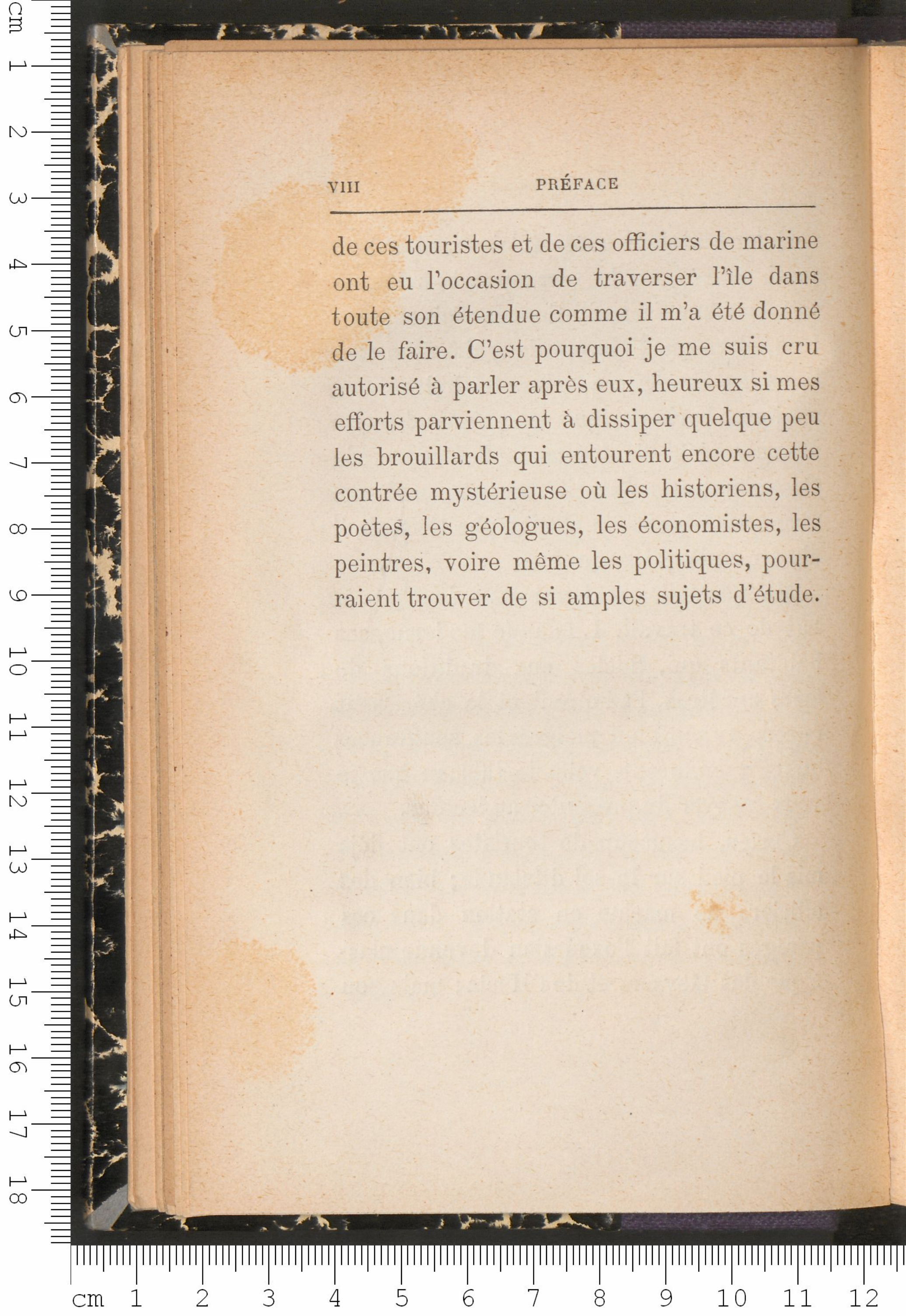
Et cependant de quel intérêt les habitants de cette contrée ne sont-ils pas dignes :

« L'Islande, dit lord Dufferin, a été colonisée, non pas comme il arrive presque toujours à une terre nouvelle, par la misérable écume d'une population surabondante, non par une tourbe de repris de justice et de bandits, expulsés du sein d'une société qu'ils souillaient, mais par les hommes les plus riches et les plus nobles d'une patrie que l'orgueil leur faisait délaisser pour ne pas soumettre au tribut royal leurs fiefs héréditaires. Ils emportèrent avec eux toutes les lumières, toutes les connaissances que leur siècle pouvait leur fournir, et il n'est donc pas étonnant que, dès les premiers jours de la république islandaise, ses citoyens aient fait preuve d'une énergie mentale bien difficile à supposer au sein d'une communauté si isolée. »

Qu'une société aussi éclairée, et même aussi policée, on le verra par la suite, se soit donné une constitution, des lois respectées, alors que l'Europe languissait encore dans les ténèbres à peine éclaircies d'une ancienne barbarie, que des enfants de cette même société aient plus tard découvert le Groenland et même l'Amérique cent ans avant le voyage de Christophe Colomb, il n'y a rien là qui surprenne.

Mais de telles recherches ne sont pas le but de ce travail. L'Islande moderne, ses habitants qui, fidèles aux traditions de leurs ancêtres, l'admirent et la chérissent encore aujourd'hui malgré les souffrances qu'ils y endurent, voilà le tableau que je veux essayer de présenter au lecteur.

Certes, beaucoup de touristes ont déjà mis le pied sur le sol d'Islande; bien des officiers de marine en station dans ces parages ont fait l'excursion devenue classique des Geysers et de l'Hécla; mais peu

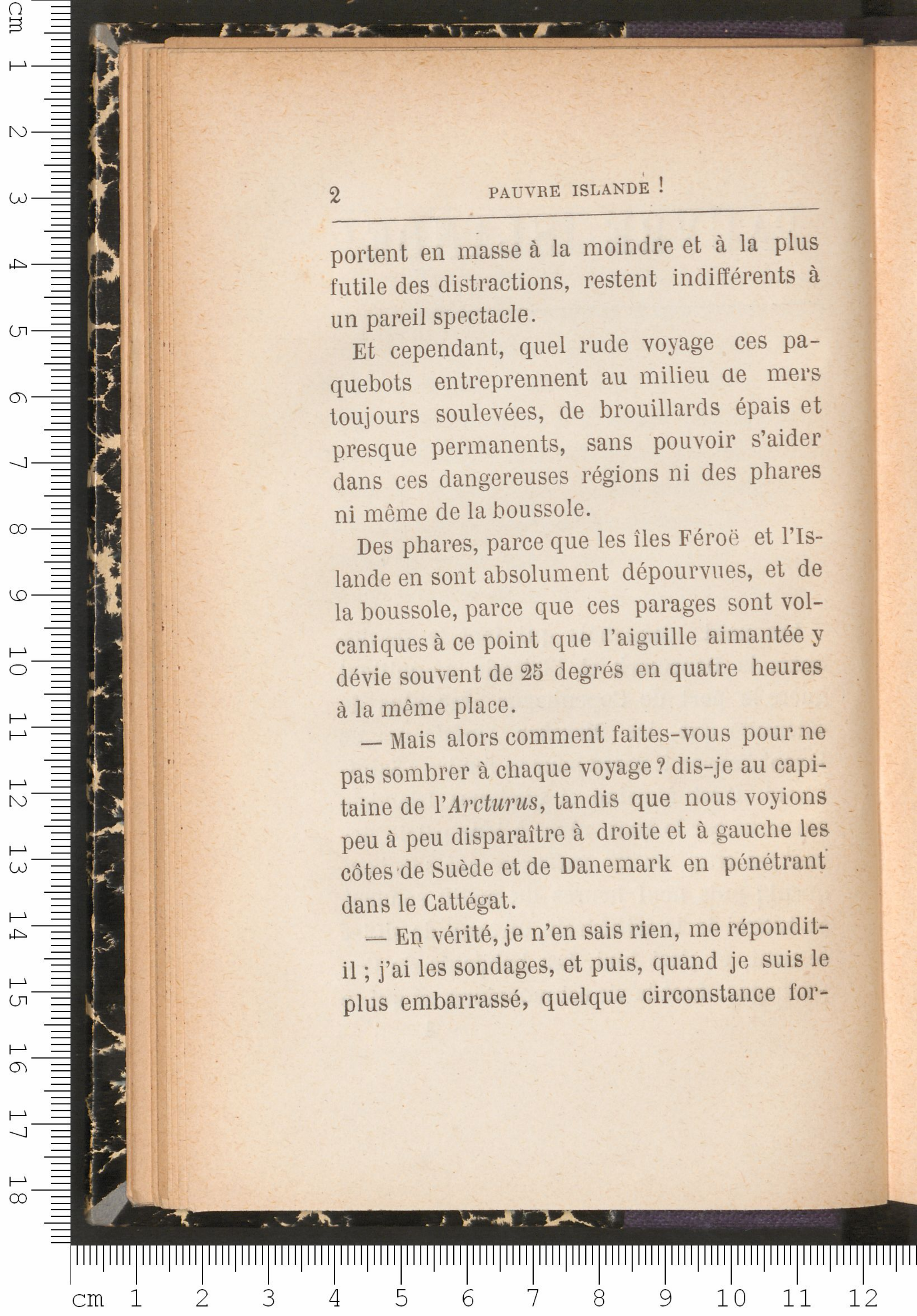


de ces touristes et de ces officiers de marine ont eu l'occasion de traverser l'île dans toute son étendue comme il m'a été donné de le faire. C'est pourquoi je me suis cru autorisé à parler après eux, heureux si mes efforts parviennent à dissiper quelque peu les brouillards qui entourent encore cette contrée mystérieuse où les historiens, les poètes, les géologues, les économistes, les peintres, voire même les politiques, pourraient trouver de si amples sujets d'étude.

PAUVRE ISLANDE!

I

Les petits paquebots qui font le service entre le Danemark et l'Islande ne quittent guère le port de Copenhague avec plus de solennité que les *Mouches parisiennes* ne lèvent l'ancre à Bercy pour se rendre à Saint-Cloud. C'est à peine si quelques Islandais viennent sur le quai rêver à leur patrie devant les cinq ou six passagers qui s'embarquent; puis neuf heures du matin sonnent au beffroi de la cathédrale, un coup de sifflet retentit, et c'est tout. Les habitants de Copenhague, dont la vie est monotone, et qui se



portent en masse à la moindre et à la plus futile des distractions, restent indifférents à un pareil spectacle.

Et cependant, quel rude voyage ces paquebots entreprennent au milieu de mers toujours soulevées, de brouillards épais et presque permanents, sans pouvoir s'aider dans ces dangereuses régions ni des phares ni même de la boussole.

Des phares, parce que les îles Féroë et l'Islande en sont absolument dépourvues, et de la boussole, parce que ces parages sont volcaniques à ce point que l'aiguille aimantée y dévie souvent de 25 degrés en quatre heures à la même place.

— Mais alors comment faites-vous pour ne pas sombrer à chaque voyage ? dis-je au capitaine de l'*Arcturus*, tandis que nous voyions peu à peu disparaître à droite et à gauche les côtes de Suède et de Danemark en pénétrant dans le Cattégat.

— En vérité, je n'en sais rien, me répondit-il ; j'ai les sondages, et puis, quand je suis le plus embarrassé, quelque circonstance for-

tuite et inattendue me renseigne sur la place que j'occupe et sur la route à suivre.

L'*Arcturus* est un petit bateau ne possédant à l'arrière que six cabines placées symétriquement autour d'un salon à manger fort étroit. C'est là tout le confortable des passagers de première classe. Quand on n'a pas eu l'heureuse inspiration de retenir l'une des six cabines, on couche où l'on peut, sur la table ou sur un rayon de la bibliothèque qui orne le fond du salon. Sur le pont, pas un banc, même se pliant, le long des parapets, rien pour s'asseoir. On sent que le séjour sur ce pont doit être presque toujours impossible, et que la mer y déferle plus souvent que ne s'y posent les pieds des voyageurs.

Cet examen n'a rien de rassurant, mais nous voilà déjà au milieu du Cattégat, la terre a disparu à nos regards, il n'y a plus à reculer. D'ailleurs, nous avons parmi nos compagnons de route, quelques femmes qui auront à supporter les mêmes souffrances : nous n'avons plus le droit de nous plaindre. Parmi ces femmes, deux ne se quittent pas. Elles sont

vêtues de noir, et portent sur la tête un bonnet de crêpe sous lequel on aperçoit un serre-tête blanc à la frange tuyautée. C'est le bonnet de deuil danois. L'une est encore jeune et même jolie, c'est la veuve, et l'autre est la mère d'un jeune pasteur protestant mort l'année précédente aux îles Féroë.

Il parcourait ces rochers abruts pour visiter ses ouailles, ne craignant pas de franchir les passages les plus difficiles. — Son cheval avait glissé sur le bord d'un précipice, et il avait roulé avec lui dans l'abîme.

Sa femme lui avait élevé un tombeau bien modeste, selon ses ressources, et elle avait ramené sa douleur à Copenhague. Actuellement elle se confiait aux flots agités de ces mers terribles pour porter sur cette tombe quelques fleurs d'immortelles et y verser des larmes. Les îles Féroë sont assurément les contrées les plus sauvages, les plus abandonnées, les plus lugubres ; et cependant, pour cette femme, habiter cet archipel avec son mari, c'était autrefois le bonheur, et y revenir maintenant seule, malgré les souffrances que lui

occasionnait la mer, malgré les fatigues et l'inutilité de ces souffrances, c'était encore pour cette veuve une consolation ! Je n'ai peut-être jamais vu de spectacle plus sympathique et plus poignant que la douleur silencieuse de cette jeune femme en deuil.

Non loin de ce triste couple, j'en aperçois un autre d'un aspect différent. Un homme et une femme, qui ne sont plus de la première jeunesse, se décochent les œillades les plus tendres, et se font des chatteries. A bord, on n'a, le plus souvent, rien à faire, et la plus légère distraction y prend des proportions gigantesques. Je m'amusai donc à contempler longuement ces quasi jeunes amoureux.

L'heureux mari de cette dame n'était rien moins que séduisant. Quel charme inconnu pouvait donc lui attirer tant de faveurs ! La femme, qui aurait pu avoir encore quelque prétention, ne le quittait pas du regard. Elle ouvrait même si forts les yeux et la bouche pour le contempler et pour le dévorer, que ces parties de son visage en étaient ostensiblement agrandies. Ils parlaient tous les deux

l'anglais et d'une manière qui ne laissait aucun doute sur leur nationalité britannique. Ils ne tardèrent pas à m'adresser la parole, et j'appris de ce fils d'Albion, qu'il se dirigeait vers l'Islande dans trois buts : rapporter une certaine plante à l'aide de laquelle il prétendait faire un papier à lettres si merveilleux que son moindre mérite serait de réformer le style épistolaire ; étudier l'établissement d'une mine qui, à l'aide des chutes d'eau dont l'Islande abonde, deviendrait la source unique et inépuisable de toute les électricités qu'on dépense dans les deux hémisphères, et enfin appliquer un troisième projet tenant à la géologie, c'est tout ce que j'ai pu savoir, mais d'une application si sûre et produisant un résultat si colossal qu'il se refusait absolument à me le confier.

Et tandis qu'il me dévoilait avec faconde toutes les splendeurs de son intelligence, sa femme était toujours tout yeux et toute bouche. Elle buvait ses paroles. Ce breuvage ne la guérit pas du mal de mer, qui la saisit vers le soir au sortir du Cattégat, mal qui cepen-

dant ne la fit pas renoncer, lors de notre escale à Edimbourg, au pénible voyage d'Islande. Elle voulait contempler dans la fleur de leur application les élucubrations maladives du cerveau creux de son mari. Il lui en coûta cher d'avoir été attirée par ce vide, nous aurons occasion de le constater plus tard.

Voici plus loin un autre ménage qui semble jouir de la plus haute considération. On appelle le mari « monsieur le gouverneur », et la femme, vrai type de blonde et vaporeuse Danoise, s'entoure d'une certaine réserve distinguée qui n'est pas sans charme. Ce titre de gouverneur m'inspire du respect et je n'aborderai cette Excellence que plus tard.

Notre escale à Édimbourg versa dans notre paquebot deux autres jeunes Anglais, mais des vrais jeunes Anglais, cette fois ; des Anglais comme tout le monde en a vu, n'ayant pour tout bagage qu'un sac sur le dos et un bâton ferré à la main, portant des vêtements malpropres, mais d'étoffe excellente ; des Anglais aussi gracieux dans la forme qu'é-

goïstes dans le fond, aussi entreprenants que peu enthousiastes, aussi réservés en paroles que dévergondés en actions, aussi buveurs que sobres d'aliments solides, ne vous donnant jamais autant de satisfaction que lorsqu'ils vous abordent, sinon lorsqu'ils vous quittent; des Anglais de Suisse, des Anglais des bords du Rhin et des Pyrénées, des Anglais comme j'en ai vu en Chine, en Californie, au Japon, en Sibérie et aux Antilles, des Anglais de partout enfin.

Si l'on veut bien ajouter à cette collection de passagers un vieil Allemand qu'on disait géologue, disciple d'une science honnête, qui avait la prétention, exagérée je crois, d'avoir donné nombre de coups de marteau sans jamais en recevoir, puis mon interprète danois et moi, on se fera une juste idée des convives qui avaient le droit sinon toujours le cœur de s'asseoir à la table de la salle à manger de l'*Arcturus* aux heures des repas.

Tant que nous longeâmes les côtes d'Ecosse, la mer resta assez clémente, mais elle devint de plus en plus furieuse à mesure que nous

avancions vers le nord. Sa colère fut même telle, quand nous cessâmes d'être abrités par les terres contre l'océan Atlantique, que le capitaine jugea prudent de se réfugier, dès qu'il le put, derrière une île de l'archipel des Orcades. Laquelle? Nous ne le sûmes jamais, et nous ne pûmes même pas, à cause du brouillard épais qui nous entourait, l'apercevoir, ne fût-ce qu'un instant, pendant les vingt-quatre heures que nous restâmes à la cape en cet endroit. L'équipage ne reconnaissait la présence de cette île qu'en comparant la violence du vent à la hauteur relativement peu considérable des vagues. Que serait-il arrivé, grand Dieu, si la tempête nous avait surpris quelques heures plus tard, lorsque nous aurions été tout à fait en pleine mer? Cette petite île inconnue et à jamais bénie de l'archipel des Orcades fut, cette fois, la circonstance fortuite et imprévue dont m'avait parlé le capitaine au départ. Honneur aux marins! et je me plais à ajouter ici aux marins danois, qui ne craignent pas d'affronter toute leur vie et avec gaieté les

éventualités de leur métier dans de semblables régions.

Nous dépassâmes la pointe extrême de l'archipel des Orcades dans la matinée. La mer était relativement, mais très relativement, clémente. On se mit à table, on causa, on se lia.

M. le gouverneur, qui était vraiment un gouverneur, une sorte de préfet pour toute la partie orientale d'Islande, daigna même entamer une partie d'échecs avec mon interprète. Cette familiarité en faveur d'un pauvre diable que j'avais ramassé à Copenhague presque dans la rue (où pourrait-on trouver ailleurs un homme qui, sans être ni fou ni savant, ni sans prétendre l'être, consentirait à faire le voyage d'Islande, même à prix d'or ?), cette familiarité m'étonna. Je me crus autorisé à adresser la parole à M. le gouverneur. Il s'exprimait bien en français. Il me parut non seulement aimable, mais modeste. Sa figure s'illumina quand je lui demandai si un uniforme était attaché à ses fonctions.

— Venez avec moi, me répondit-il, je vais

vous le montrer. Et il m'entraîna dans sa cabine.

Je trouvai dans ce potentat qui m'en avait imposé jusque-là un véritable enfant, étalant avec une joie naïve les vêtements chamarrés d'or que le gouvernement de son pays venait de l'autoriser à porter. Il me montra sa casquette, sa tunique, son épée, son manteau, son pantalon, son collet, que sais-je! De l'or! de l'or ! il y en avait partout.

Et en effet le gouvernement danois ne saurait trop éblouir par ces fanfreluches les malheureux fonctionnaires qu'il envoie en Islande, surtout dans l'Islande-orientale, même avec le titre de gouverneur.

Ne connaissant pas encore la nécessité de ces prodigues compensations, nécessité que je compris aussitôt après mon arrivée dans la colonie danoise, je sentais grandir à chaque minute ma considération pour un homme qu'on entourait d'un tel faste. Il avait d'ailleurs double raison d'être joyeux : il était Islandais, et, en effet, quel Européen accepterait de pareilles fonctions? il retournait dans ce qu'il

appelait sa ville natale, qu'il avait quittée depuis douze ans pour terminer ses études à Copenhague, y amasser quelque argent et s'y marier.

Nous repliâmes ensemble tous ces beaux vêtements, après avoir recouvert avec soin chaque dorure de ouate et de papier de soie, et nous montâmes sur le pont. On pouvait s'y maintenir. Il faisait encore jour bien qu'il fût dix heures du soir. Je crus, en regardant ma montre qui était en vil métal, que la vue des richesses du gouverneur l'avait quelque peu fêlée. Cependant elle disait vrai. Chaque tour de l'hélice nous rapprochait de ces régions où, pendant un mois de l'été, le soleil ne disparaît guère au-dessous de l'horizon et où la nuit ne vient jamais répandre dans l'atmosphère son charme mystérieux et son silence qui repose.

Le lendemain nous aperçûmes un groupe d'îles, lesquelles, à mesure que nous avancions, semblaient plutôt s'élever indéfiniment au-dessus des flots que se rapprocher de nous. De grandes lames de fond, derniers vestiges

d'une houle sans doute déjà ancienne provenant de l'océan Atlantique, se brisaient contre ces rochers avec une telle force que l'écume montait jusqu'à des hauteurs vertigineuses. Elle venait déranger dans leurs nids et jusque dans leur vol une quantité prodigieuse d'oiseaux qui répandaient dans l'air leur coassement sinistre. A mesure que nous approchâmes, nous découvrîmes d'autres îles qui étaient primitivement masquées les unes par les autres, mais toutes de l'aspect le plus triste. De grands rochers à pic, d'un abord impossible, semblaient les défendre, contre les attaques de la mer, et sur leurs crêtes, pas un arbre, pas la moindre végétation. Çà et là, quelques mètres carrés d'un maigre gazon sur lequel d'énormes pierres rouges, grises et noires venaient étaler leur pesante horreur. Et cependant c'était là l'archipel des îles Féroë, que l'on décore dans le monde du titre pompeux de colonie danoise. Misérable colonie en vérité, que toutes les puissances de l'Europe devraient acheter en commun pour en faire un lieu de déportation.

Nous longeons un îlot qui ressemble à un pain de sucre tronqué. Il est inhabité. Le gouvernement danois l'a un jour cédé à une famille de Copenhague qui avait demandé une concession aux îles Féroë. La famille aperçut de loin cet îlot et est retournée à Copenhague sans y avoir même abordé. Je l'approuve. Perchée sur la prairie exiguë qui en orne le faite, cette famille eût ressemblé à ces réfugiés se tordant les bras de désespoir qui forment le groupe principal dans les tableaux du déluge.

Nous passons en revue tout l'archipel avant d'arriver à Thorsavn, la capitale. Il est composé de vingt-trois îles dont l'ensemble constitue une surface d'environ six cents kilomètres carrés. Et sur ces six cents kilomètres, pas un arbre, pas la moindre végétation, rien qui égaie. Le ciel est gris, la mer se heurte sans discontinuer contre ces énormes falaises de rochers noirs derrière lesquelles vivent cependant (c'est là le côté le plus triste à envisager) environ dix mille braves gens qui n'ont rien fait pour mériter un tel sort, et un gouverneur !

Oui, un gouverneur, tout chamarré d'or aussi, mais moins que celui de l'Islande orientale, et qui s'empressa de monter à notre bord dès que nous eûmes jeté l'ancre dans une baie assez bien abritée des vagues, et au fond de laquelle sourit, mais — c'est le cas de le dire — sourit jaune une prairie du plus piteux aspect.

— Une prairie ! me dit d'un air désappointé mon interprète qui, espérant rencontrer à Thorsavn toutes les distractions ordinaires des villes, venait de se renseigner, hélas ! monsieur, mais c'est la capitale !

Le pauvre garçon ne se trompait pas. Les maisons de Thorsavn, bâties en bois, possèdent des couvertures faites de terre gazonnée dont l'ensemble avait pris de loin, à mes yeux, l'aspect d'une prairie mamelonnée d'une étrange façon.

L'homme est bien décidément toujours le même, et on peut dire que c'est la vanité qui domine le monde, même cette triste colonie danoise. C'est un luxe sans pareil, en Sibérie, ce pays couvert de terre végétale et de forêts, que d'établir une maison en pierre. C'est un

caprice fastueux aux Antilles, regardé même comme une prodigalité, que de servir à ses hôtes, au dessert, une assiette de pommes. Il est élégant, à Paris, d'orner sa table d'un ananas, ce fruit que l'on jette parfois, dans l'île Bourbon, aux animaux les plus immondes. Les habitants des îles Féroë pourraient facilement bâtir sur le rocher comme le sage de l'Évangile et avec des matériaux solides, mais ils préfèrent aller chercher des planches à grands frais en Norvège et gaspiller pour se loger le peu le terre végétale qu'ils possèdent et qui doit valoir là son poids d'or. Que nul ne soit prophète en son pays, je comprends encore, mais qu'il suffise de quitter son pays pour devenir prophète comme les pierres importées en Sibérie, les pommes, les ananas et les planches de Norvège, c'est là une grande erreur que j'ai vue implantée partout et dont l'humanité, il faut le déplorer, ne se départira pas de longtemps.

II

Ce que peuvent être les habitants d'une pareille capitale, on se le figure aisément ; honnêtes, par exemple, je me hâte de le dire, et rendus industrieux par la nécessité même. Chose curieuse, dans ce pays de la misère par excellence, on ne connaît que l'exportation, et sauf le bois de construction, qui est le grand luxe des richards, on n'y importe rien. Il est vrai d'ajouter que la vraie patrie de ces gens-là n'est pas la terre et que leurs véritables champs de récolte ne sont pas sur leurs îles : c'est la mer. Ils pêchent en abondance et ils possèdent une atmosphère, Dieu est partout, qui a la propriété de sécher le poisson avant qu'il ne se corrompe.

C'est une grande erreur de croire qu'en Islande, aux Féroë et à Terre-Neuve, les indigènes salent les poissons qu'ils exportent. Ce sont les Européens qui vont faire leurs pêcheries dans ces parages qui emploient ce système, mais les poissons pris par les Islandais et les Féroens sont simplement séchés et envoyés ensuite dans les pays de la Scandinavie où ils forment le fond de la nourriture du peuple. Aux Féroë, on n'étale pas les poissons à terre pour les sécher comme en Islande, on les enfile à l'aide de longues cordes et on les suspend ainsi en l'air à côté les uns des autres. Les rues de Thorsavn sont remplies de ces longues files de poissons pendus qui répandent dans l'air une odeur suffocante.

J'ai dit que les habitants des Féroë étaient industrieux. Ils fabriquent, en effet, eux-mêmes, leurs vêtements avec la laine de leurs moutons, et ils s'éclairent pendant l'hiver avec des chandelles faites de la graisse de leurs baleines. Ils se nourrissent naturellement de poissons et se regardent comme particulièrement favorisés de la Providence, — tout est re-

latif, — parce que de temps en temps, dans les bonnes années, grâce au climat qu'enfante parfois le grand courant d'eau chaude provenant d'Amérique et qui daigne venir parfois se refroidir dans leurs parages, ils peuvent obtenir çà et là, dans les anfractuosité de leurs rochers, quelques pommes de terre et même un peu de blé, deux produits succulents dont les malheureux Islandais sont absolument privés.

Les deux femmes en deuil quittent l'*Arcturus* et descendent à terre. Nous les voyons s'éloigner péniblement dans la campagne au milieu des rochers qui jonchent le sol. Elles ont ainsi plus de cinq lieues à faire à pied, au milieu de ce chaos de granit, pour gagner le tombeau, qui est le but de leur long pèlerinage. Navrant spectacle !

Le gouverneur des Féroë s'est définitivement installé sur notre bord. Islandais de naissance, il désire fouler pendant quelques semaines sa terre natale. Il cause amicalement avec son collègue de l'Islande orientale, qui a endossé, pour la circonstance de notre escale

à Thorsavn, son bel uniforme. En voyant ainsi ces deux hauts fonctionnaires côte à côte, on croirait qu'un des filons aurifères les plus riches de la Californie s'est transporté sur notre bord. Celui des deux qui fut déjà notre compagnon de route a des airs satisfaits qui me réjouissent. Il me lance des regards qui appellent l'admiration. Je la lui prodigue du geste avec effusion. Rien ne me plaît davantage que le spectacle d'un homme heureux ; et surtout quand ce bonheur provient de la satisfaction de soi-même, il est obtenu le plus souvent à si peu de frais que j'y vois économie. Mais ici ce n'est pas le cas. Ce gouverneur d'Islande est vraiment beau, au moins dans son costume ; il est aimable et de plus il est aimé.

Oui, sa gentille femme, bien que Danoise et n'ayant jamais quitté Copenhague, l'accompagne avec enthousiasme. On lui a dit que le district à la tête duquel était placé son mari a plus de cinq mille lieues carrées et qu'il contient environ trente mille âmes. Elle se croit déjà la reine de ce petit royaume dont elle

n'entrevoit encore, la pauvre femme, ni les immenses glaciers, ni les volcans, ni les soufrières, ni les coulées de lave, et rêve que le fauteuil où elle s'assoira à son arrivée rappelle de loin la forme d'un trône !

Nous levons enfin l'ancre, nous quittons Thorsavn et, après avoir traversé l'archipel des Féroë du sud au nord dans un canal étroit bordé de hautes falaises rocailleuses à l'aspect le plus sinistre, nous voici de nouveau en pleine mer, le cap tourné vers l'Islande.

Se diriger vers l'Islande est encore chose facile, au moins pour un marin, bien que depuis les Féroë on ne puisse déjà plus trop compter sur l'exactitude de la boussole, mais y aborder est une autre affaire. Des brouillards épais voilent le plus souvent la route, laquelle est jonchée, aux abords de la grande colonie danoise, de rochers à fleur d'eau. On ne peut avancer qu'avec de minutieuses précautions, et le plus souvent très lentement, selon les sondages.

Combien de milles a-t-on pu parcourir ainsi en un jour, il est bien difficile de le calculer,

et quant à faire le point, il n'y faut pas songer. Le capitaine de l'*Arcturus* m'a dit qu'il pouvait rarement se servir une seule fois durant tout un voyage de la position du soleil pour reconnaître sa route. Et pendant ces hésitations qui nécessitent des changements de direction et de fréquents arrêts, une mer furieuse ne cesse de harceler le navire et de déferler sur le pont.

— Capitaine, nous n'arrivons donc pas, me hasardai-je à dire au commandant de notre paquebot, visiblement inquiet et nerveux au bout de trois jours de cette pénible navigation.

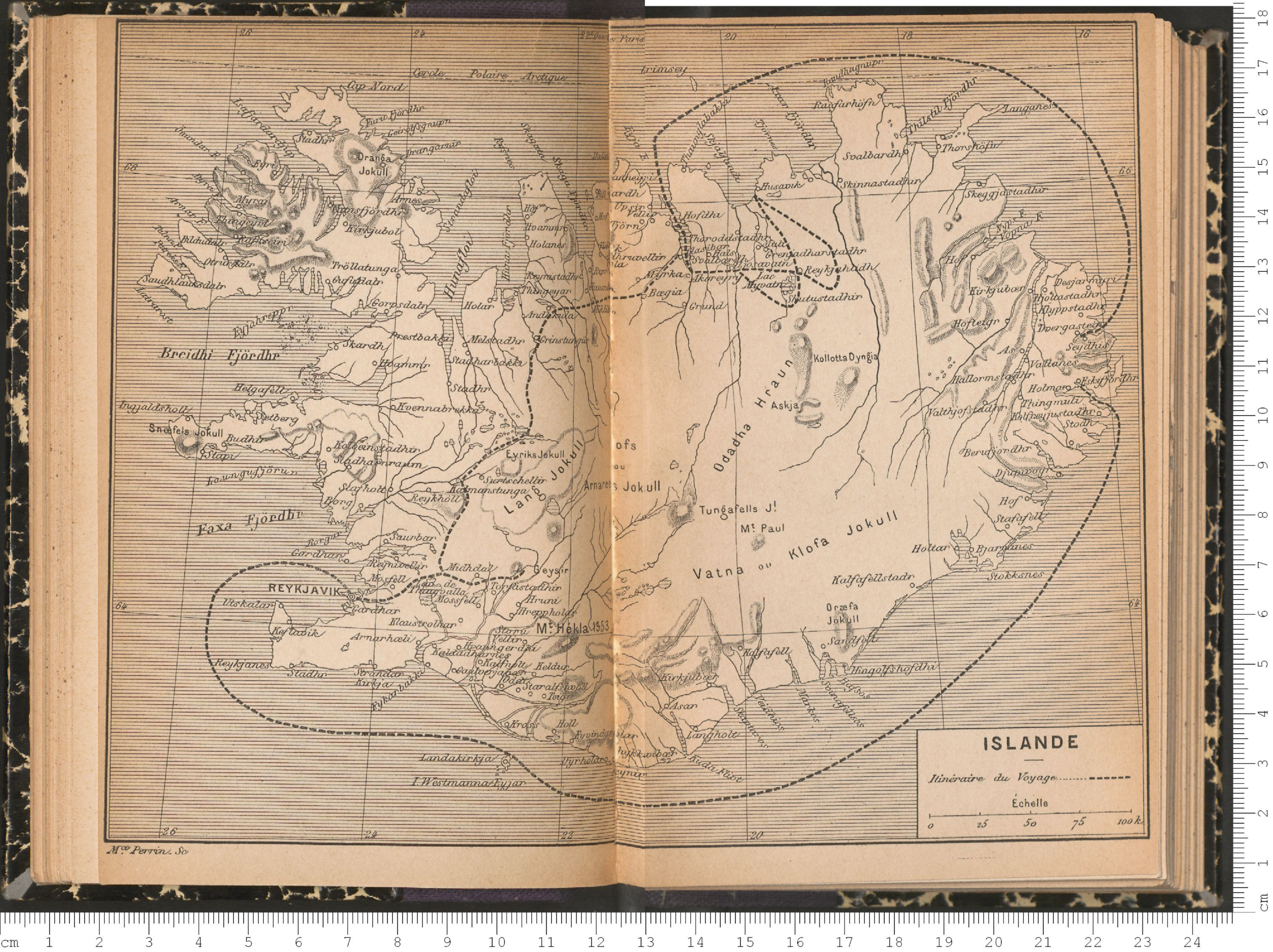
— Je peux vous l'avouer, me répondit-il, car il n'y a pas de ma faute; voilà dix-huit heures que je suis sur la piste de l'Islande sans pouvoir la trouver. Tant que ces maudits brouillards ne daigneront pas se dissiper un peu, je ne tenterai même plus de me rapprocher de la côte, car elle est trop dangereuse. Et il fit arrêter la machine. Nous restâmes là cinq ou six heures, ballottés comme une épave au gré de la mer, sans même savoir de quel côté les vagues, constamment soulevées à une

grande hauteur, nous poussaient l'une après l'autre.

L'Islande a des coquetteries de belle dame pour tous ceux qui cherchent à l'aborder. Presque toujours voilée d'abord comme une fiancée orientale, elle se découvre à ses futurs admirateurs de différentes manières, selon son caprice. Le commandant de l'*Actif*, l'un des vaisseaux de guerre français en station en Islande lors de mon voyage, m'a raconté que perdu, comme nous l'avions été, dans les brouillards, près de la côte du Sud, il avait vu tout à coup l'atmosphère balayée par un vent violent et l'ensemble de tous les immenses glaciers de la colonie danoise, lesquels, de ce côté, descendent de plus de cinq mille pieds de haut pour s'enfoncer ensuite directement dans la mer, resplendir, sous les ardeurs d'un soleil éclatant.

La reine de l'Atlantique septentrionale ne se montra pas à nous d'une manière aussi séduisante. Elle se dévoila peu à peu sous un aspect dont elle ne peut jamais, à mon avis, se départir complètement, l'aspect sinistre.

Entre onze heures du soir et minuit, au milieu de nuées qui, poussées par de violentes rafales, couraient rapidement sur les flots et qui, éclairées par les teintes matinales et crépusculaires du soleil de minuit, prenaient sous les épaisseurs changeantes du brouillard, les tons les plus fantastiques, passant du rouge sang au jaune de soufre, avec des demi-teintes de poussière cendrée, dans cette atmosphère étrange, satanique, pouvant servir de cadre à l'une des entrées les plus redoutées de l'enfer, une silhouette de montagne nous apparut soudain, puis se voila presque aussitôt. Nous avions aperçu l'Islande ; mais quelle partie de l'Islande? il était impossible de le savoir. Un quart d'heure après, une longue dentelure sombre, partageant le ciel en deux parties, se laissa entrevoir à travers la brume. C'est à peine si l'on pouvait la distinguer. Je la regardai longtemps comme le reflet du désir ardent que tout l'équipage avait d'apercevoir la terre. Elle suffit cependant pour faire reconnaître notre position géographique à notre capitaine habile et expérimenté.


ISLANDE
Itinéraire du Voyage
Échelle
0
25
50
75
100 k.
Cercle Polaire Arctique
Cap Nord
Grimsey
Dranga Jokull
Breidhi Fjördhr
Snæfels Jokull
Faxa Fjördhr
REYKJAVIK
Reykjanes
I. Westmanna Eyjar
Landakirkja
Eyriks Jokull
Lang Jokull
Hofs
ou
Arnarfells Jokull
Geysir
Mt Hékla 1553
Husavik
Odadha Hraun
Kollotta Dyngja
Askja
Tungafells J!
Mt Paul
Vatna ou Klofa Jokull
Oræfa Jokull
Svalbardh
Skinnastadhr
Langanes
Thorshöfn
Seydhisf.
Bjarnanes
Stokksnes
Kalfafellstadr
Mce Perrin. Sc.

— C'est Sédisfiord ! s'écria-t-il, et, lançant son navire à toute vapeur pour profiter de l'éclaircie, il se dirigea vers la terre.

Mais, au moment où nous allions aborder, le brouillard s'épaissit encore et l'île disparut de nouveau comme un fantôme. Il nous fallut tristement regagner la pleine mer. Ce n'est que le lendemain, à neuf heures du matin, après plusieurs autres tentatives infructueuses, que nous fîmes enfin, sans avaries, ce qui est rare, notre entrée triomphale dans la baie de Sédisfiord, située sur la côte orientale de l'Islande.

Toutes les baies, ou, pour parler le langage du pays, tous les fiords, diffèrent peu d'aspect les uns des autres. Nous ne nous arrêterons donc pas à celui-ci, comptant visiter plus en détails celui où nous quitterons définitivement l'*Arcturus* pour pénétrer dans l'intérieur.

Nous ne tardons pas cette fois à reprendre la mer pour nous diriger vers la côte du Nord, la partie de l'île la moins couverte de glaciers, et par conséquent la plus hospitalière et aussi la plus habitée. La mer est assez calme et les

brouillards ne viennent que rarement cacher la terre à nos regards. Aussi chacun ne la quitte-t-il pas des yeux. Il est vrai que la nature attire, même quand elle manque absolument de charme.

Celle-ci attire comme le vide, comme la souffrance et comme le vice. Elle attire malgré son horreur, malgré l'aspect diabolique, infernal que lui donnent son odeur de soufre et les teintes de ses scories encore chaudes. Ce ne sont partout que rochers tourmentés et semblant se tordre encore sous la souffrance d'une combustion récente, crevasses profondes occasionnées par des tremblements de terre et d'où s'échappe çà et là une épaisse fumée noire, coulées de lave ayant plusieurs kilomètres de large, agglomérations de cendre soulevée par le vent en épais tourbillons, puis çà et là, semblables à des ulcères, des plaques jaunes et vertes, spongieuses, à l'aspect repous sant, secrétant une bave sulfureuse et fétide.

Tel est l'aspect presque général de cette partie centrale de l'Islande, que nous visiterons plus tard en détails. Cependant, à mesure que

nous avançons vers le nord, le pays prend un caractère plus avenant. Hélas! pas un arbre, pas une apparence de fertilité ni même de vie ne vient encore charmer cette nature ; mais, du moins, elle cesse évidemment de souffrir et elle ne paraît qu'éplorée : c'est la partie la plus gaie de la colonie danoise.

Après une journée de cette contemplation intéressante, malgré sa tristesse, nous doublons un cap appelé Longaness qui marque l'extrémité nord-ouest de l'Islande et dont la pointe est située sur la ligne géographique qui marque l'entrée de l'océan Glacial. Mais la couronne de lauriers que nous conquérons en pénétrant dans la région du monde qui renferme le pôle pèse à peine sur notre tête. Pour la sentir, nous sommes trop distraits par l'aspect blanchâtre du cap Longaness. D'où provient cette couleur blanche?

— C'est une agglomération de mes fameuses plantes à fabriquer le papier, s'écrie le pseudo-savant anglais.

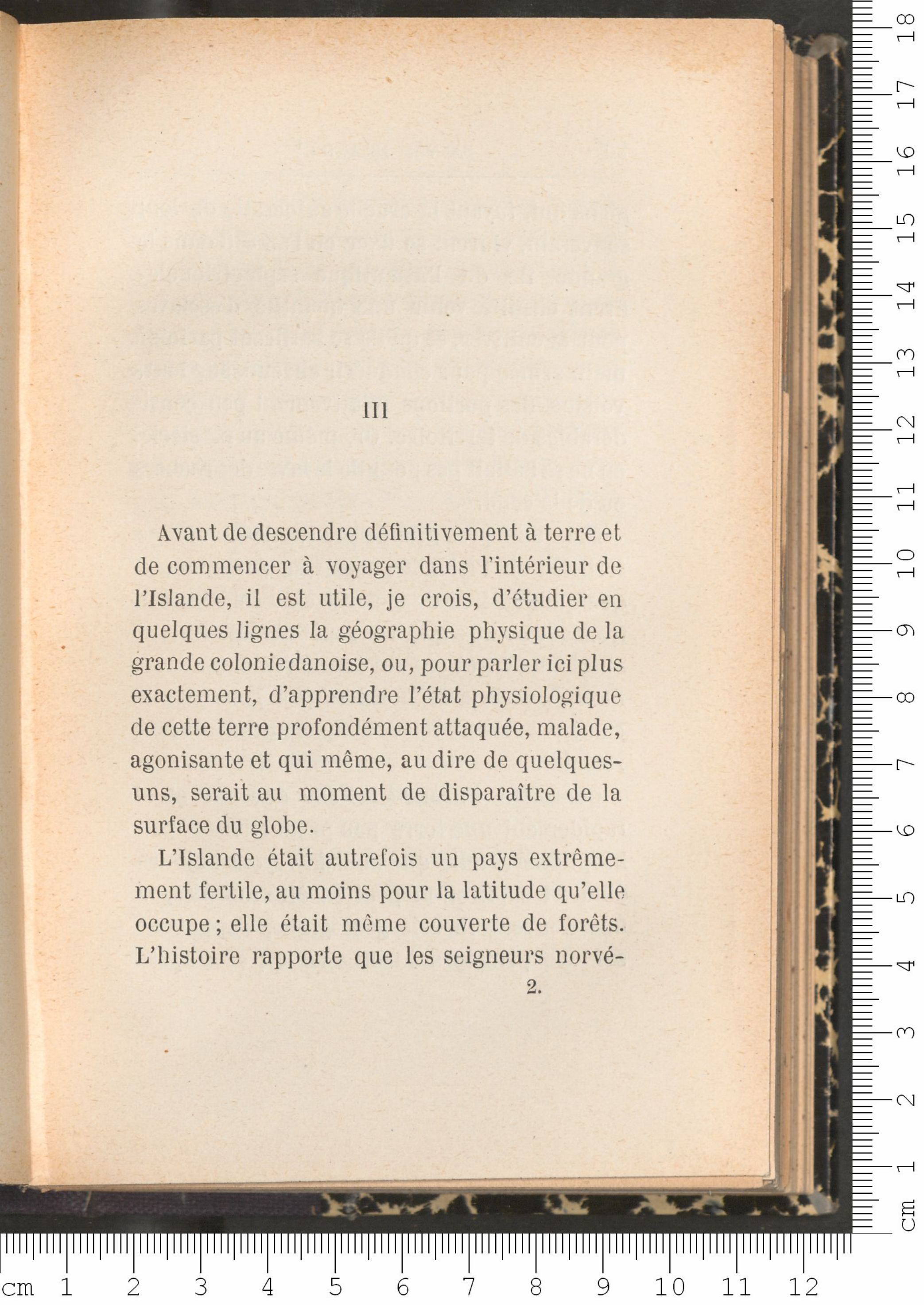
— Vous vous trompez, c'est du spath, lui répond le géologue, en brandissant son marteau.

— Vous faites erreur tous les deux, reprend notre capitaine, qui connaissait l'Islande dans ses moindres détails ; c'est tout simplement du guano provenant de l'immense quantité d'oiseaux qui hantent constamment ces parages et dont vous voyez l'air rempli.

Silence et admiration générale.

— Ce sont mes administrés, hasarda timidement le gouverneur.

— Qui, quoi ? les oiseaux, ou bien... Et chacun sourit à la fleur de poésie sortie de la bouche de ce haut fonctionnaire, tandis qu'il contemplait ce rocher tout couvert d'immondices.



III

Avant de descendre définitivement à terre et de commencer à voyager dans l'intérieur de l'Islande, il est utile, je crois, d'étudier en quelques lignes la géographie physique de la grande colonie danoise, ou, pour parler ici plus exactement, d'apprendre l'état physiologique de cette terre profondément attaquée, malade, agonisante et qui même, au dire de quelques-uns, serait au moment de disparaître de la surface du globe.

L'Islande était autrefois un pays extrêmement fertile, au moins pour la latitude qu'elle occupe ; elle était même couverte de forêts. L'histoire rapporte que les seigneurs norvé-

giens qui, fuyant la cruelle autocratie de leur souverain, vinrent se fixer en l'an 878 dans la grande île de l'Atlantique septentrionale, firent ensuite venir une quantité d'esclaves pour la cultiver, et qu'ils se battirent parfois à main armée pour conquérir chacun, sur leurs voisins, des portions relativement peu considérables de territoire. Or, même au IXe siècle, on ne se battait pas pour de la lave, des rochers ou de la cendre.

Mais une plus grande preuve de l'ancienne fertilité de l'Islande, c'est la présence, à quelques mètres de la surface du sol, de gros troncs d'arbres qui ne sont ni fossiles, ni charbon, et qui ont été conservés comme les fleurs de certains herbiers par la compression, provenant ici de deux courants de lave refroidie.

Comment l'Islande est-elle devenue et si rapidement une terre peu productive et peu hospitalière, telle que nous la voyons aujourd'hui? L'explication peut en être fournie par une nouvelle théorie géologique, s'appuyant sur des principes incontestables, et d'après

laquelle les continents auraient d'abord couvert la surface entière du monde, s'effondrant plus tard un à un et disparaissant chacun à leur tour dans les flots ; tandis qu'au contraire, d'après les anciens enseignements, ces mêmes continents proviendraient de soulèvements partiels au milieu d'un océan général, soulèvements occasionnés par un feu intérieur qui chercherait à se ménager des issues.

Un ouvrage, publié dernièrement (1), fournit de curieux détails sur les villes, les campagnes et la civilisation d'un immense continent qui aurait disparu et dont la place serait occupée aujourd'hui par l'océan Atlantique. Quelques-unes des preuves que fournit l'auteur à l'appui de ses affirmations sont d'un poids très appréciable et seraient capables sinon de convaincre, au moins de troubler l'esprit des plus incrédules.

Ce dont il ne faut pas douter, c'est qu'il existait au XVI[e] siècle, au sud de l'Islande, une grande île appelée la Friselande, dont il ne

(1) Les *Atlantes*, par M. Roissel, publié chez Germer-Baillère, en 1874.

reste plus trace. Cette île est relatée dans toutes les cartes de l'époque, lesquelles font aussi de l'Islande une île plus étendue du côté de l'est qu'elle ne l'est aujourd'hui. L'existence de la Friselande est encore attestée par beaucoup de récits de voyageurs, entre autres ceux de Nicolo et Antonio Zeni. Mais en dehors des géographes italiens, qui fiers de la découverte accomplie par leurs compatriotes, auraient pu trop facilement se laisser induire en erreur et dont les affirmations pourraient paraître suspectes, on peut citer des navigateurs de nationalités différentes qui ont abordé à la Friselande et qui en ont fait mention dans leur journal du bord : Rolfou, un Norvégien, en 1283 ; Jean Scolvo, un Polonais, en 1476 ; Martin Forbischer, un Anglais, en 1578, et Lorenzo Maldonaldo, un Espagnol, en 1588. D'après tous ces documents, Ortelio a donné dans son grand dictionnaire géographique les plus grands détails sur la Friselande, qu'il prétend avoir été aussi grande que les Iles-Britanniques, et que les Anglais eux-mêmes, paraît-il, appelaient l'Angleterre occidentale :

« Cette île gît entre les 340 et 345 degrés de longitude et depuis le 60e degré de latitude jusqu'au 63e. La côte septentrionale est terminée à l'orient par le cap Spaggia et à l'occident parle cap Bovet, etc. »

Il est curieux, en parlant de la Friselande, de se reporter à la dissertation de Cellarius sur l'île de Thulé. Il cite tous les auteurs latins qui en ont parlé et, d'après leurs textes mêmes, il considère la latitude du 63e degré, donnée par Ptolémée comme la seule répondant aux diverses descriptions. Placido Zurla se demande aussi si cette île de Friselande qui se trouve si exactement à la latitude cherchée du 63e degré ne serait pas l'île de Thulé des Anciens.

On peut donc, après avoir lu ces détails, être persuadé que la Friselande non seulement a existé, mais qu'elle était remplie d'un assez grand nombre d'habitants. Maintenant comment la nouvelle théorie géologique explique-t-elle ces effondrements successifs et irréparables ?

L'eau de la mer, dit-elle, pénètre peu à peu sous terre par des infiltrations. Si cette eau,

qui est l'un des plus puissants dissolvants que l'on connaisse, rencontre un métal quelconque, elle l'attaque et forme par cette action chimique une pile électrique. Cette pile décompose les terres avoisinantes. Une partie de ces terres décomposées se transforme en gaz. Ces gaz, dont la tension va toujours en augmentant, cherchent naturellement une issue. Ils secouent d'abord le sol et finalement, en s'échappant, forment un cratère de volcan. La preuve, dit toujours la nouvelle théorie, que les volcans n'ont pas d'autre principe, c'est qu'ils sont tous situés sur les bords de la mer, au moins les volcans en activité. Quant à certains volcans éteints, qui comme ceux de l'Auvergne, par exemple, se trouvent éloignés des côtes, ils n'embarrassent pas la nouvelle théorie, ils la confirment au contraire. Primitivement voisins de la mer, ils se sont éteints quand la mer s'est éloignée d'eux par suite de quelque bouleversement, les privant de leur force motrice.

Par tout cratère que forme l'infiltration de la mer, s'échappent les matières solides pro-

venant de la décomposition de la terre, matières connues généralement sous le nom de lave. Cette lave en s'échappant laisse un vide à la place qu'elle occupait dans les entrailles de la terre et amène à la surface, en même temps que la désolation, un poids considérable. Ces matières pesantes, manquant dès lors d'un appui suffisant, finissent par occasionner l'effrondrement de la croûte terrestre sur laquelle elles s'étaient répandues. La mer alors reçoit dans son sein cette portion de terre ferme dont elle avait dévoré les flancs, et en s'avançant ainsi de pas en pas gigantesques, elle doit finir par attirer les uns après les autres tous les continents au fond de ses eaux victorieuses. « Si toute l'écorce terrestre s'est soulevée, dit très justement M. le capitaine de vaisseau Dumas-Vence (1), il doit y avoir à l'intérieur des vides correspondant à l'importance de ces soulèvements et comment ces vides pourraient-ils se maintenir indéfiniment sous l'immense pression des grandes chaînes

(1) Notice sur les côtes de la Manche et de la mer du Nord.

de montagnes ? Quelle serait la conséquence de ce soulèvement général ? C'est que le diamètre de la terre serait augmenté, que le volume de la sphère serait plus grand et que la densité qui est le rapport de la masse au volume serait diminuée. — Quant à la théorie du feu central d'après laquelle on aurait au centre de la terre une température de 200,000 degrés, on est déjà obligé d'admettre qu'à une certaine profondeur, à 150 ou 200 kilomètres, il doit s'établir une température uniforme de 3 à 4,000 degrés. Comment se fait-il alors que l'eau de la surface des mers soit influencée par la température de l'air qui ne dépasse pas 35 degrés et que cette masse d'eau soit échauffée jusqu'à de grandes profondeurs, pour se refroidir ensuite graduellement de façon à arriver à 4 degrés, à 2 degrés, à 0 degré par des profondeurs de 3, de 4, de 5000, mètres ! » Il est donc bien probable que le feu central n'existe que dans l'imagination des anciens savants.

D'après l'ensemble de toute cette théorie, l'Islande serait une partie survivante et agoni-



Dans toute la grande colonie danoise, on dit souvent aux voyageurs : « Avez-vous vu l'arbre d'Akoreyry ? »

sante d'un immense continent qui se serait composé autrefois du Groëland, du pays des Atlantes, de la Friselande et de l'Islande; le point extrême d'une forteresse formidablement attaquée et dont les derniers défenseurs, après s'être comportés vaillamment, seraient malheureusement au moment de se rendre. Il est certain qu'il se forme tous les jours en Islande de nouveaux volcans. A vrai dire, l'île entière n'est plus qu'un seul et immense volcan. Dans toutes ses parties, l'on rencontre des phénomènes prouvant l'activité prodigieuse de la matière en cette contrée et faisant pressentir quel chaos constamment bouleversé doivent former à l'intérieur les métaux, les rochers et les terres.

Loin de nous laisser intimider par cette étude, nous descendons du bateau qui a fait escale à Akoreyry, la seconde ville d'Islande. Elle est le siège du gouvernement de la partie orientale de l'île. Elle est située au fond d'une immense baie qui est plutôt un bras de mer, une rivière salée appelée Oufiord et que l'*Arcturus* a mis quatre heures à parcourir.

Les jeunes touristes anglais nous avaient déjà abandonnés a Sédisfiord. Regardant sans doute l'Islande comme une succursale de la Suisse, ils désiraient avant tout arpenter les glaciers du Sud-Est. Quand dans un pays se trouvent à la fois un Anglais et un glacier, on peut être sûr que le premier rendra visite au second. Ces jouisseurs à froid aiment les glaces qui fondent.

Le ménage du gouverneur et celui du pseudo-savant quittent comme moi l'*Arcturus* à Akoreyry.

La seconde ville d'Islande ! Le siège d'un gouvernement ! Quel confortable, quel repos et quelles jouissances ces mots sonores n'eussent-ils pas fait ressentir à mon imagination, si ma visite à Thorsavn, la capitale des Féroë, ne m'avait ôté toute illusion sur l'importance des centres dans les possessions danoises de l'Atlantique septentrionale.

Akoreyry n'est, en effet, qu'une petite agglomération de quinze à vingt maisons en planches, dont une pharmacie et un hôtel, placés sans ordre au fond de la baie. Pas d'église, le

lecteur saura bientôt pourquoi, et, ce qui est plus triste pour mon fonctionnaire empanaché, aucun palais du gouvernement. La nouvelle reine de la partie orientale de l'Islande est obligée d'aller demander l'hospitalité à un gros épicier qui demeure aux environs de la ville, qui est un peu parent, je crois, de son mari, et d'exercer là sa triste souveraineté, jusqu'à ce qu'elle ait pu faire venir à grands frais une maison de Norvège. Mais j'ai bien autre chose à faire que de la plaindre ! L'hôtel, qui posséde en tout deux petites chambres, loge déjà dix personnes.

Où pourront habiter le grand savant anglais et sa pauvre femme ? Que m'importe encore ! Je viens d'apercevoir dans le port, au mât d'un joli brick, les couleurs de la France. C'est l'*Actif*, l'un des deux vaisseaux de guerre en station, cette année-là, en Islande. Sans perdre une minute, je m'y fais conduire, et je suis reçu là, les bras ouverts, par le commandant, M. Brossard de Corbigny, dont je n'oublierai jamais l'accueil, quand les souvenirs de tous mes voyages et des nombreuses

hospitalités que j'aie reçues se confondraient au bout d'un long temps dans ma mémoire affaiblie.

Son appartement, sa table, je pourrais presque dire son bateau, il mit tout à ma disposition. Quels bons jours j'ai passés là, soit dans le salon du commandant, soit au carré des officiers, présidé par M. de Beausacq, lieutenant de vaisseau, lequel rivalisait d'amabilité avec son supérieur ! Sur ces planches françaises, j'ai retrouvé la vraie gaieté française, l'esprit français et, ce qui n'est pas à dédaigner, des vins français et surtout du pain français. Respirer ainsi au loin un air de sa patrie, en savourer les meilleures choses, que dis-je, fouler le vrai sol natal, car le pont d'un vaisseau de guerre français, c'est la France ; donc en réalité être en France, tandis que le regard peut se promener à son aise comme dans un panorama sur toutes les curiosités du pays étranger qui est à l'entour, c'est là certainement une des plus douces et des plus complètes jouissances que l'on puisse goûter.

Les curiosités d'Akoreyry ne sont pas nom-

breuses, il n'y en a qu'une. Elle consiste en un arbre, le seul arbre de l'Islande, n'en déplaise à un autre petit coin de l'île que nous visiterons plus tard et décoré du nom pompeux de forêt. Certes, la toute petite Akoreyry n'aurait jamais l'idée outrecuidante de se mesurer avec Reykiavick, la vraie, la grande capitale de l'Islande qui possède au moins soixante maisons, si elle n'était ornée de ce don précieux, unique, incomparable qui s'appelle : un arbre. Dans tout la grande colonie danoise, on dit souvent aux voyageurs : « Avez-vous vu l'arbre d'Akoreyry ; » comme on dit en Amérique : « Avez-vous vu le Niagara ; » ou en Égypte, les Pyramides. Pauvre arbre ! Il est cependant bien rachitique et ne semble pas du tout fier d'être l'unique de son espèce sur une terre d'une aussi grande étendue. C'est un sorbier des oiseaux à l'apparence souffreteuse. Il a, de loin, la hauteur et la silhouette d'un pommier de Normandie.

L'attention du voyageur, qui met pour la première fois le pied sur la terre d'Islande, est immédiatement frappée par la quantité de



chevaux qui courent au hasard dans la campagne. Ils sont tous petits, mais bien doublés. Leur encolure surtout dénote chez eux une force prodigieuse. Sauf la couleur baie, toutes les robes des chevaux d'Europe peuvent se retrouver en Islande, mais la teinte isabelle domine, surtout l'isabelle claire qui les fait ressortir sur le fond noir ou gris cendré du paysage.

Toutes ces petites bêtes trottent, galopent, se roulent, folâtrent sur toutes les pentes des montagnes ; elles sautent de rochers en rochers comme des chèvres pour mordre quelques pieds de gazon qu'elles aperçoivent souvent dans un lieu très escarpé et difficile d'accès. Les plus prudentes ou au moins les plus paresseuses se rapprochent des habitations et cherchent à brouter l'herbe plus touffue que chaque Islandais protége d'un enclos autour de chez lui et qu'il coupe seulement à la fin de la belle saison pour sa provision d'hiver. Mais alors un enfant court sus aux gourmands, une crécelle à la main, et les renvoie à l'aventure chercher leur subsistance ailleurs.

Les brebis sans lait et les moutons sont également exclus par leurs propriétaires et obligés de chercher eux-mêmes leur nourriture on ne sait où. Quand on parcourt l'intérieur de l'île, on rencontre presque constamment de ces chevaux et de ces moutons devenus de véritables animaux sauvages, aussi maigres et aussi chétifs que les rares petits végétaux qui leur servent d'aliment. Heureusement qu'en Islande, comme aux Féroë, la mer supplée à l'aridité du sol et que ces malheureux quadrupèdes trouvent dans les têtes de morue qu'on leur jette à profusion, après la saison des pêcheries, un précieux comestible dont nos chevaux et nos moutons favorisés d'Europe feraient certainement fi, mais que ces malheureuses bêtes happent là-bas avec avidité et comme une friandise.

Les officiers de marine connaissent à fond les côtes du pays où ils sont envoyés en station, mais ils pénètrent rarement dans l'intérieur des terres. Leur service les en empêche souvent, et puis l'occasion leur manque. L'occasion, c'est-à-dire le compagnon de voyage,

le touriste muni de son interprète et de son matériel d'équipe.

Quand M. de Beausacq apprit que je ne me dirigerais pas immédiatement sur Reykiavick et que je comptais d'abord visiter l'est de l'Islande en suivant un cercle qui devait me ramener à Akoreyry, il m'offrit de m'accompagner. J'acceptai naturellement sa proposition avec enthousiasme. Je chargeai mon interprète de nous amener dès le lendemain un guide avec sept chevaux : quatre pour les cavaliers, deux pour les bagages, et un autre qui ferait les utilités comme dans Marlborough.

Le guide que mon interprète avait choisi n'eut pas besoin d'arpenter longtemps la campagne pour saisir au lacet les sept bêtes dont nous avions besoin. Il alla demander à leurs propriétaires la permission de les emmener, car il ne viendrait pas à l'idée des Islandais de s'approprier le bien d'autrui, et il nous les amena à l'heure dite sur le versant est de la baie d'Akoreyry.

Tous les auteurs qui ont décrit l'Islande ont

longuement parlé de ces petits chevaux indigènes sur le dos desquels on parcourt le pays. C'est que ce petit cheval est, en effet, l'âme de la grande colonie danoise ; il en est la vie, le mouvement, la gaieté, j'ajouterai même l'esprit. Les habitants, comme le lecteur le verra dans la suite, sont bien déchus de leur ancienne culture intellectuelle. Les littérateurs et les savants islandais qui ont donné autrefois à leur patrie un certain renom sont morts. On ne rencontre plus maintenant dans les boërs ou maisons isolées de la campagne, et même dans les villes, que des rejetons anémiques, quelquefois rachitiques ou abrutis, dégénérés de l'antique race aristocratique qui partit de Norvège en 878, pour peupler la grande île de l'Atlantique septentrionale. Et ce qui ajoute au piteux effet que les malheureux Islandais produisent sur le touriste amant de la couleure locale qui frappe à leur porte, c'est que, malgré leur misère et leur isolement, ils portent la jaquette noire mal faite et le chapeau melon de nos paysans endimanchés, et que, bien qu'ils soient, à mon avis, les plus malheureuses

gens du monde, les plus déshérités des dons de la nature et de ceux provenant de l'industrie humaine, ils affichent une fierté quasi dédaigneuse qui montre leur complète illusion au sujet de leur pays et de leur propre valeur. Aussi peut-on dire des Islandais qu'ils sont pauvres sans être pittoresques, mélancoliques, car ils ne rient jamais, sans être poétiques, et qu'ils souffrent de mille manières sans être intéressants.

Mais je reviendrai sur les paysans. Je n'en ai dit que ces quelques mots pour faire comprendre avec quel enthousiasme et quel amour on fréquente le petit cheval du pays, qui forme avec les habitants un absolu contraste. Il fixe avec attention et semble toiser avec intelligence le téméraire qui va se placer sur son dos. A peine celui-ci est-il en selle, que la petite bête part au galop, sautant de rocher en rocher, descendant les talus les plus abrupts, ne craignant pas d'entrer même dans la rivière voisine comme pour désarçonner son cavalier et l'effrayer. Si elle n'a pas réussi dans son entreprise, elle rugit et exécute une

sorte de pantomime exprimant une colère burlesque qui fait éclater de rire. J'ai souvent entendu dire et avec raison de certains chiens de chasse : Il ne leur manque que la parole. Cet aphorisme s'applique textuellement aux gentils petits chevaux islandais ; et encore suppléent-ils à cette privation que leur a imposée la nature de la manière la plus intelligente.

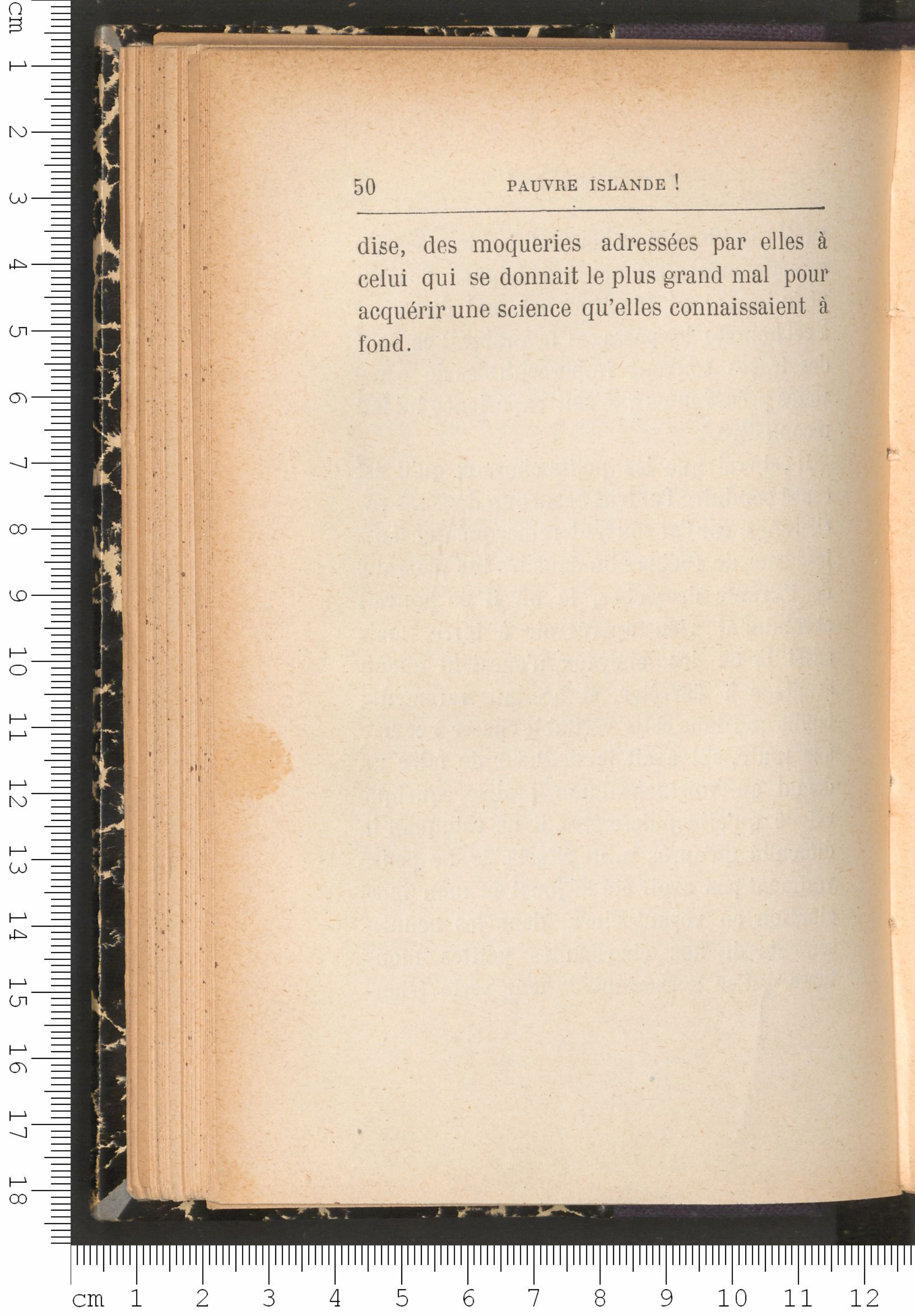
Ce que je ne me lassais jamais d'étudier, c'étaient les facéties du cheval de bagages et du cheval en liberté que le guide chassait devant nous. Avec quel à-propos ces deux éclaireurs s'éloignaient je ne dirai pas de la route, il n'y en a pas une seule en Islande, mais de la place où ils auraient dû passer pour aller happer çà et là quelques brins d'herbe ! Le guide avait toutes les peines du monde à les rappeler à leur devoir ; et si nous rencontrions, par hasard, une vraie prairie, un gazon succulent, avec quelle habile feinte l'un de ces chevaux se faisait poursuivre pour laisser son camarade brouter quelques instants tout à son aise, recevant peu après de son ami repu le même service.

Le guide, lassé d'un pareil manège, les attachait souvent à la queue l'un de l'autre et les tirait tous les deux derrière lui à l'aide d'une corde, mais ces petits espiègles simulaient la fatigue, se refusaient à trotter et se faisaient tellement traîner que leur conducteur, à bout de force, préférait leur rendre la liberté.

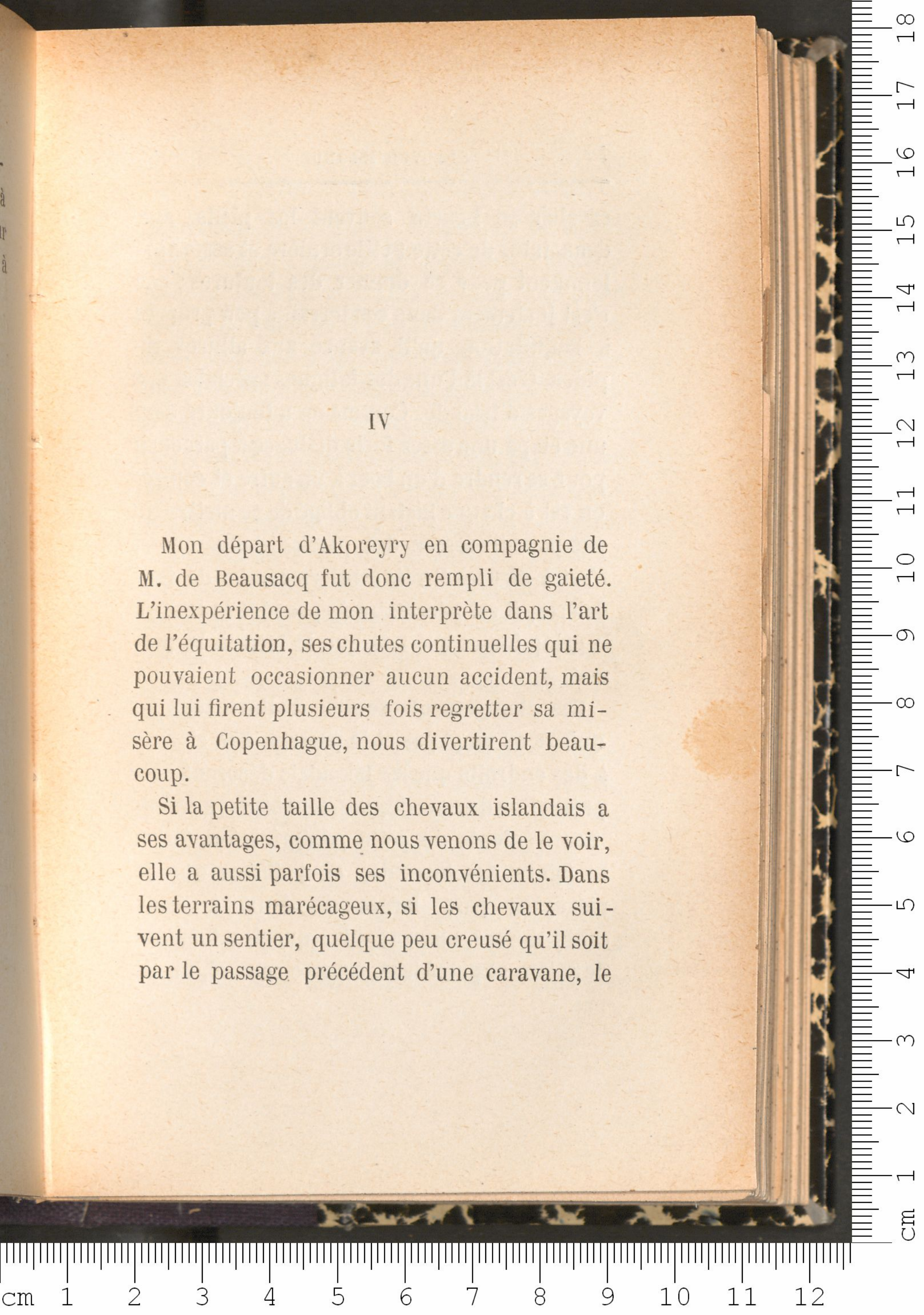
Un guide en Islande ne joue pas le même rôle que ses homonymes dans les autres pays. Il ne vous conduit pas où vous voulez aller. C'est même au voyageur étranger à lui indiquer, d'après la carte, la direction à suivre. Mais qu'on ne nie pas sa grande utilité. Dès qu'on lui a commandé de parcourir telle vallée dans sa longueur ou de franchir telle montagne, il sait immédiatement discerner, bien qu'il n'ait jamais fait le voyage, quel est le point juste où il est préférable de passer. Or, quand on a à franchir des coulées de lave, des scories chaudes de soufre, des terrains minés par le feu et prêts à s'effondrer, des marais profonds bien que dissimulés sous une mauvaise prairie, des rivières de trois cents mètres de large

au lit rocailleux et au courant rapide, une telle connaissance n'est pas à dédaigner. Ce n'est ni le hasard ni l'instinct qui font discerner à cet homme les passages favorables ; ce sont des traces souvent imperceptibles de caravanes précédentes que son expérience lui fait reconnaître.

Il est vrai que les petits chevaux qu'il est censé conduire l'aident beaucoup dans ses recherches, car j'ai souvent remarqué que dans les chaos de rochers ou dans les lits pierreux de torrents desséchés, là où il ne pouvait absolument rien apercevoir à terre, mais aussi là où les chevaux n'auraient aucun avantage à s'arrêter, il hésitait rarement ; tandis que dans cette véritable chasse à courre à la route, s'il avait le malheur de faire un défaut au voisinage d'une prairie, quelque exiguë qu'elle puisse être, il ne vainquait la difficulté qu'après mille efforts. Je ne pense vraiment pas avoir été le jouet de mon imagination en voyant alors, dans les hennissements de nos charmantes petites montures qui se gorgeaient de leur verte frian-



dise, des moqueries adressées par elles à celui qui se donnait le plus grand mal pour acquérir une science qu'elles connaissaient à fond.



IV

Mon départ d'Akoreyry en compagnie de M. de Beausacq fut donc rempli de gaieté. L'inexpérience de mon interprète dans l'art de l'équitation, ses chutes continuelles qui ne pouvaient occasionner aucun accident, mais qui lui firent plusieurs fois regretter sa misère à Copenhague, nous divertirent beaucoup.

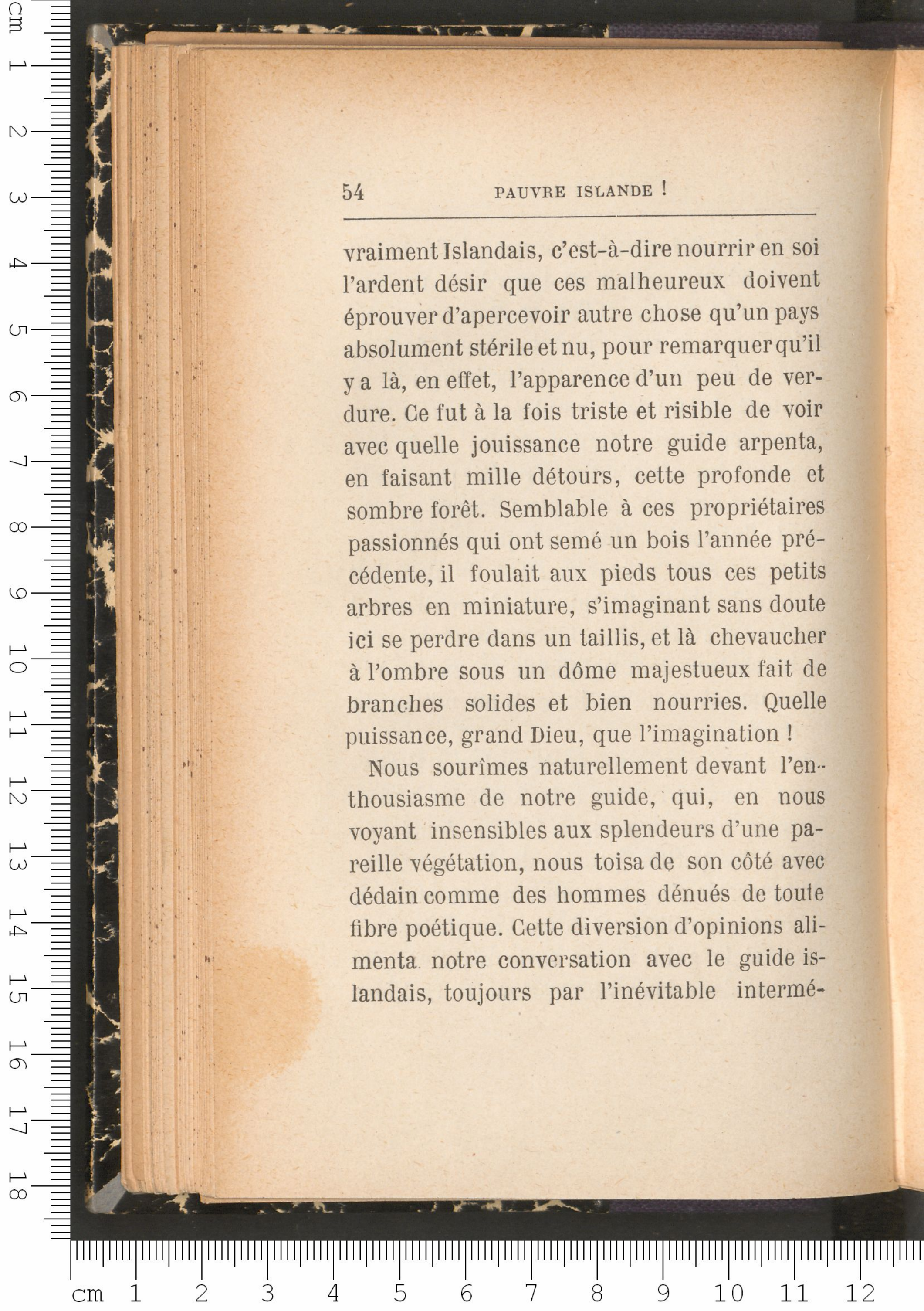
Si la petite taille des chevaux islandais a ses avantages, comme nous venons de le voir, elle a aussi parfois ses inconvénients. Dans les terrains marécageux, si les chevaux suivent un sentier, quelque peu creusé qu'il soit par le passage précédent d'une caravane, le

cavalier se heurte souvent les pieds aux deux talus de cette petite ornière et assez violemment pour se donner des foulures ; car c'est justement dans ces terrains peu propres à l'équitation qu'il avance aux allures rapides. C'est là l'une des fatigues spéciales aux voyages d'Islande. Comme on a toujours dans une étape une assez forte distance à parcourir pour se rendre d'un boër à un autre et comme on est à chaque instant obligé de se mettre au pas pour traverser des parties dangereuses, c'est-à-dire les étroits sentiers bordés de fondrières, il est nécessaire de prendre le trot ou le galop toutes les fois que le terrain le permet.

Ces changements subits d'allure tous les quinze ou vingt pas et le passage des rivières à des endroits que les Islandais décorent avec prétention du nom de gués, sont les deux grands nconvénients de cette pérégrination. Qu'on se figure des torrents, et j'affirme que je n'exagère pas, larges de deux à trois cents mètres, aussi rapides que les torrents de Suisse et possédant, comme ceux-ci, un lit

de rochers de toutes les formes et de toutes les grandeurs, placés au hasard les uns au-dessus des autres, et l'on se fera une juste idée des gués qu'il faut traverser deux ou trois fois par jour. Aussi les indigènes ne montent-ils jamais à cheval sans se chausser d'énormes bottes imperméables qui leur couvrent les cuisses et sans revêtir par-dessus les bottes un pantalon de peau tannée qui remonte lui-même plus haut que la ceinture. Ces peaux sont préparées dans du petit-lait ou dans de l'huile de baleine. L'accoutrement a surtout son utilité dans les cas assez fréquents où les chevaux sont obligés de se mettre à la nage, ne fût-ce qu'un instant, au milieu du torrent.

Deux heures environ après avoir quitté Akoreyry, nous arrivâmes à la forêt. En vérité, nous ne nous en serions jamais doutés en voyant les petites pousses de bouleaux rachitiques, de cinquante centimètres environ, qui recouvrent l'espace de trois ou quatre hectares, si le guide et ma carte n'avaient été d'accord dans leur affirmation. Il faut être



vraiment Islandais, c'est-à-dire nourrir en soi l'ardent désir que ces malheureux doivent éprouver d'apercevoir autre chose qu'un pays absolument stérile et nu, pour remarquer qu'il y a là, en effet, l'apparence d'un peu de verdure. Ce fut à la fois triste et risible de voir avec quelle jouissance notre guide arpenta, en faisant mille détours, cette profonde et sombre forêt. Semblable à ces propriétaires passionnés qui ont semé un bois l'année précédente, il foulait aux pieds tous ces petits arbres en miniature, s'imaginant sans doute ici se perdre dans un taillis, et là chevaucher à l'ombre sous un dôme majestueux fait de branches solides et bien nourries. Quelle puissance, grand Dieu, que l'imagination !

Nous sourîmes naturellement devant l'enthousiasme de notre guide, qui, en nous voyant insensibles aux splendeurs d'une pareille végétation, nous toisa de son côté avec dédain comme des hommes dénués de toute fibre poétique. Cette diversion d'opinions alimenta notre conversation avec le guide islandais, toujours par l'inévitable intermé-

diaire de l'interprète danois. Mais ce dernier, tout à sa peur de tomber de cheval et à la souffrance que lui occasionnaient les blessures produites par notre locomotion rapide, ne traduisait nos vagues rêveries qu'avec peine et au moyen de grimaces qui reproduisaient fort incomplètement nos sentiments poétiques. Pauvre garçon ! Je l'ai souvent plaint pendant cette pérégrination. Mais que faire ? Il est une loi terrible en voyage, c'est que le départ entraîne après lui la nécessité d'arriver. Et en particulier, dans le voyage d'Islande, ne pas arriver, c'est s'exposer aux intempéries d'une atmosphère toujours brumeuse et souvent pluvieuse, c'est ne se réserver qu'un lit de lave ou de rochers, et c'est obliger les malheureux petits chevaux, l'unique espoir de salut, à se priver de nourriture. Et cependant, quand on sait quel confortable vous est réservé à l'extrémité de l'étape, on serait parfois tenté de rester en route.

Le premier boer où nous demandâmes l'hospitalité s'appelle Liosavatn. Il est situé sur les bords d'une large rivière qui prend

les noms les plus baroques et dont les eaux tombent à cet endroit d'une grande hauteur en formant une cascade qui rappelle celle du Niagara. Elle est moins élevée et moins volumineuse que la célèbre chute américaine, mais elle a la même disposition et procure assez d'émotion à ceux qui la contemplent pour pouvoir vraiment lui être comparée.

Après avoir joui de ce magnifique spectacle, après avoir cherché pour nos chevaux, entre deux coulées de lave, une petite étendue de chétif et maigre gazon où ils pourraient faire leur repas du soir, nous entrâmes chez nos hôtes.

Toutes les habitations des paysans islandais se ressemblent. Elles reçoivent généralement accès sur le versant peu incliné d'un coteau et sont creusées sous terre. Elles se composent d'une série de chambres n'ayant pour plancher et pour parois que la terre nue et ne recevant du jour que par la partie supérieure. Ces chambres sont reliées entre elles par des corridors souterrains étroits, sombres et humides. Quelquefois deux petites constructions en

planches de Norvège formant pignons font une sorte de cadre à l'ouverture de cet antre dont ils sont tout l'ornement, je devrais dire tout le luxe, pour traduire fidèlement l'opinion des Islandais. Car, remarque curieuse à faire, ni tourelles, ni donjon, ni pavillon élégamment suspendu au pan de hautes murailles, ni galerie couverte, ni aucune façade gothique ou Renaissance n'ont jamais donné en Europe autant de satisfaction aux seigneurs châtelains que ces grossières, mauvaises et inutiles constructions en planches n'en ont apporté aux satisfaits et patriotiques Islandais.

— Quand vous serez arrivé au haut de cette colline, me dit un jour avec fierté un ministre protestant qui habitait une maison de ce genre, en m'indiquant la route que je devais suivre le lendemain, vous vous retournerez pour voir ma demeure et vous resterez convaincu que peu d'hommes au monde sont aussi heureux que moi.

Ces horribles taudis sont entourés de trois ou quatre hectares d'un maigre gazon qui en

fait toute la richesse. Ce gazon, qui est l'unique production agricole de l'Islande et qui peut atteindre à chaque printemps la hauteur d'un doigt, sans donner jamais de regain, sert de nourriture à quelques brebis, et encore ne suffit-il pas, car ces malheureuses bêtes n'ont souvent pour toute ressource à la fin de l'hiver que des têtes de morue ou des têtes de saumon. L'ensemble de cette prairie regardée là-bas comme fertile et du taudis dont j'ai parlé forme ce qu'on appelle une propriété en Islande.

Dans ces propriétés on se nourrit de lait de brebis, de fromage fait avec du lait de brebis, de poisson séché et de pain de lichen, ce petit parasite qui pousse sur les rochers et quelquefois même là-bas sur les anciennes laves, mais qui, ainsi accommodé, constitue une sorte de carton qui serait beaucoup mieux approprié, à mon avis, à quelque reliure grossière qu'à la nourriture de l'homme.

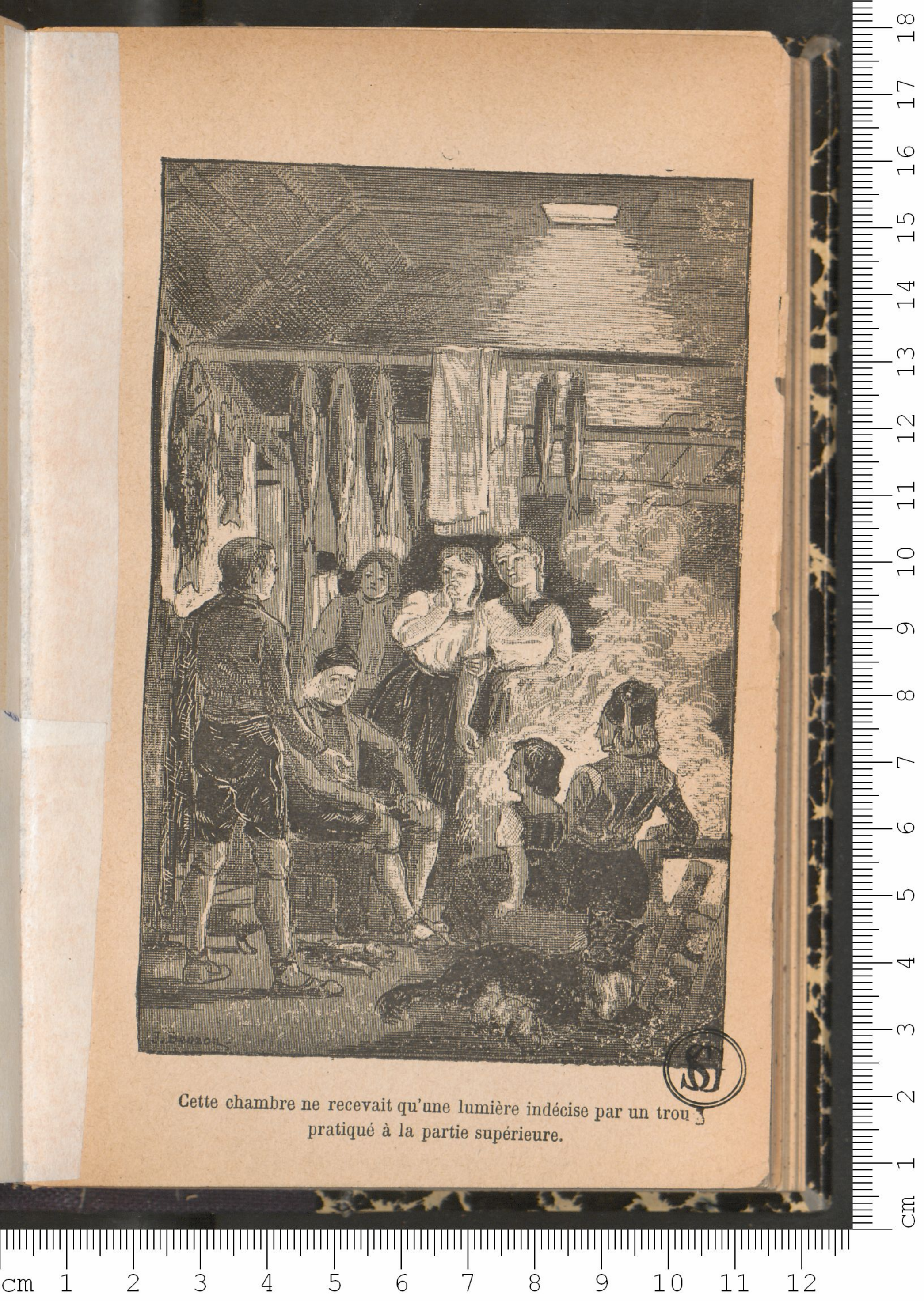
Pendant l'hiver, ces habitations n'ont aucun rapport avec le monde parce que les marins ne s'aventurent jamais dans ces parages dans

la mauvaise saison; elles ne peuvent même établir entre elles aucune communication à cause des dangers qu'offriraient les fondrières dissimulées sous la neige dans ce pays absolument privé de route; elles sont situées sous une latitude qui permet à peine deux heures de chétive clarté chaque jour. Leurs malheureux habitants, ne possédant pas de quoi se chauffer parce que la tourbe, le seul combustible de l'île, est trop précieux pour servir à un autre usage qu'à celui de la cuisine, sont obligés de se blottir dans leur obscur souterrain, entre deux édredons, et de rester là quasi immobiles s'ils ne veulent pas mourir de froid.

Pendant l'été leur vie est-elle plus enviable ? On se le demande, en remarquant que les propriétés dont je viens de parler sont presque toujours isolées au milieu d'un désert de rochers, de lave, de soufre ou de glace. Dans quelques vallées, il est vrai, principalement au nord, le sol est parfois recouvert d'un maigre tapis de verdure, mais elles sont en petit nombre. Ce sont sans doute ces parties chiche-

ment favorisées que certains voyageurs ont pompeusement appelé des vallées fertiles. Même dans cette île couverte soit de neiges éternelles, soit de soufrières aux émanations fétides, soit de lave brûlante ou de rochers nus, peut-on appeler une terre fertile, celle qui de loin offre l'aspect riant et gracieux d'une prairie, mais dont l'herbe est si maigre et si maladive que les chevaux eux-mêmes, dont les exigences ne sont cependant pas là-bas exagérées, la dédaignent souvent ?

Sans mon courageux et charmant compagnon de route, j'eusse éprouvé un véritable serrement de cœur en pénétrant dans Liosavatn, la première habitation islandaise à la porte de laquelle je dus frapper pour demander l'hospitalité ; mais la grande science du voyageur est de savoir transformer en jovial incident les petites souffrances que l'on a à supporter, et M. de Beausacq connaissait cette science à fond. Notre entrée dans ce taudis souterrain aurait pu être comparée à l'arrivée d'un furet dans un terrier de lapins. Nous entendîmes à droite et à gauche, dans tous ces



Cette chambre ne recevait qu'une lumière indécise par un trou pratiqué à la partie supérieure.

sombres corridors, des pas précipités, formant un bruit sourd sur la terre humide, mais dont les sons mystérieux et un peu dramatiques changeaient singulièrement de caractère, accompagnés qu'ils étaient par de nombreux éclats de rire aussi aigus et aussi frais que l'antre d'où ils sortaient nous paraissait profond et peu hospitalier.

Guidés par ces rires, nous parvînmes dans la chambre la plus fréquentée de l'antre, celle où brûlent quelques mottes de tourbe pour le repas de la soirée, et dans laquelle, au milieu du cadre le plus infernal, nous trouvâmes tout un essaim de jeunes filles, dont l'une, appelée Chica, nous parut au premier coup d'œil d'une éclatante beauté.

Cette chambre ne recevait qu'une lumière indécise par un trou pratiqué à la partie supérieure, une lumière obstruée encore par une épaisse fumée. Cette fumée avait noirci les murs et le plafond du repaire au point de lui donner l'aspect d'une véritable houillère. Çà et là, par terre, se trouvaient, dans d'énormes écuelles, du lait nouvellement

trait, de la crème et du fromage. De longues cordes couraient au-dessus de nos têtes auxquelles étaient suspendues des robes, des camisoles, des défroques de toute sorte. Dans un coin, une chienne nourrissait ses six nouveau-nés. De nombreux poissons séchés et attachés à plusieurs fils tendus à hauteur d'homme gênaient la circulation. D'autres étaient conservés dans de l'huile de baleine. Des faux, des pelles, des râteaux, se mêlaient à tout cet attirail de cuisine, et complétaient le pittoresque de cet intérieur auquel les reflets rougeâtres d'un foyer de tourbe incandescente donnaient l'aspect le plus fantastique.

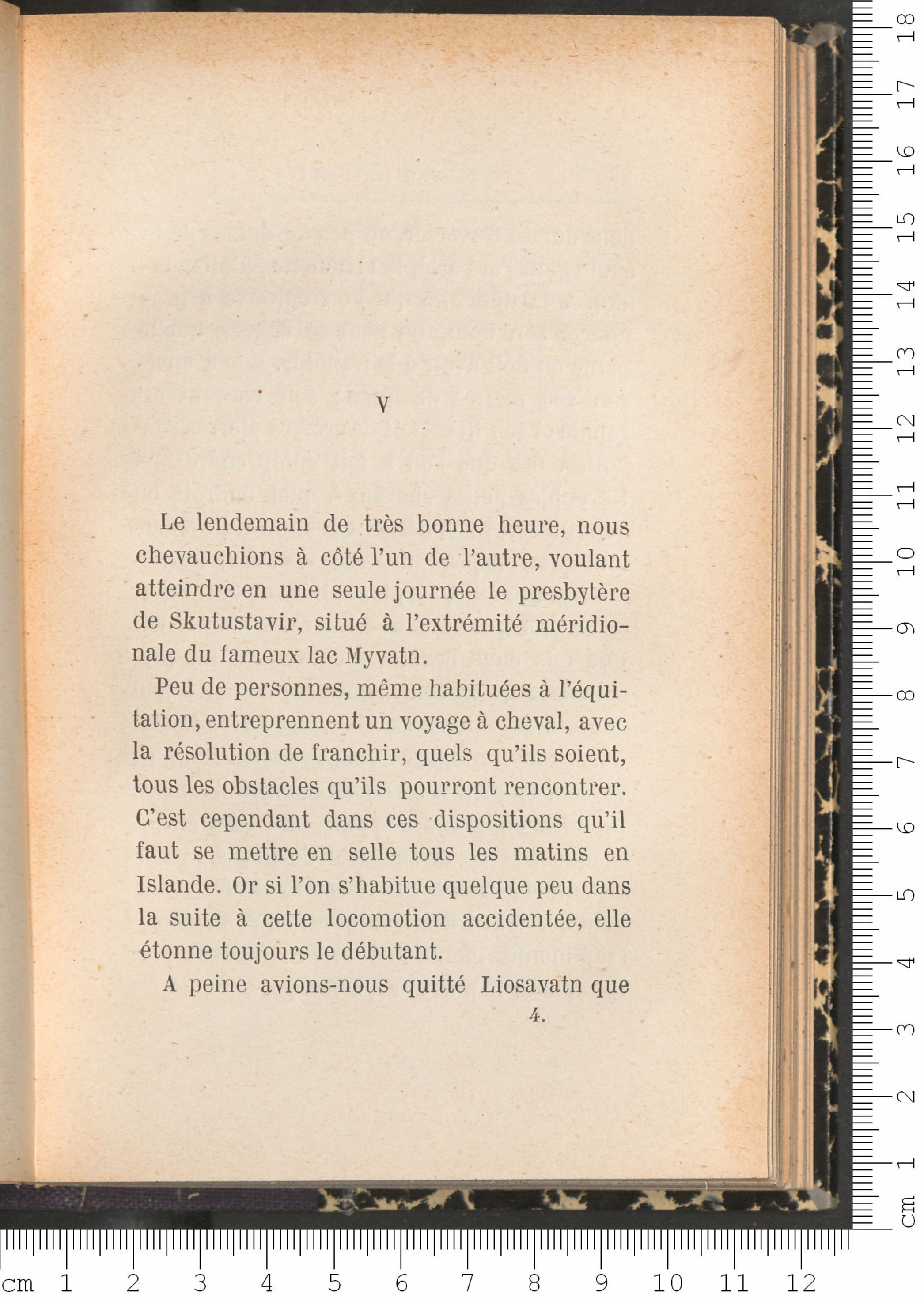
Ce qui doublait l'étrangeté de ce caveau sinistre, c'est qu'on n'y faisait pas une expérience d'alchimie, on n'y mettait aucun martyr à la question, on n'y apercevait pas le diable, on n'y était même pas saisi d'horreur; bien au contraire, on y vivait et on y paraissait joyeux, et on y riait aux éclats. Et les êtres qui se livraient dans ce lieu, en apparence maudit, à cette gaieté bruyante, ce n'étaient pas des monstres informes et repoussants, rasant la

terre, moitié reptiles et moitié hommes, monstrueux génies, disciples hideux d'une divinité malfaisante, c'étaient au contraire des jeunes filles aux longues tresses blondes s'entre-croisant sur le dos et sur les épaules, n'ayant pour tout vêtement qu'une camisole de toile blanche et un jupon court de molleton rouge avec les bras et les pieds nus. Leurs éclats de rire étaient motivés par un mélange de peur et de curiosité. Si nous faisions mine de sortir de la chambre, elles s'enhardissaient et se disposaient à nous suivre; si nous avancions de leur côté, elles se blottissaient dans un coin en poussant de grands cris.

On nous installa naturellement dans la chambre luxueuse. Quand, après avoir déballé nos provisions, nous commençâmes notre repas du soir, nous pûmes considérer à notre gré toutes ces jeunes Islandaises qui se montraient encore à notre porte. L'une d'elles nous paraissait plus entreprenante que les autres, et elle était attirée avec toute la force d'une curiosité non satisfaite par une papillote de chocolat que je lui offrais en tendant le

bras de toute sa longueur. Elle finit naturellement par accepter mon présent, elle y goûta non sans quelque répugnance (c'était sans doute la première fois que du chocolat pénétrait à Liosavatn), puis elle témoigna tant de satisfaction à le déguster, que toutes ses compagnes sollicitèrent le même cadeau. J'accédai à leur demande à condition, fus-je assez bête! que toutes mes largesses passeraient par l'intermédiaire de Chica. C'était le nom de la plus entreprenante, et je dois dire aussi de la plus jolie. La jeune fille se fût attribuée à tort à elle-même la conquête d'une sympathie particulière. Mon attention n'était certainement excitée que par le contraste de ce caractère franc et joyeux, de cette grâce relative avec la misère et l'horreur dont ils étaient entourés.

Après avoir dîné, M. de Beausacq et moi, nous jetâmes aux petits enfants nos restes, que tous les habitants de Liosavatn se disputèrent, nous exigeâmes que l'on nous laissât seuls, et nous nous endormîmes entre deux édredons sur le plancher nu de la chambre luxueuse.



V

Le lendemain de très bonne heure, nous chevauchions à côté l'un de l'autre, voulant atteindre en une seule journée le presbytère de Skutustavir, situé à l'extrémité méridionale du fameux lac Myvatn.

Peu de personnes, même habituées à l'équitation, entreprennent un voyage à cheval, avec la résolution de franchir, quels qu'ils soient, tous les obstacles qu'ils pourront rencontrer. C'est cependant dans ces dispositions qu'il faut se mettre en selle tous les matins en Islande. Or si l'on s'habitue quelque peu dans la suite à cette locomotion accidentée, elle étonne toujours le débutant.

A peine avions-nous quitté Liosavatn que

nous dûmes traverser, un peu au-dessus de la chute dont j'ai parlé, la rivière de Skialfandafliot. A la difficulté que l'on éprouve à prononcer son nom, on peut se figurer quelle peine on doit avoir à la franchir. Elle a environ 200 mètres de large ; son courant est rapide et son lit est fait de grosses pierres roulantes. Dès que l'on a fait comprendre aux intrépides petits chevaux à quel endroit on veut passer, ils n'hésitent pas. On s'élève autant que l'on peut au-dessus de l'eau, les genoux sur la selle, les pieds pliés sur la croupe; on se cramponne à la crinière, et en avant! Une fois dans l'eau, les chevaux n'ont plus confiance qu'en eux-mêmes et résistent à tout conseil. Le mieux, en effet, est de les laisser à leur inspiration. Ce n'est pas au hasard qu'ils placent le pied à tel ou tel endroit. Avant de prendre un point d'appui, ils s'assurent à chaque pas de la stabilité de la pierre sur laquelle ils marchent. Il est fort intéressant d'étudier leur travail. A mesure qu'on avance l'eau monte, monte toujours, en causant par sa rapidité le plus affreux vertige.

Dans le passage de cette première rivière, nos intelligentes montures n'ont pas perdu pied un seul moment, mais elles enfoncèrent assez profondément pour que la selle fût mouillée. J'avoue que, saisi par le vertige à ce moment critique, je repris à cheval la position normale, désirant avant tout ne pas être désarçonné et préférant affronter le bain de siège. Et cependant cette rivière, dont je me plais à ne pas répéter le nom, fut une des plus clémentes que nous eûmes à traverser. M. de Beausacq, et, je le dis à ma honte, mon interprète, avaient été plus courageux que moi ; ils n'avaient pas quitté un seul moment la position à genoux que le guide nous avait recommandé de prendre ; il est vrai qu'ils avaient échappé à cette sensation du vertige qui fit pour moi, de ces nombreux passages de rivières dits à gué, autant de cauchemars dont je me souviendrai longtemps.

Nous rencontrons peu après une ou deux maisons isolées, pareilles à celle que j'ai décrite, dans lesquelles nous prenons du lait de brebis en échange de tablettes de chocolat, déci-

dément inconnu des paysans islandais, de pain de munition et surtout de foulards rouges très communs, provenant du faubourg Saint-Antoine, à Paris, lesquels sont extrêment appréciés en Islande.

Entre deux coteaux, nous avons à chevaucher, trois ou quatre cents mètres environ, sur un terrain bizarre que nos chevaux cependant affrontent sans hésitation. Qu'on se figure une série de mottes de terre recouvertes de gazon, mais séparées par autant de ruisseaux au lit vaseux et pleins de joncs, incapable de supporter le poids d'un cheval ni même d'un homme. Nos charmantes montures, qui commencent à conquérir notre estime, ne se laissent nullement séduire par l'aspect frais et riant de cette vallée et reconnaissent immédiatement le danger d'un pareil obstacle. Elles sautent d'un monticule à l'autre avec une sûreté bien extraordinaire, et si, par hasard, l'un de ces monticules, miné par-dessous, vient à céder sous le poids, elles s'élancent immédiatement sur un autre en hennissant de joie.

Ce récit ne serait qu'une apologie permanente du petit cheval islandais qu'il traduirait fidèlement l'impression de tous les voyageurs en ce pays. On est d'abord charmé par la grâce et la souplesse de ces petites bêtes ; on les admire quand on a pu les mettre à l'épreuve : on finit par les aimer et surtout par les plaindre. Je conseille à tout homme ayant la velléité d'entreprendre un voyage en Islande d'emporter avec lui un sac d'avoine. Il satisfera son cœur en régalant au moins une fois dans sa vie d'un bon repas celui qui, pendant ses longues et rudes pérégrinations, aura été à la fois son interlocuteur spirituel, son soutien, son conseil et son guide... Je parle toujours du cheval !...

Skutustavir est une ancienne cure catholique. L'église, bâtie en planches de Norvège, se dresse à côté du boer. Elle s'est transformée en temple protestant et le paysan qui habite non loin d'elle s'intitule ministre de la religion réformée. Mais hélas ! quel ministre et quel protestantisme !

Autrefois ces églises avaient encore quelque

raison d'exister. Les environs étaient assez habités pour que des fidèles en nombre respectable s'y réunissent le dimanche, malgré les difficultés de locomotion. Le prêtre montait en chaire et pouvait facilement, en décrivant le pays, donner à ses auditeurs un avant-goût de l'enfer. Mais depuis que l'Islande est devenue l'île volcanique, couverte de lave et de scories de soufre que le lecteur visite avec moi, les enfants de la grande colonie danoise sont devenus de moins en moins nombreux et le terrain plus difficile à parcourir. Le ministre peut encore de temps en temps, en restant huit ou dix heures à cheval, visiter l'une après l'autre ses ouailles dispersées sur une étendue considérable, mais les réunir à l'église, il n'y doit pas songer. Aussi ce misérable temple, dernier vestige du culte catholique en Islande, offre-t-il un piteux aspect. Il est plein des robes, des jupons, des défroques de madame, la femme du prêtre, de ses filles et de toutes les femmes qui peuplent l'habitation. Quand un voyageur islandais ou étranger vient demander l'hospitalité, au lieu de lui donner la chambre

luxueuse qu'il pourrait dégrader, on lui livre l'église. Celui-ci fait alors son lit sur l'autel, l'estimant le meuble le moins sale et croyant éviter une maladie qui est répandue en Islande d'une manière effroyable et que j'hésite à nommer... la gale ! Il fait aussi sa toilette dans les fonts baptismaux, et je n'ose avouer quoi dans la chaire.

Cependant l'église de Skutustavir étale, en comparaison de ses pareilles d'Islande, un luxe éclatant. Elle possède une tribune et un vieil orgue, dont plusieurs notes font encore entendre quelques sons plaintifs. Le ministre vint nous y visiter à notre réveil, très intrigué de voir de vrais Français. « Jamais, nous a-t-il dit, aucun représentant de la *grande nation* n'est encore venu à Skutustavir. »

C'était, relativement à ses collègues, une sorte de lettré, à un degré anémique, par exemple, comme son tempérament. Quel teint ! Je vois encore ses lèvres plus blanches que son linge et ses yeux vitreux. Ce n'était évidemment pas la maladie qui l'avait mis en cet état, mais le manque de nourriture, car toute sa famille n'a-

vait guère l'apparence de jouir d'une forte santé. Tel est d'ailleurs, en général, la pauvreté du sang islandais, que les enfants de cette triste colonie semblent à peu près tous malades. Chica elle-même, la jolie Chica de Liosavatn, eût eu besoin, pour développer ses charmes, d'un peu de fer Bravais ou de viande saignante.

Le pasteur de Skutustavir, tout ému, ai-je dit, de voir des Français, tenta de nous adresser la parole en latin.

— *Qui es in Gallia*, dit-il à M. de Beausacq, qui, après m'avoir lancé un coup d'œil interrogateur, pour savoir comment il pourrait dire lieutenant de vaisseau ou officier de marine dans la langue de Cicéron, lança victorieusement, avant que je n'aie trouvé l'expression :

— *Centurio maris ! Sumus in Akoreiry, inquit*, ou, dit-il, *quinque centuriones maris !*

— *Et tu*, me dit le desservant, en s'adressant alors à moi.

— *Utor lacte*, lui répondis-je, me rappelant en mourant de faim le seul exemplaire de la

grammaire de Lhomond qui m'ait jamais paru pratique.

Le pauvre homme comprit, et il alla me chercher du lait. Nous installant peu après dans le banc d'œuvre, nous commençâmes un joyeux repas.

Au dessert, notre hôte nous demanda de lui faire connaître l'hymne national de notre pays. Cette question m'embarrassa. Nous n'avions jamais désiré, mon compagnon et moi, voir nos sillons abreuvés de n'importe quel sang, fut-il impur, et cependant nous ne devions pas manquer aux devoirs de l'hospitalité. Ce dernier sentiment l'emporta! Je m'installai à l'orgue, et tandis que les gros bourdons me semblaient marcher tout seuls, me reprochant d'une voix de tonnerre mon inqualifiable conduite, nous entonnâmes, M. de Beausacq et moi, nous entonnâmes dans ce vieux sanctuaire abandonné, nous entonnâmes, devrais-je l'avouer, le premier couplet de la *Marseillaise*. Peu après, sur notre invitation, la famille pastorale de Skutustavir chanta une hymne pieuse. Ses accents mélan-

coliques touchèrent nos âmes. Elles s'élevèrent vers Dieu en faveur de nos hôtes, mais alors dans un langage qui leur convenait, celui de la reconnaissance et de la vraie foi.

J'ai dit que la ville d'Akoreyry ne possédait pas d'église. La raison en est simple. L'Islande, assez indifférente d'ailleurs en matière de religion, n'est pas assez riche pour payer ses ministres du culte. On donne seulement en usufruit aux prêtres protestants les boers qui avoisinent chacune des anciennes églises, et qui sont restées la propriété du clergé islandais. Le prêtre que l'on enverrait à Akoreyry ne posséderait pour vivre aucune étendue de terrain gazonné, et il lui serait aussi bien difficile de faire du commerce, le lecteur verra bientôt pourquoi. Les habitants d'Akoreyry, qui désirent pratiquer leur religion, doivent aller jusqu'à un boer appelé Svalbaro, que l'on ne peut guère atteindre en moins de quatre heures aux bonnes allures.

Nous nous éloignâmes de Skutustavir, non sans lancer un dernier regard de pitié à ses malheureux habitants, et nous longeâmes la

côte Est du lac Myvatn pour atteindre le boer de Reykialit. L'étrange pays que nous traversons, et qui n'est que le prélude d'une région bien autrement curieuse et tourmentée dans laquelle nous pénétrerons plus tard !

La couche de rochers horizontaux, qui devait former autrefois la surface du sol, a été soulevée çà et là par quelque révolution géologique, provenant de l'intérieur. Nous avons conscience que nous marchons sur la voûte cintrée d'immenses galeries souterraines. Le bruit sourd qui se produit à chacun de nos pas, nous en donne une nouvelle preuve. D'ailleurs, tout autour de nous, le sol s'est légèrement effondré, et laisse apercevoir, au-dessus de gouffres noirs et profonds, une foule d'arceaux de rochers artistement formés par la nature en ogives ou en cintres. On dirait une quantité d'anciennes églises à moitié enfouies sous la terre.

Je me suis souvenu d'avoir vu près de Jérusalem, dans le lieu appelé Champ du Potier, celui qui paya la trahison de Judas, les restes d'une ancienne église gothique, aujourd'hui

non seulement ruinée, mais presque complètement engloutie. Il semble que la malédiction divine, tombée sur ce champ, ait été si complète et si définitive qu'aucun effort humain ne puisse en affaiblir la rigueur.

Cet autel, offert en holocauste par les anciens rois chrétiens de Jérusalem, ne tardera pas à disparaître. C'est à peine si le sommet d'une rosace se laisse encore apercevoir au-dessus du sol. La région que nous traversons, en quittant Skutustavir, est remplie de ruines semblables, dont les restes semblent encore si réguliers, qu'il faut un effort de l'imagination pour se persuader que la nature seule s'est employée à ce travail.

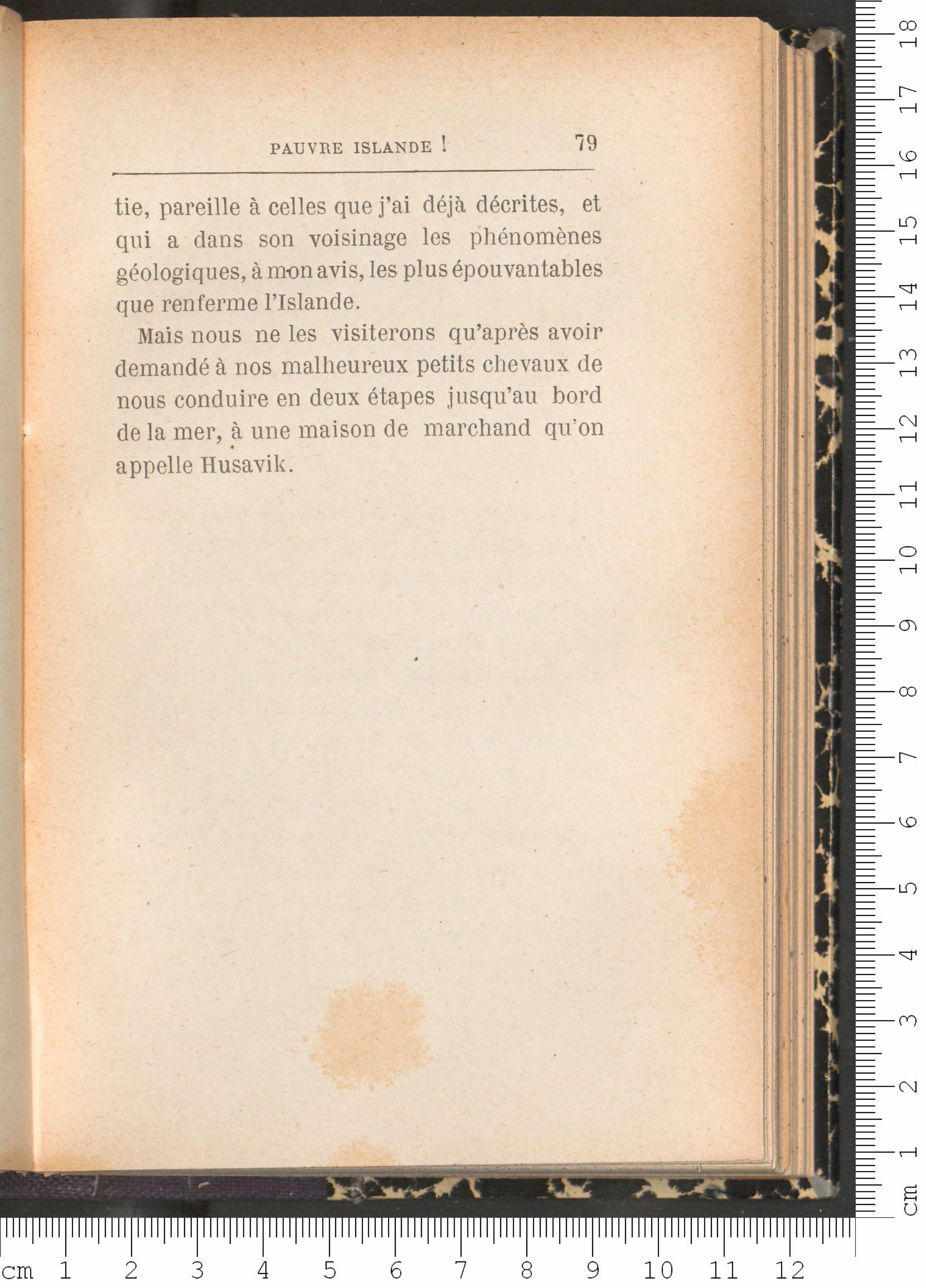
La locomotion dans ce pays est très accidentée mais ne manque pas de charme. Le lac Myvatn, au capricieux rivage, rempli d'îlots habités par des canards, des poules d'eau, des goélands, toutes sortes d'animaux ailés de toutes dimensions et de toutes couleurs, est aussi d'un voisinage fort agréable. Le temps est magnifique. La température, qui ne s'élève guère en Islande, même en été, au-

dessus de six à sept degrés, est printanière et presque chaude au point que nous nous sommes permis de faire le matin quelques brasses dans l'eau bleue du lac resplendissant au soleil ; notre joie serait complète si une quantité de moustiques, formant invasion et véritable nuée, ne nous entraient dans les yeux, dans le nez et dans les oreilles. Ces moustiques sont noirs ; ils ne piquent pas, mais quand ils se sont attachés à une partie quelconque du corps ou des habits, il ne suffit pas de les effrayer pour les chasser, il est nécessaire de les enlever entre les doigts. Sans un voile épais, couvrant non seulement la figure, mais le cou et la nuque, il serait impossible de voyager dans ces parages.

Nous apercevons bientôt sur la droite à une distance de quatre ou cinq lieues, un volcan, le Mamafjoll, dont l'immense cratère de forme régulière, sorte de cuvette de deux ou trois lieues de diamètre, apparaît au sommet d'une montagne de terre, uniformément noirâtre, ressemblant de loin à une gigantesque agglomération de cendre. De ce volcan est

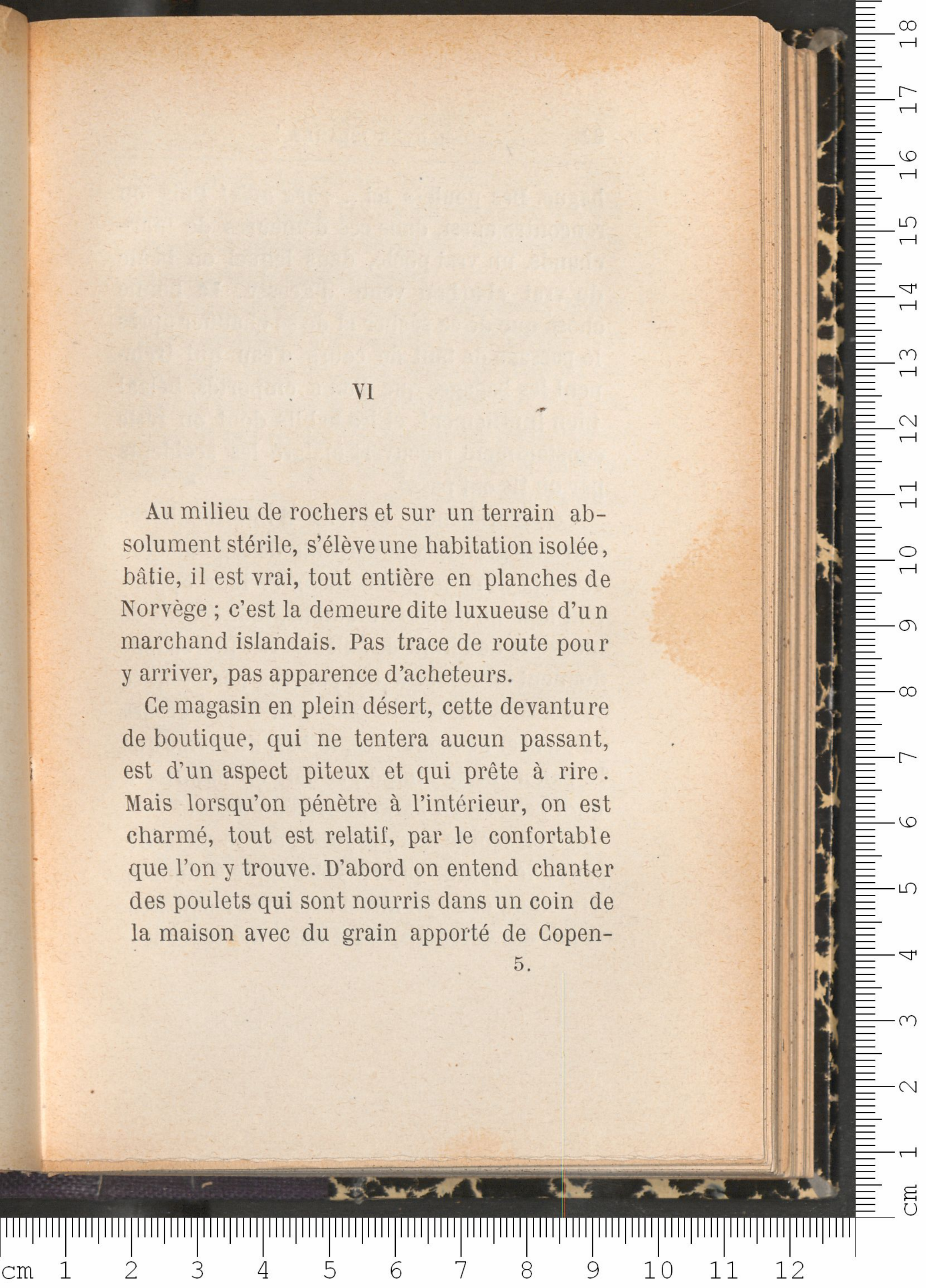
sortie autrefois une coulée de lave, actuellement refroidie, de volume si considérable que nous emploierons toute la journée à la traverser dans sa largeur. C'est un véritable océan de matières métalliques, et comme il est tourmenté à sa surface, comme une mousse grise et jaunâtre le recouvre dans toutes ses parties en lui donnant la teinte ordinaire des rochers, cet océan paraît avoir été subitement pétrifié pendant une formidable tempête. Quelques-unes de ses vagues solides surplombent en se repliant sur elles-mêmes, au-dessus du lac Myvatn, dont elles complètent le caractère pittoresque, en rappelant, dans des proportions bien plus considérables, les dragons, les faunes, tous les êtres fantastiques, qui ornent les pièces d'eau dans les jardins de Versailles.

C'est au milieu de cette nature bouleversée, à l'extrémité nord du lac Myvatn, près de laquelle se sont réfugiés, modestes et craintifs, quelques hectares de terre cultivable, recouverte de gazon, que se trouve le boer de Reykialit, masure moitié creusée. moitié bâ-



tie, pareille à celles que j'ai déjà décrites, et qui a dans son voisinage les phénomènes géologiques, à mon avis, les plus épouvantables que renferme l'Islande.

Mais nous ne les visiterons qu'après avoir demandé à nos malheureux petits chevaux de nous conduire en deux étapes jusqu'au bord de la mer, à une maison de marchand qu'on appelle Husavik.



VI

Au milieu de rochers et sur un terrain absolument stérile, s'élève une habitation isolée, bâtie, il est vrai, tout entière en planches de Norvège ; c'est la demeure dite luxueuse d'un marchand islandais. Pas trace de route pour y arriver, pas apparence d'acheteurs.

Ce magasin en plein désert, cette devanture de boutique, qui ne tentera aucun passant, est d'un aspect piteux et qui prête à rire. Mais lorsqu'on pénètre à l'intérieur, on est charmé, tout est relatif, par le confortable que l'on y trouve. D'abord on entend chanter des poulets qui sont nourris dans un coin de la maison avec du grain apporté de Copen-

hague. Des poulets ici... *rara avis!* Puis on rencontre aussi, dans ces demeures de marchands, un vrai poêle, dans lequel on brûle du vrai charbon venu d'Écosse. La bonne chose que de se sécher et de se chauffer après le passage de tant de cours d'eau qui trempent les bagages que l'on a emportés, hélas! bien inutilement, et les habits dont on reste constamment recouvert malgré les accidents par où ils ont passé.

Ces marchands servent d'intermédiaires entre les grands commerçants de Copenhague et les paysans islandais. Ceux-ci leur apportent la laine de leurs moutons, leur récolte de morue et de l'huile de baleine. Ces marchands donnent en retour à ces pauvres gens tout ce ce dont ils ont besoin pour leur malheureuse existence. Le commerce, là-bas, de même que le paiement de l'impôt, se fait en nature ; à quoi peut servir l'argent dans un désert?

Si l'on ajoute aux produits dont je viens de parler le spath, pierre volcanique à double réfraction, et les plumes d'éder avec lesquelles on fait des édredons, objet dont le gouverne-

ment s'est réservé le commerce, on aura énuméré, je crois, toutes les richesses dont la colonie danoise de l'Atlantique septentrionale peut enrichir sa métropole.

La baie d'Husavik donne justement abri à une quantité de ces canards d'une espèce particulière. Pour récolter leurs plumes on ne les tue pas, mais le moyen que l'on emploie n'est-il pas cruel? La femelle se dépouille de son précieux duvet pour préparer à sa prochaine couvée un nid en rapport avec sa sollicitude maternelle. Ces nids sont activement recherchés par les agents du gouvernement danois et placés dans un sac. Trois fois la tendre femelle recommence cette douloureuse opération, et trois fois le futur berceau de sa chère progéniture lui est impitoyablement volé.

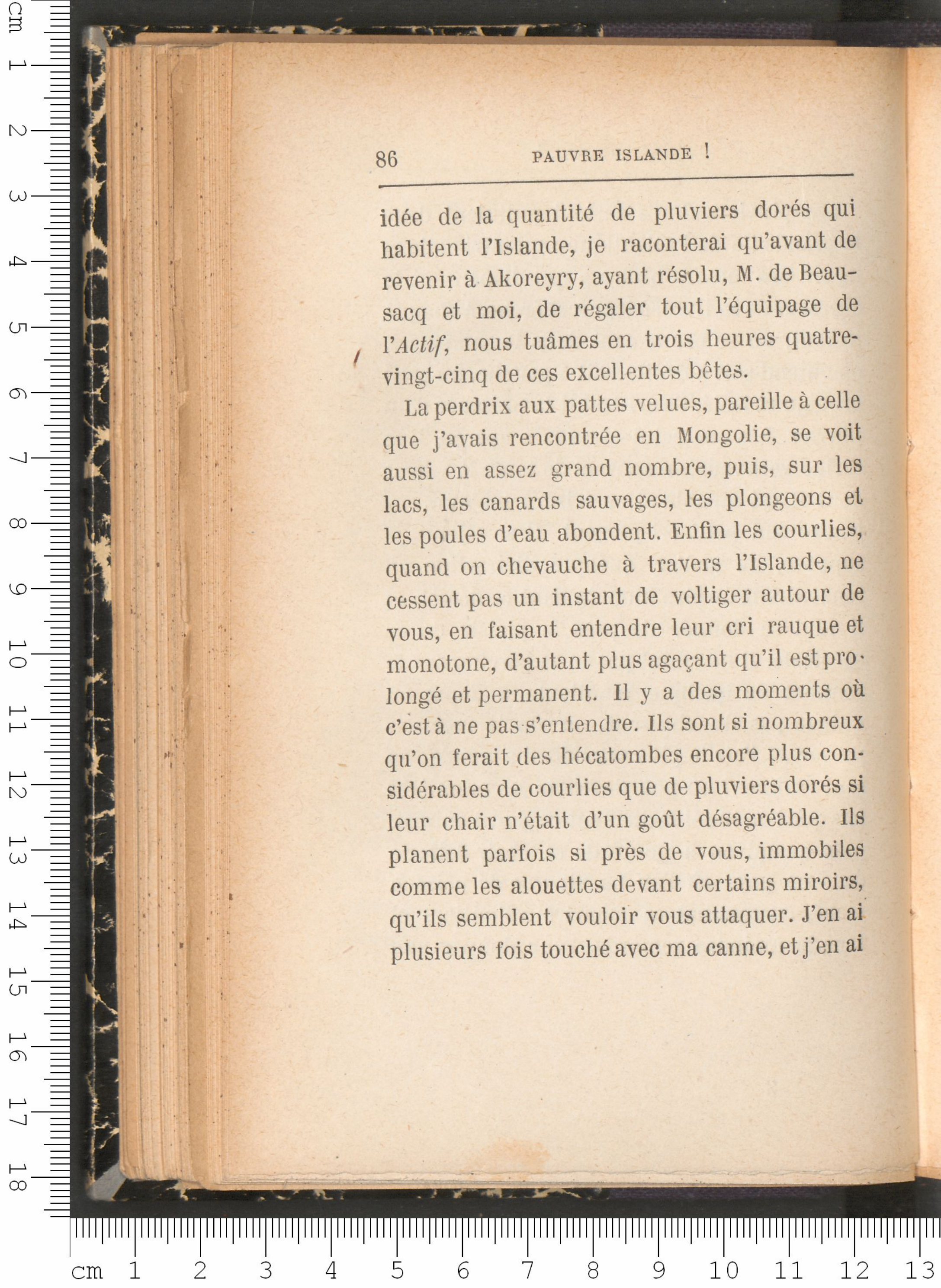
L'épouse ainsi dépouillée prie alors son mari de se saigner à son tour, et, chose curieuse, celui-ci n'hésite point. Mais dans le nid, formé ainsi par le mâle, se glissent quelques plumes blanches. C'est le signe bienfaisant qui le fera respecter. Ces plumes blanches

des canards mâles ne sont guère estimées, et puis il faut bien laisser faire la couvée. J'ai souvent aperçu quelques-unes de ces pauvres petites bêtes couvant leurs œufs, quoique dépouillées complètement de leurs vêtements naturels, transies de froid et cherchant à communiquer, à leurs futurs petits, le peu de chaleur qui leur reste.

Elles me regardaient d'un œil plaintif et intéressant, ne se doutant pas que chaque nuit je me réchauffais sous leurs vêtements dérobés, et se doutant bien moins encore que, si je ne leur envoyais pas mon coup de fusil pour faire de leur chair mon repas du soir, c'est que je craignais l'amende de mille couronnes que le gouvernement inflige à ceux qui se livrent à cette chasse défendue.

La faim, si elle avait été cuisante, et aussi, je l'avoue à ma honte, l'absence du garde champêtre, m'eussent sans doute fait passer outre, mais le gibier est si nombreux en Islande que l'on peut se priver sans mérite et même sans regret de celui-là, car sa chair est coriace.

Les pluviers dorés surtout pullulent dans la grande île de l'Atlantique septentrionale et ils ont des mœurs bizarres qui dispensent le chasseur de se livrer à leur recherche. A chaque instant, en se promenant dans la campagne, on entend soit à droite, soit à gauche, un petit cri aigu et isolé. Ce cri trahit la présence d'un pluvier. Dès que celui-ci vous a aperçu, il se dirige vers vous, en courant de toute la vitesse dont il est capable et en faisant toujours entendre son petit cri perçant. Il se réjouit, je suppose, de goûter quelque distraction en rencontrant un être humain dans ce désert, et il veut se donner de près le plaisir de ce spectacle. Il ne craint pas de se percher sur le sommet de quelque monticule à douze ou quinze pas du chasseur, et de le regarder passer de l'air le plus satisfait du monde. On sent vraiment un peu de honte les premières fois que l'on tue si facilement ce gentil animal, puis quand on a goûté de sa chair délicate dans ce pays où l'on ne vit que de poisson séché, on commet ce meurtre volontiers et sans le moindre remords. Pour donner une



idée de la quantité de pluviers dorés qui habitent l'Islande, je raconterai qu'avant de revenir à Akoreyry, ayant résolu, M. de Beausacq et moi, de régaler tout l'équipage de l'*Actif*, nous tuâmes en trois heures quatre-vingt-cinq de ces excellentes bêtes.

La perdrix aux pattes velues, pareille à celle que j'avais rencontrée en Mongolie, se voit aussi en assez grand nombre, puis, sur les lacs, les canards sauvages, les plongeons et les poules d'eau abondent. Enfin les courlies, quand on chevauche à travers l'Islande, ne cessent pas un instant de voltiger autour de vous, en faisant entendre leur cri rauque et monotone, d'autant plus agaçant qu'il est prolongé et permanent. Il y a des moments où c'est à ne pas s'entendre. Ils sont si nombreux qu'on ferait des hécatombes encore plus considérables de courlies que de pluviers dorés si leur chair n'était d'un goût désagréable. Ils planent parfois si près de vous, immobiles comme les alouettes devant certains miroirs, qu'ils semblent vouloir vous attaquer. J'en ai plusieurs fois touché avec ma canne, et j'en ai

souvent tué pour me venger sur l'un d'eux de l'exaspération aiguë que ses pareils, bruyants et constamment importuns, avaient fini par me causer.

L'air est encore ordinairement rempli, même dans l'intérieur, de mouettes, de goélands, d'hirondelles de mer, de toutes sortes d'oiseaux, dont les vols de divers caractères égayent un peu cette lugubre nature et la font ressembler, surtout dans les environs des lacs, à une immense volière abondamment garnie. Tous ces volatiles se nourrissent, je pense, des moustiques qui remplissent aussi malheureusement l'atmosphère au point de la rendre obscure, au moins au lac Myvatn, et surtout des résidus que les nombreux poissons rejettent à la surface de l'eau. Il n'y a pas en Islande de marais, d'étang et même de torrent où les poissons n'abondent. La truite surtout, la petite truite de rivière si appréciée des gourmets et plus encore peut-être des vrais amateurs de pêche à cause des difficultés que l'on a à surmonter pour s'en emparer, peuple là-bas les plus petits cours d'eau. Le commandant

de l'*Actif*, très habile en cet art, en prenait souvent trente en l'espace d'une ou deux heures.

Puisque j'ai commencé à parler des animaux qui habitent l'Islande, je citerai pour terminer la liste le renard bleu qui ne peut être comparé ni par la taille, ni par la beauté de sa fourrure à son homonyme de Sibérie. Loin de posséder ces poils d'un noir si foncé qu'il paraît bleu, les renards islandais sont uniformément gris et d'un ton poussiéreux qui n'a rien de séduisant.

Nous revînmes à Reykialit en passant par la montagne dite de Diamants et la Soufrière. Oh! la curieuse contrée!

La montagne de Diamants ne renferme aucune des pierres précieuses dont elle porte le nom, mais elle offre une particularité bien rare. Soumise à une action volcanique d'une puissance extraordinaire, ses pierres sont devenues du verre, du vrai verre de bouteille, aussi cassant et aussi coupant que lui, mais d'une teinte naturellement plus foncée à cause de la grossièreté des matières employées par la



Crête de la Montagne des Diamants.

nature à sa fabrication. Les savants appellent cette vitrification de l'obsidienne. Dans plusieurs pays, cette matière a été employée par les indigènes à divers usages, et au Pérou elle est généralement connue sous le nom de Miroir des Incas. Je ne me figure pas bien la couleur que doit prendre un visage rouge reflété par ces glaces sombres.

C'est un plaisir inusité et plus grand qu'on ne se l'imagine que de prendre un bloc assez volumineux de ce verre et de le lancer contre un des gros rochers de la montagne, passés, eux aussi, à l'état de vitrification, mais dont les énormes masses offrent une force suffisante de résistance pour n'être pas entamés par le choc. Le projectile vole en mille éclats et à des distances énormes. Nous ne nous lassâmes pas de briser ainsi des blocs de verre. Nous fûmes pris là d'une véritable folie de détruire, cette folie dont l'homme ne se prive généralement que parce qu'elle coûte trop cher. Notre passion grandissant à mesure qu'elle était satisfaite, nous parvînmes à soulever avec une force que nous ne nous figurions pas posséder

des blocs énormes et à les lancer dans l'espace. Plus leurs éclats étaient nombreux, et plus nous étions satisfaits. Les environs du rocher furent bientôt tout jonchés de ces éclats de verre. Nous prîmes en cet endroit une légère collation, après laquelle mon interprète crut faire un trait d'esprit en lançant aussi contre le même rocher sa coupe, qui se brisa naturellement en miettes. Il était temps de partir !

Si le Dante, en écrivant son *Enfer*, a entrevu dans son imagination la contrée, stérile, dramatique, terrifiante et hideuse qu'il a dépeinte dans ses vers ; si Weber, en écrivant son opéra du *Freischutz*, a accompagné Max dans le sombre ravin où, grâce à la puissance satanique de Samiel, il a pu fondre ses balles enchantées ; si quelque prêtre de la religion grecque, possédant une âme dans les conditions de pureté requises, a jamais pénétré dans le royaume des Euménides, ces déesses de la vengeance issues d'un horrible parricide ; si un artiste a jamais créé dans sa pensée une patrie au Drame personnifié, à la Haine, à la Dou-

leur, à la vieille et basse Envie, cette fille des Ténèbres qui tient par la main la Calomnie, plus hideuse encore, dont elle conduit les pas ; aucun de ces poètes, de ces musiciens, de ces initiés n'a pu imaginer une contrée d'un aspect plus effroyable et plus repoussant que la partie de l'Islande qui sépare la montagne dont je viens de parler du petit boer de Reykialit.

On y arrive, ou plutôt on y descend en suivant une vallée occupée dans toute sa largeur par un de ces anciens torrents de lave que la colonie danoise possède en si grand nombre. Les limites de cette vallée sont marquées par deux immenses montagnes de terre noire et rougeâtre prenant les teintes fantastiques d'un foyer de forge mal éteint. A mesure qu'on avance, les oiseaux deviennent plus rares et, après leur disparition, le silence complet s'établit. Mais un silence absolu, théorique, un silence de nuit dans cette atmosphère de jour, un silence qui donne à toute cette nature autrefois si bouleversée, et dont on peut constater encore les convulsions et les souffrances, un caractère d'immobile cadavre. On dirait

que cette nature a le visage d'un mort sur lequel on pourrait apercevoir encore les contractions de l'agonie.

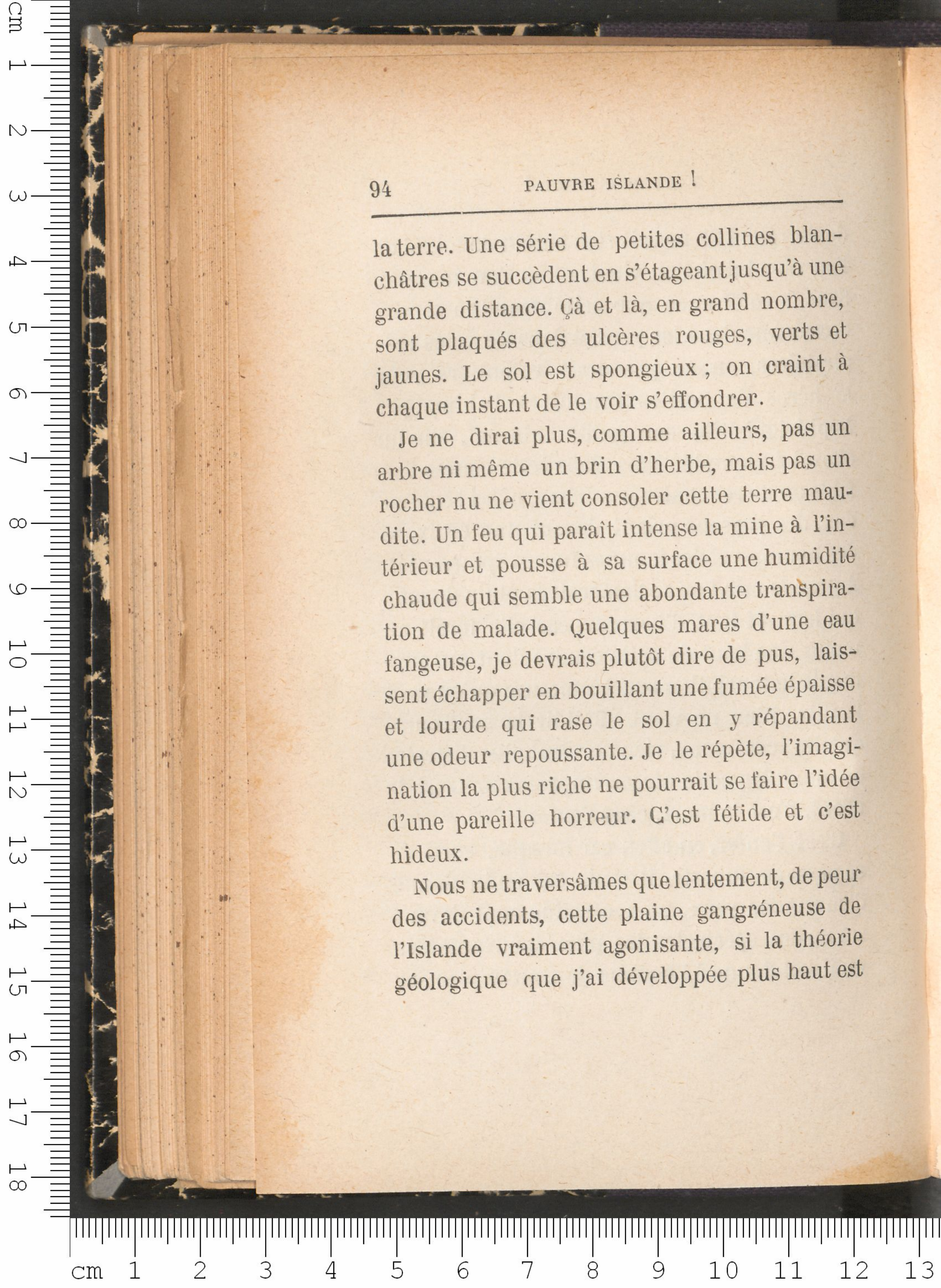
Nous avançons toujours sur la pente terrible. Nos petits chevaux franchissent tous les obstacles d'un air indifférent, mais quand, parvenus à l'extrémité du torrent de lave, ils aperçoivent le pays dans lequel le guide leur fait signe de pénétrer, ils hésitent, et ils se serrent les uns contre les autres. C'est la première fois que je constate chez eux les indices de la peur. Un quart d'heure après je me l'expliquais facilement. Il s'agissait de traverser environ deux kilomètres d'une cendre plus mince que toutes les poudres produites par l'industrie humaine. La moindre brise en soulèverait des tourbillons épais. On peut alors s'imaginer à travers quel nuage obscur et opaque nous allions voyager.

Nos montures se consultent, puis comme prenant ensemble une résolution désespérée, elles partent au galop.

Au bout de quelques secondes l'on se sent étouffer et l'on demande merci, mais le moyen

de s'arrêter? On ne voit rien autour de soi, ni où l'on va, ni d'où l'on vient, ni où l'on marche. Sans la souffrance que cette maudite cendre occasionne dans les yeux et dans les voies respiratoires, on se prendrait volontiers pour le héros de Berlioz conduit à l'abîme par Méphistophélès, son guide infernal, sur un cheval indompté. Mais dans cette course terrible on ne rencontre pas même, hélas ! comme eux, des paysans priant devant une croix, ni des hommes et des femmes fuyant épouvantés. A grands cris l'on réclamerait la pluie de sang qui leur fit tant d'horreur, car elle ferait au moins une boue de cette cendre dont on augmente le tourbillon cruel à mesure qu'on veut la fuir. Rien ne vient affaiblir la souffrance qu'elle occasionne, rien ne vient plus distraire ou modifier cette atroce impression. C'est le néant, c'est la mort, c'est l'enfer !

C'est l'enfer, en effet, car lorsque, sorti de ce passage funeste, il vous est enfin donné d'ouvrir les yeux, on a certainement devant soi un des spectacles les plus épouvantables qu'il soit donné à l'homme de contempler sur



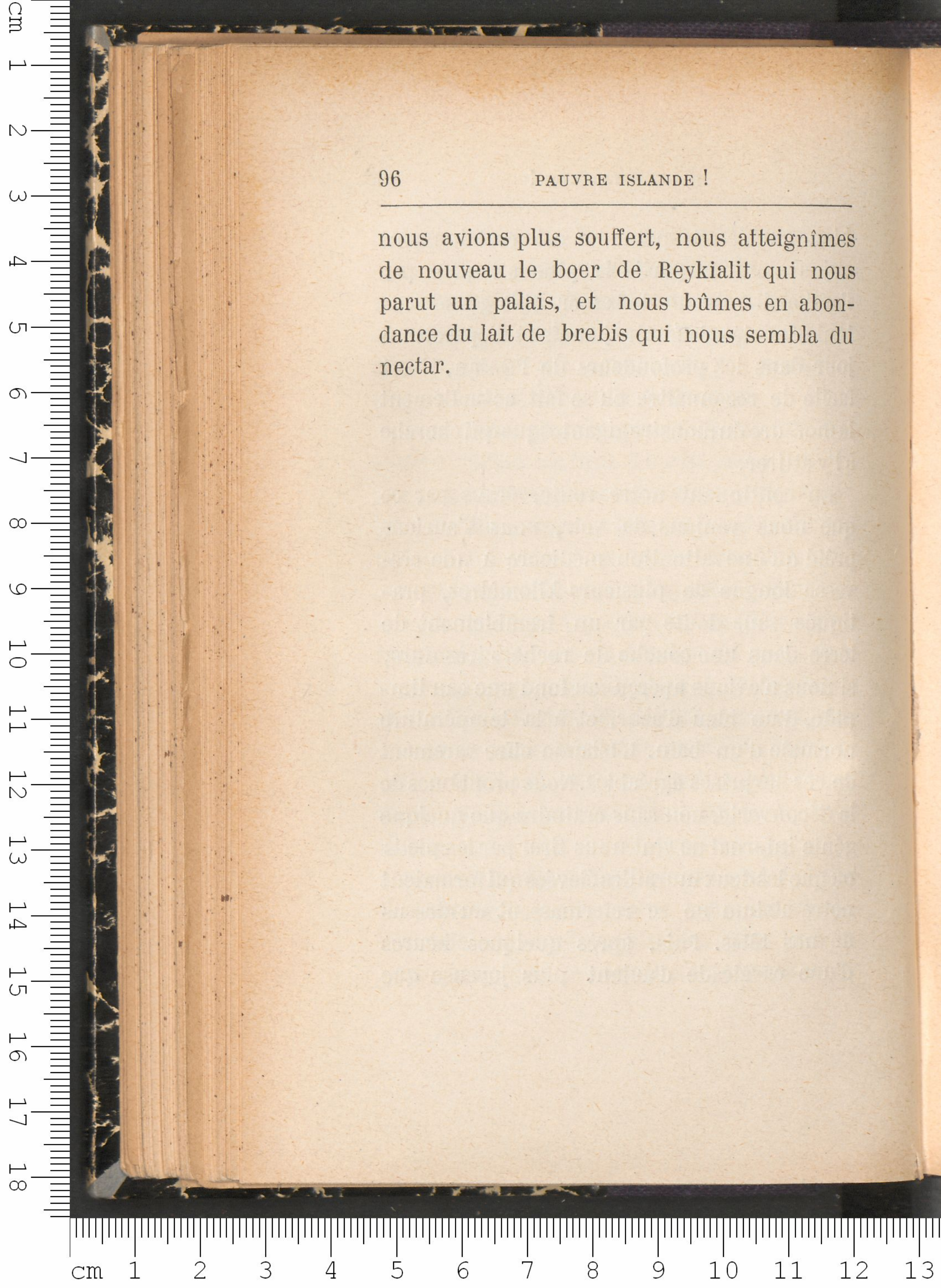
la terre. Une série de petites collines blanchâtres se succèdent en s'étageant jusqu'à une grande distance. Çà et là, en grand nombre, sont plaqués des ulcères rouges, verts et jaunes. Le sol est spongieux ; on craint à chaque instant de le voir s'effondrer.

Je ne dirai plus, comme ailleurs, pas un arbre ni même un brin d'herbe, mais pas un rocher nu ne vient consoler cette terre maudite. Un feu qui paraît intense la mine à l'intérieur et pousse à sa surface une humidité chaude qui semble une abondante transpiration de malade. Quelques mares d'une eau fangeuse, je devrais plutôt dire de pus, laissent échapper en bouillant une fumée épaisse et lourde qui rase le sol en y répandant une odeur repoussante. Je le répète, l'imagination la plus riche ne pourrait se faire l'idée d'une pareille horreur. C'est fétide et c'est hideux.

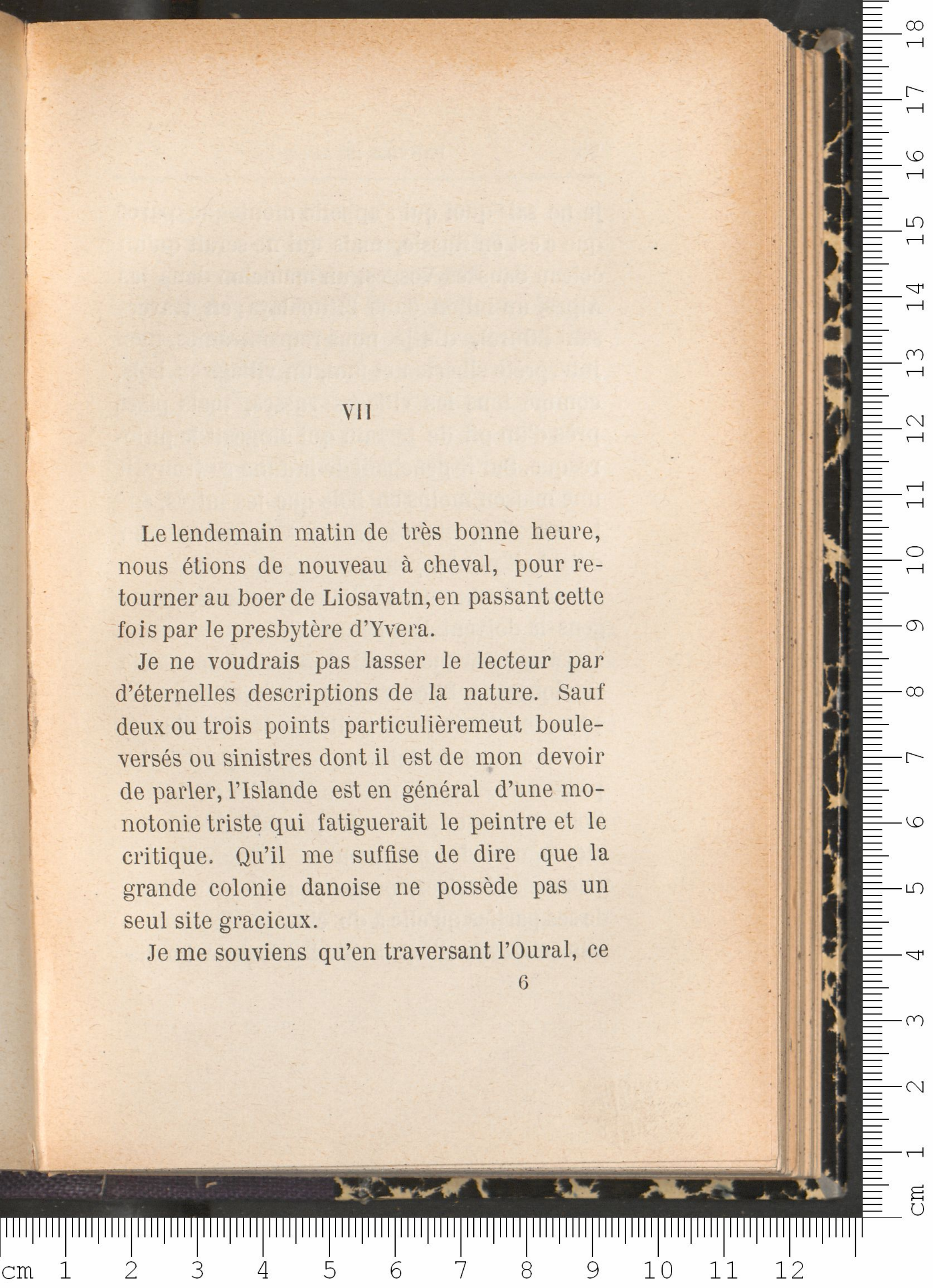
Nous ne traversâmes que lentement, de peur des accidents, cette plaine gangréneuse de l'Islande vraiment agonisante, si la théorie géologique que j'ai développée plus haut est

bien fondée. Ce point en est certainement aujourd'hui la partie la plus attaquée par l'action dissolvante de la mer. Si la grande colonie danoise s'effondre jamais et disparaît un jour dans les profondeurs de l'Océan, il est facile de reconnaître où se fait actuellement la morsure du monstre gigantesque qui cherche à l'y attirer.

En continuant notre route, émus par ce que nous venions de voir, nous n'aurions prêté qu'une attention médiocre à une crevasse longue de plusieurs kilomètres, pratiquée sans doute par un tremblement de terre dans une couche de rochers très durs, si nous n'avions aperçu au fond une eau limpide, d'un bleu d'azur, et à la température normale d'un bain. L'Islande offre rarement de ces surprises agréables. Nous profitâmes de la découverte, non sans craindre que quelque génie infernal ne vînt nous tirer par les pieds ou que les deux murailles élevées qui formaient notre atrium ne se refermassent au-dessus de nos têtes. Puis, après quelques heures d'une cavalcade d'autant plus joyeuse que



nous avions plus souffert, nous atteignîmes de nouveau le boer de Reykialit qui nous parut un palais, et nous bûmes en abondance du lait de brebis qui nous sembla du nectar.



VII

Le lendemain matin de très bonne heure, nous étions de nouveau à cheval, pour retourner au boer de Liosavatn, en passant cette fois par le presbytère d'Yvera.

Je ne voudrais pas lasser le lecteur par d'éternelles descriptions de la nature. Sauf deux ou trois points particulièremeut bouleversés ou sinistres dont il est de mon devoir de parler, l'Islande est en général d'une monotonie triste qui fatiguerait le peintre et le critique. Qu'il me suffise de dire que la grande colonie danoise ne possède pas un seul site gracieux.

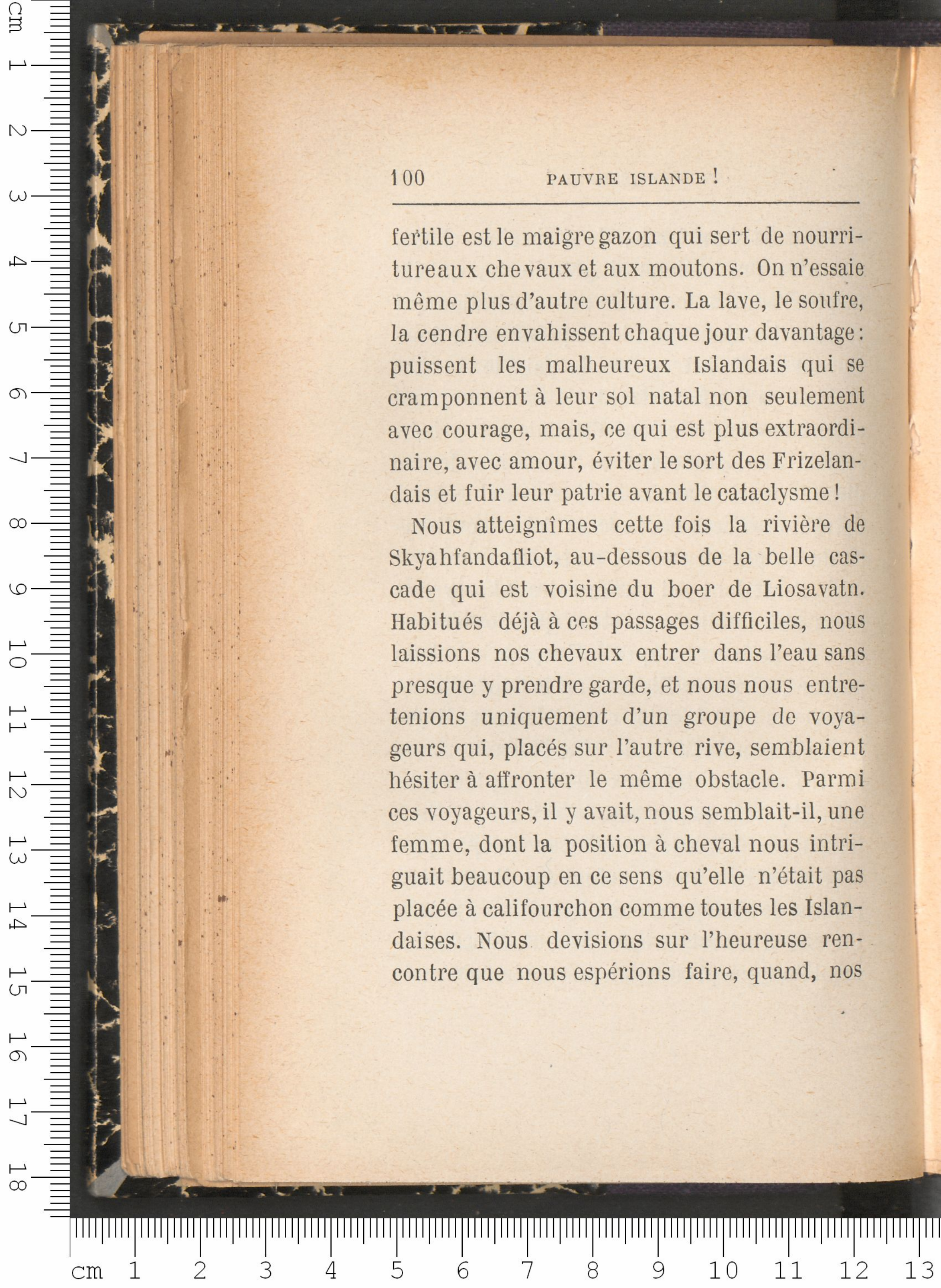
Je me souviens qu'en traversant l'Oural, ce

je ne sais quoi qui s'appelle montagne parce que c'est en Russie, mais qui ne serait qu'un coteau dans les Vosges, un mamelon dans les Alpes, un billon dans l'Himalaya; en traversant l'Oural, dis-je, nous rencontrâmes, mon interprète sibérien et moi, un village en bois, comme tous les villages russes, mais placé près d'un pli de terrain qui singeait le pittoresque. Sur le penchant de la dune se trouvait une maison moins en bois que les autres, entourée de quelques arbres. Mon guide n'en détachait pas les yeux :

— Quel charmant séjour! me dit-il; ces gens-là doivent être heureux!

Cette remarque me fit alors une impression douloureuse. Et cependant, heureux encore le pays, me disais-je en quittant Reykialit et en me rappelant ce tableau, le pays qui inspire parfois à ses visiteurs une pareille exclamation. Bien que l'Islande possède de hautes montagnes, de nombreuses cascades, des glaciers et des lacs, on ne peut dire d'aucune de ses parties qu'elle a du charme. Dans certains endroits elle présente l'aspect de boule-

versements si profonds, de si absolus chaos, avec des proportions si grandioses, qu'elle inspire l'admiration, mais une admiration qui se traduit toujours par des expressions de douleur ou d'effroi. La grâce, la paix, le sourire, et, bien qu'il y fasse froid, la fraîcheur, sont autant de bienfaits dont l'Islande est privée. Jamais mon guide n'a eu l'occasion de me dire : « Quel charmant séjour ! ces gens-là doivent être heureux ! » Je ne l'ai vu enthousiaste qu'une seule fois, en traversant le lieu dit la Forêt dont j'ai parlé, entre Akoreyry et Liosavatn. Quelle forêt ! et ce qui double en core la mélancolie qu'elle inspire, c'est de penser que les taillis rabougris dont elle est composée vont bientôt complètement disparaître. La maladie qui mine l'Islande et qui l'attire au fond des eaux fait de rapides progrès. Il y a cinquante ans, la reine de l'Atlantique septentrionale possédait encore quelques arbres, et il y a à peine vingt ans l'orge et la pomme de terre parvenaient parfois à y mûrir. Un seul arbre est encore debout, et actuellement l'unique production du rare terrain resté



fertile est le maigre gazon qui sert de nourriture aux chevaux et aux moutons. On n'essaie même plus d'autre culture. La lave, le soufre, la cendre envahissent chaque jour davantage : puissent les malheureux Islandais qui se cramponnent à leur sol natal non seulement avec courage, mais, ce qui est plus extraordinaire, avec amour, éviter le sort des Frizelandais et fuir leur patrie avant le cataclysme !

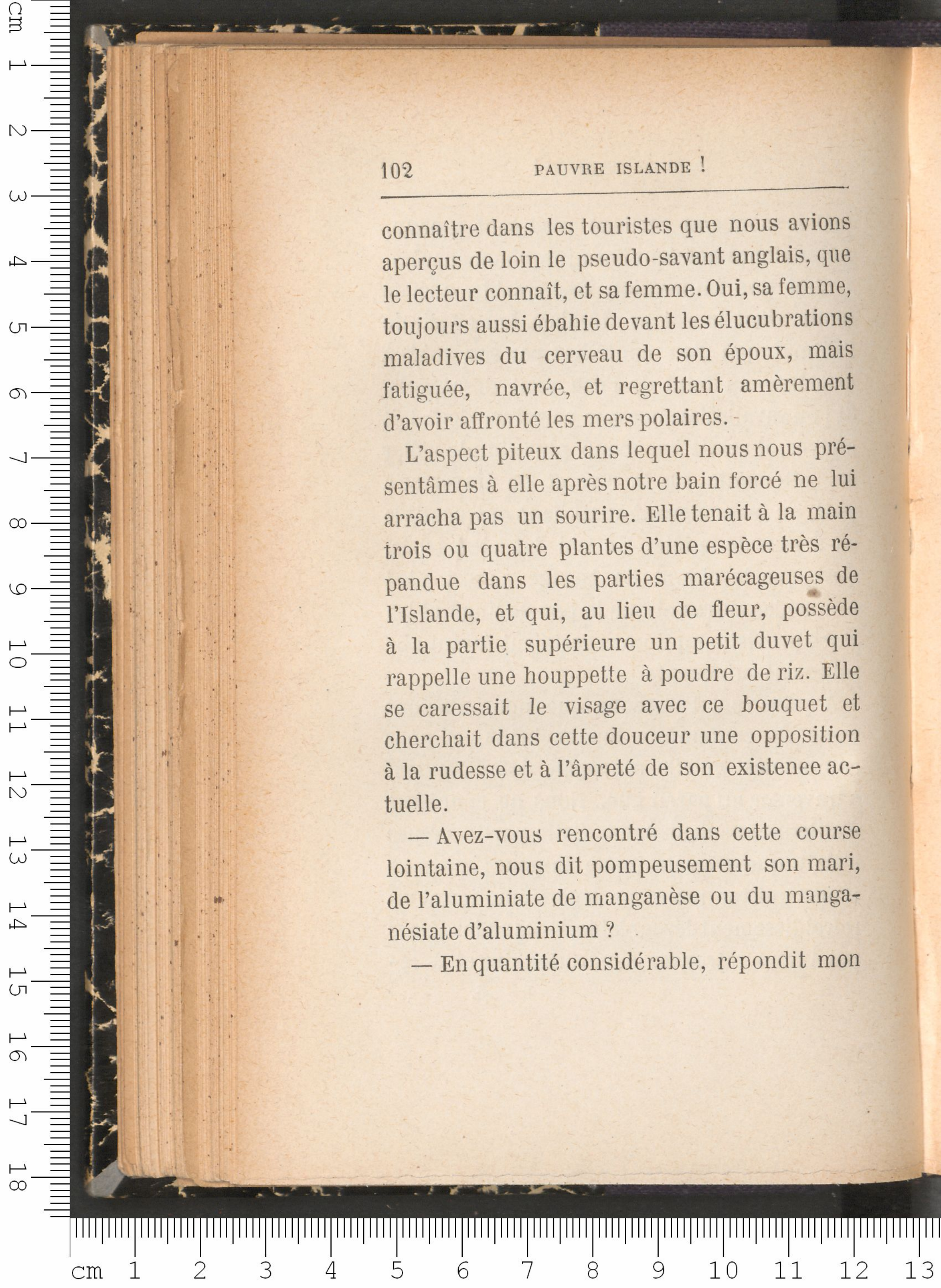
Nous atteignîmes cette fois la rivière de Skyahfandafliot, au-dessous de la belle cascade qui est voisine du boer de Liosavatn. Habitués déjà à ces passages difficiles, nous laissions nos chevaux entrer dans l'eau sans presque y prendre garde, et nous nous entretenions uniquement d'un groupe de voyageurs qui, placés sur l'autre rive, semblaient hésiter à affronter le même obstacle. Parmi ces voyageurs, il y avait, nous semblait-il, une femme, dont la position à cheval nous intriguait beaucoup en ce sens qu'elle n'était pas placée à califourchon comme toutes les Islandaises. Nous devisions sur l'heureuse rencontre que nous espérions faire, quand, nos

petites montures perdant pied tout à coup, nous enfonçâmes dans l'eau jusqu'aux épaules.

C'est une impression désagréable que de sentir ainsi le sol se dérober. Les efforts de l'animal que l'on contribue par son poids à entraîner au fond de l'eau sont désespérés. Si l'on savait d'avance que pareil accident doit arriver, il serait beaucoup plus simple d'ôter ses vêtements sur la rive et de traverser à pied, en les soulevant aussi haut que possible au-dessus de la tête. Ce qui fut plus triste, c'est que le cheval de bagage perdit pied comme les autres et que le peu de linge et les rares provisions qui nous restaient furent absolument submergés.

A notre vue, l'amazone que nous n'avions cessé de contempler tourna bride, et nous comprîmes qu'elle renonçait définitivement à traverser un pareil gué. Nous ne courûmes d'ailleurs aucun danger. Cette partie creuse n'était que d'une minime largeur ; nous en fûmes quittes pour une légère émotion et un refroidissement désagréable. Nous ne tardâmes pas à nous retrouver sur l'autre rive et à re-

6.



connaître dans les touristes que nous avions aperçus de loin le pseudo-savant anglais, que le lecteur connaît, et sa femme. Oui, sa femme, toujours aussi ébahie devant les élucubrations maladives du cerveau de son époux, mais fatiguée, navrée, et regrettant amèrement d'avoir affronté les mers polaires.

L'aspect piteux dans lequel nous nous présentâmes à elle après notre bain forcé ne lui arracha pas un sourire. Elle tenait à la main trois ou quatre plantes d'une espèce très répandue dans les parties marécageuses de l'Islande, et qui, au lieu de fleur, possède à la partie supérieure un petit duvet qui rappelle une houppette à poudre de riz. Elle se caressait le visage avec ce bouquet et cherchait dans cette douceur une opposition à la rudesse et à l'âpreté de son existenee actuelle.

— Avez-vous rencontré dans cette course lointaine, nous dit pompeusement son mari, de l'aluminiate de manganèse ou du manganésiate d'aluminium ?

— En quantité considérable, répondit mon

compagnon de route, et je vais vous en montrer.

Ce disant, il tira des deux petites malles, qu'un de nos chevaux portait sur son dos, des conserves de pâté de foie gras et des macédoines de légumes que l'eau avait respectées dans leurs boîtes de fer-blanc. Cette vue réussit à égayer la reine de notre réunion plus nerveuse que souffrante, plus fatiguée que maussade. Cependant telle était la répulsion de la malheureuse femme pour le pays qu'elle visitait, qu'elle vit avec une grimace un ciseau islandais ouvrir nos boîtes de conserves, qu'elle refusa de s'asseoir sur un escabeau islandais, qu'elle ne voulut pas se coucher, et qu'au paroxysme de l'exaltation, elle finit par avoir une attaque de nerfs. Son mari ouvrit alors précipitamment un sac, dans lequel nous n'aperçûmes que deux choses : des ananas et une pharmacie. Nous n'avions plus sous les yeux des Anglais de Suisse ou des Pyrénées, comme ceux que nous avions laissés à Sédisfiord, mais de véritables Anglais de théâtre, des Anglais du Châtelet ou de la Porte-Saint-

Martin. Et que l'on ne croie pas que j'exagère les ridicules de ce couple bizarre !

Personne n'admire plus que moi le caractère des Anglais à plusieurs égards. J'apprécie en général leur charme et leur distinction et je ne leur reproche que médiocrement, en tant que peuple, leur égoïsme politique qu'une nation voisine, souvent trop désintéressée, eût bien fait d'imiter ; mais il est certain que l'on rencontre parfois à l'étranger des fils d'Albion dont la physionomie, la silhouette, le costume, l'extrême maigreur ou l'embonpoint démesuré, les goûts, les habitudes, la recherche exagérée dans des détails ridicules, la tournure d'esprit, le bagage, l'itinéraire divertissent grandement ; et encore je ne parle pas de l'eau-de-vie qu'ils absorbent, du drapeau britannique qu'ils ont dans leur poche et qu'ils savent déployer en temps opportun, de leur inévitable grade dans la milice, de leur revolver et de leur éternel foulard rouge ! Ce qui est plus extraordinaire, c'est que ces originaux ont des femmes raisonnables, car les Anglaises même excentri-

ques ne le sont qu'avant leur mariage, et que ces égoïstes trouvent des cœurs dévoués qui les aiment.

Je n'en veux pour preuve que cette malheureuse femme que j'ai laissée à Liosavatn. Elle aura dû le lendemain, malgré ses fatigues et malgré ses répugnances, passer quelque part la rivière et accompagner son mari dans ses profondes recherches qui avaient pour but : l'art d'utiliser les cascades d'Islande pour l'éclairage entier des cinq parties du monde.

Nous desirions regagner promptement le port d'Akoreyry. Il tardait à M. de Beausacq de retrouver ses planches françaises et je désirais organiser au plus tôt mon départ pour Reykiavick en pénétrant aussi avant que possible dans l'intérieur de l'île. Ce que je venais de faire n'était qu'une petite excursion en comparaison de ce que je voulais entreprendre. Il nous était donc utile à tous les deux de partir au plus vite, mais mon interprète n'avait pas oublié, depuis notre dernier passage à Liosavatn, les charmes de la belle Chica. Ses plaies provenant d'une course prolongée

à cheval, ses vêtements mouillés, ses rhumatismes qui l'obligeaient à marcher courbé et sans plier les genoux, aucun inconvénient n'avaient pu arracher de son cœur les besoins particuliers de sa tendresse. Mon guide, au contraire, était tout joyeux en pensant qu'il allait retrouver sa femme aux environs d'Akoreyry. Ce fut donc au milieu d'un véritable concert composé des chants du guide, des lamentations de l'interprète, des cris de l'Anglaise, des dissertations de l'Anglais, auxquels venaient s'ajouter mes reproches, les pleurs de Chica et les hennissements moqueurs de nos petites montures qui seules me parurent raisonnables en cette circonstance, que nous commençâmes notre dernière étape. Elle devait nous ramener dans la seconde ville d'Islande.

Aussitôt que du sommet de la dernière montagne nous pûmes apercevoir le port, un pavillon hissé à l'arrière de l'*Actif*, nous montra que nous étions déjà signalés à bord et, trois heures après, nous retrouvions ou plutôt je retrouvais, auprès du commandant et

des camarades de celui qui avait été pour moi le plus aimable et le plus précieux des compagnons de route, la plus confortable, la plus cordiale, la plus douce, la plus française des hospitalités.

Après les solitudes du lac Myvatn et l'isolement des lacs de Liosavatn et de Reikialit, l'outrecuidance avec laquelle la petite Akoreyry se décore du nom de ville ne me parut plus trop déplacée. Je ne souris même que médiocrement lorsque mon hôtesse, à laquelle j'avais un jour demandé du lait, me répondit : « Oh ! monsieur, vous ne trouverez pas cela ici, vous vous croyez à la campagne ! »

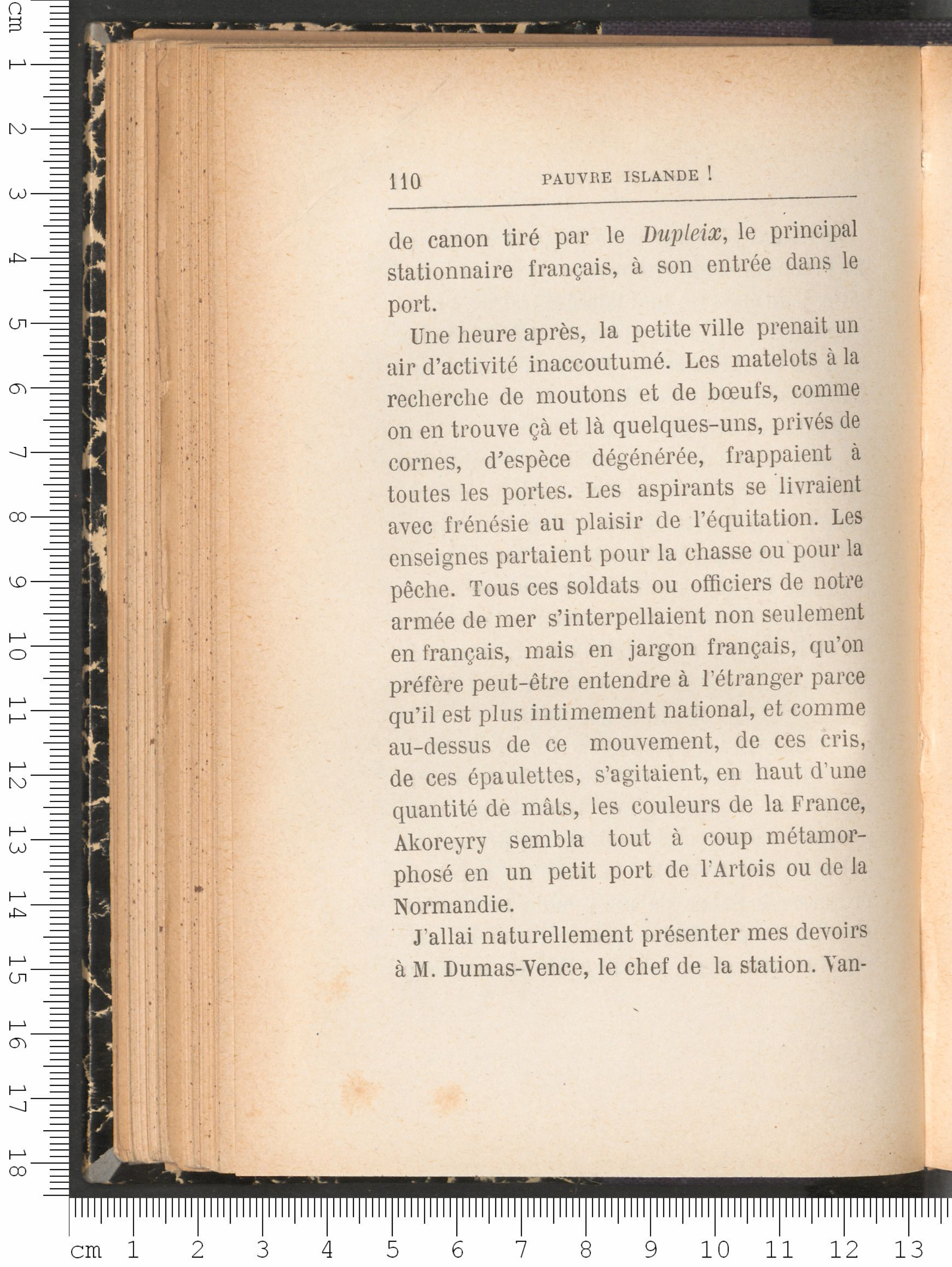
C'était une bonne grosse dondon que mon hôtesse, Islandaise dans toute l'acception du mot, fière de sa race et de sa patrie plus qu'on ne saurait l'imaginer. Elle jouissait surtout de cette gloire de posséder le seul arbre d'Islande. Aussi regardait-elle sa masure comme un palais de fée, se croyait-elle une grande dame et fut-elle très étonnée de mon refus quand après avoir pris par mon interprète quelques renseignements sur mon compte,

elle m'eut fait proposer sa fille en mariage. Ces Islandaises ont des naïvetés prétentieuses qui font éclater de rire.

Elle était pleine de grâce, celle qui n'aurait pas craint de devenir ma belle-mère, avec son visage large et béat, aplati sous une loque de laine noire artistement mariée à ses longues tresses blondes pleines d'huile de morue. Cette loque noire était agrémentée d'un gland de même couleur qui retombait sur le côté comme ceux des fez arabes, en caressant la joue. Tout le reste du costume était aussi en laine noire, et il donnait à ma pseudo-belle-mère un aspect sévère quelque peu rébarbatif.

Ce costume sombre est commun à toutes les Islandaises et contribue encore à nourrir de pensées graves une population qui ne pense guère à se réjouir. Quelques-unes d'entre elles adoptent, en guise de manteau, un châle vert dont la teinte mal assortie semble défier le goût, mais elles ne s'entourent de ce luxe qu'en voyage, c'est-à-dire lorsqu'elles sont à cheval ou en bateau.

Poursuivi plus que je ne l'aurais voulu par les prétentions matrimoniales de ma propriétaire, je m'étais un jour laissé entraîner à causer avec elle de la vie présente et de la vie future, du bonheur et de l'amour, quand une terrible détonation retentit. Quelle était la cause de cet événement inattendu ? Les Norvégiens, jaloux de leur ancienne domination sur l'Islande, venaient-ils à main armée réclamer leurs droits ? Telles étaient les craintes de ma patriotique belle-mère. La terre agonisante sur laquelle nous nous trouvions, allait-elle être soumise à un nouveau cataclysme ? Tel était l'objet plus sérieux de mes appréhensions. Le sol allait-il s'entr'ouvrir ? Étais-je au moment de partager auprès de cette femme, avec laquelle j'avais refusé de m'allier, une longue et terrible captivité souterraine ? Par bonheur, nos inquiétudes réciproques étaient mal fondées : la détonation qui avait fait trembler la terre au point de crevasser le palais de ma pseudo-belle-mère et d'incliner l'unique arbre d'Islande, son plus bel ornement, n'était autre qu'un coup



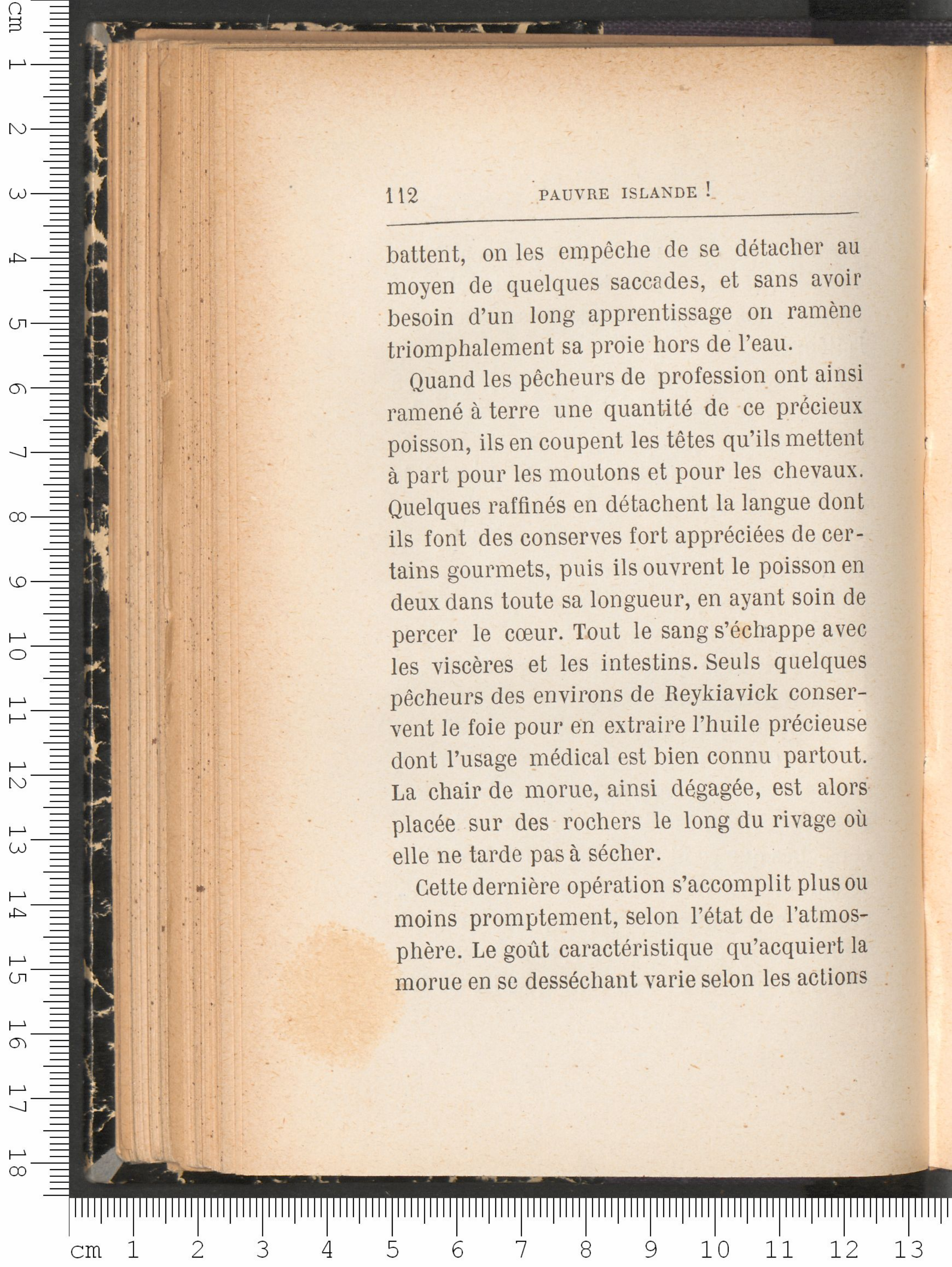
de canon tiré par le *Dupleix*, le principal stationnaire français, à son entrée dans le port.

Une heure après, la petite ville prenait un air d'activité inaccoutumé. Les matelots à la recherche de moutons et de bœufs, comme on en trouve çà et là quelques-uns, privés de cornes, d'espèce dégénérée, frappaient à toutes les portes. Les aspirants se livraient avec frénésie au plaisir de l'équitation. Les enseignes partaient pour la chasse ou pour la pêche. Tous ces soldats ou officiers de notre armée de mer s'interpellaient non seulement en français, mais en jargon français, qu'on préfère peut-être entendre à l'étranger parce qu'il est plus intimement national, et comme au-dessus de ce mouvement, de ces cris, de ces épaulettes, s'agitaient, en haut d'une quantité de mâts, les couleurs de la France, Akoreyry sembla tout à coup métamorphosé en un petit port de l'Artois ou de la Normandie.

J'allai naturellement présenter mes devoirs à M. Dumas-Vence, le chef de la station. Van-

ter l'accueil d'un marin français serait une banalité, et mes expressions, en cherchant à satisfaire ma reconnaissance, ne sauraient que l'atténuer.

Pendant ces derniers jours que je passai à Akoreyry, je n'avais à hésiter qu'entre les divers plaisirs qui m'étaient offerts. L'un de nos passe-temps favoris était la pêche à la morue. A la vérité on s'en lasserait vite, mais elle amuse beaucoup les premières fois qu'on s'y livre, surtout dans les fiords où ce poisson est encore plus nombreux qu'en pleine mer. On se dirige avec une barque vers une partie de la baie au-dessus de laquelle des oiseaux volent en plus grand nombre, guettant les détritus que les poissons rejettent à la surface. Quand on a choisi son emplacement, on laisse couler le long du bord un fil à l'extrémité duquel sont fixés trois ou quatre hameçons. Dès que ce fil a touché le fond, on tire vigoureusement et on accroche ordinairement, grâce à ce mouvement rapide, une ou deux morues par le dos, par l'ouïe, par une nageoire ou par la queue. Si l'on sent qu'elles se dé-



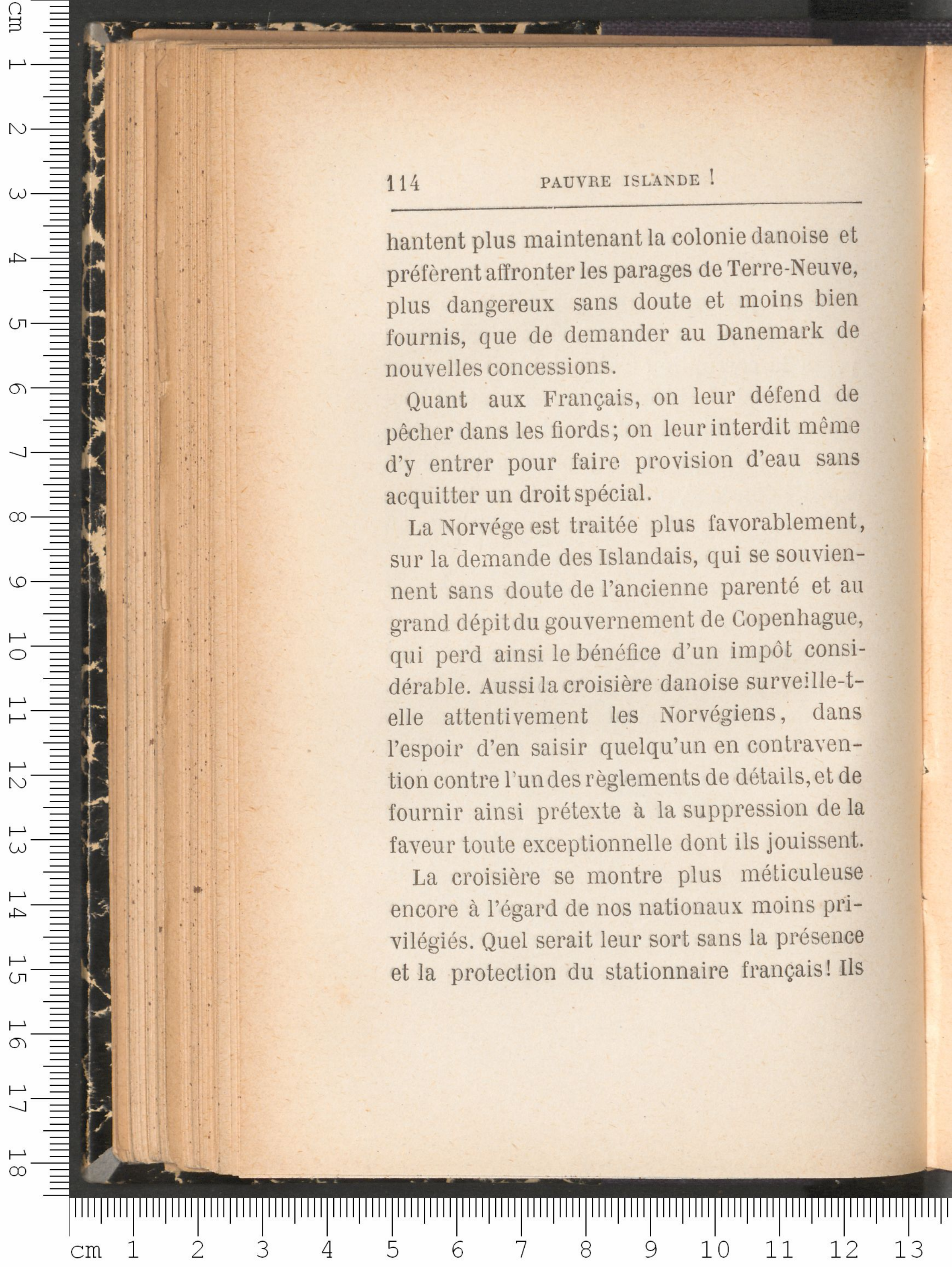
battent, on les empêche de se détacher au moyen de quelques saccades, et sans avoir besoin d'un long apprentissage on ramène triomphalement sa proie hors de l'eau.

Quand les pêcheurs de profession ont ainsi ramené à terre une quantité de ce précieux poisson, ils en coupent les têtes qu'ils mettent à part pour les moutons et pour les chevaux. Quelques raffinés en détachent la langue dont ils font des conserves fort appréciées de certains gourmets, puis ils ouvrent le poisson en deux dans toute sa longueur, en ayant soin de percer le cœur. Tout le sang s'échappe avec les viscères et les intestins. Seuls quelques pêcheurs des environs de Reykiavick conservent le foie pour en extraire l'huile précieuse dont l'usage médical est bien connu partout. La chair de morue, ainsi dégagée, est alors placée sur des rochers le long du rivage où elle ne tarde pas à sécher.

Cette dernière opération s'accomplit plus ou moins promptement, selon l'état de l'atmosphère. Le goût caractéristique qu'acquiert la morue en se desséchant varie selon les actions

différentes de l'atmosphère islandaise. Les morues que nous mangeons en France ne diffèrent pas entre elles quant à la saveur. Conservées par la salaison, elles n'échappent pas à la corruption légère qui leur donne ce goût spécial et qu'enraye uniformément l'action du sel. Mais, en Islande et dans l'extrême nord de l'Europe où le produit national est expédié desséché, mais non salé, on distingue facilement au goût si l'opération s'est faite un jour de pluie ou par un temps sec.

Nous ne pouvions pas malheureusement nous livrer à la pêche à la morue avec toute l'ardeur dont nous nous sentions remplis. Nous devions, pour apporter notre poisson à terre, user de quelque stratagème pour le dérober à l'inspection du croiseur danois qui mouillait aussi en rade d'Akoreyry, et pour éviter ainsi *un incident diplomatique* : bien gros mot quand il s'agit de quelques morues, mais il est cependant à sa place, car le gouvernement de Copenhague, très jaloux de son monopole, se montre très susceptible. Il a traité les Anglais de telle manière que les pêcheurs d'Albion ne



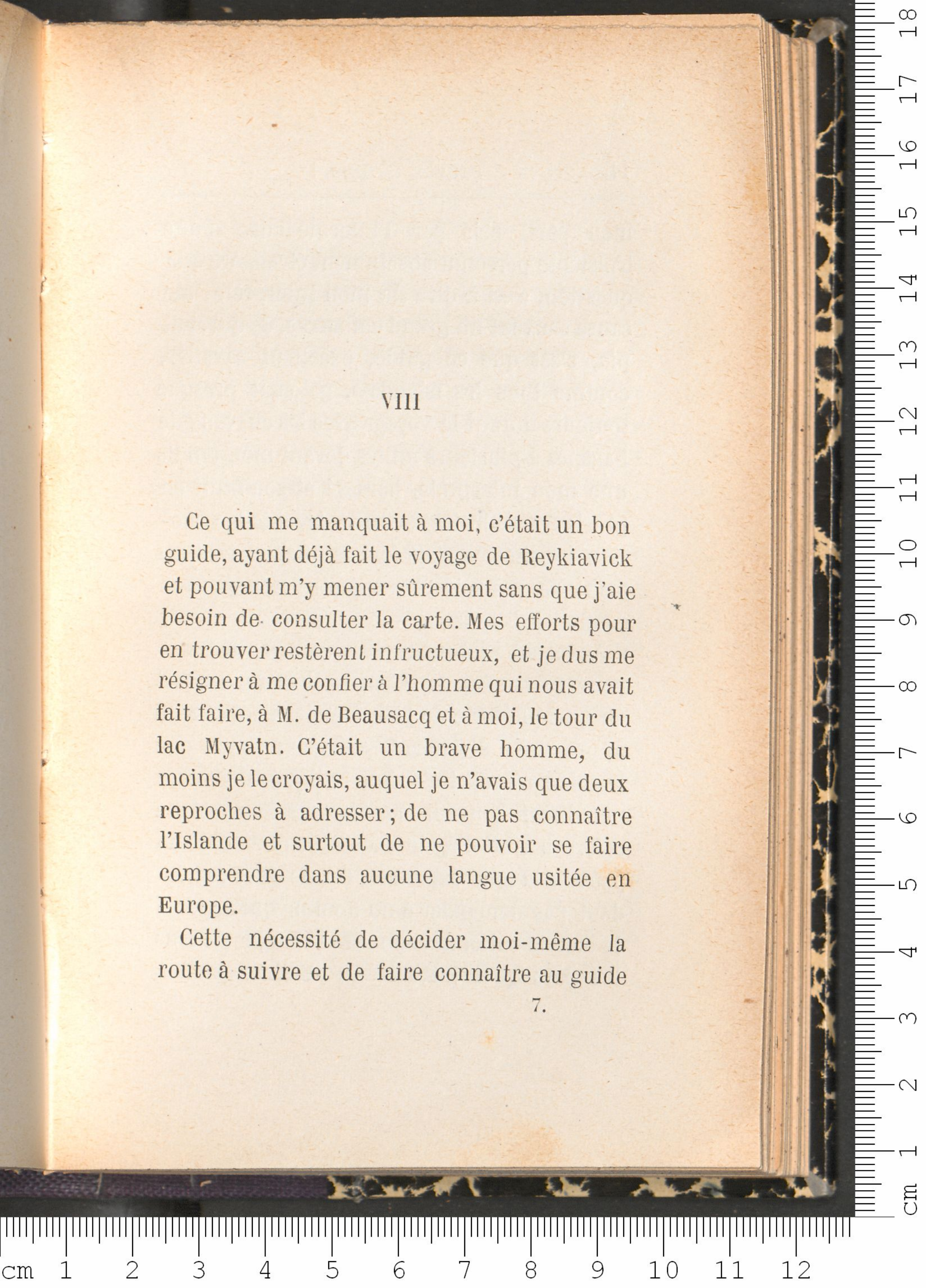
hantent plus maintenant la colonie danoise et préfèrent affronter les parages de Terre-Neuve, plus dangereux sans doute et moins bien fournis, que de demander au Danemark de nouvelles concessions.

Quant aux Français, on leur défend de pêcher dans les fiords; on leur interdit même d'y entrer pour faire provision d'eau sans acquitter un droit spécial.

La Norvége est traitée plus favorablement, sur la demande des Islandais, qui se souviennent sans doute de l'ancienne parenté et au grand dépit du gouvernement de Copenhague, qui perd ainsi le bénéfice d'un impôt considérable. Aussi la croisière danoise surveille-t-elle attentivement les Norvégiens, dans l'espoir d'en saisir quelqu'un en contravention contre l'un des règlements de détails, et de fournir ainsi prétexte à la suppression de la faveur toute exceptionnelle dont ils jouissent.

La croisière se montre plus méticuleuse encore à l'égard de nos nationaux moins privilégiés. Quel serait leur sort sans la présence et la protection du stationnaire français! Ils

affrontent des fatigues et des périls sans nombre pour récolter chaque saison environ douze cents francs. En vérité, il est étrange de rencontrer dans ces eaux inhospitalières, au milieu de pauvres pêcheurs mourant presque de faim et courant à chaque instant risque de perdre la vie, deux solides bâtiments européens qui, au lieu de confondre leurs efforts pour une assistance commune, s'emploient au contraire à une surveillance ennemie. Et qu'on ne croie pas qu'il eût fallu beaucoup de morues surprises en rupture de ban pour mettre le feu aux poudres. Chaque été soulève à ce sujet assez de conflits irritants pour qu'un feu nouveau, celui des batailles, menace constamment la pauvre île, à laquelle vraiment il ne manque plus que ce malheur.



VIII

Ce qui me manquait à moi, c'était un bon guide, ayant déjà fait le voyage de Reykiavick et pouvant m'y mener sûrement sans que j'aie besoin de consulter la carte. Mes efforts pour en trouver restèrent infructueux, et je dus me résigner à me confier à l'homme qui nous avait fait faire, à M. de Beausacq et à moi, le tour du lac Myvatn. C'était un brave homme, du moins je le croyais, auquel je n'avais que deux reproches à adresser ; de ne pas connaître l'Islande et surtout de ne pouvoir se faire comprendre dans aucune langue usitée en Europe.

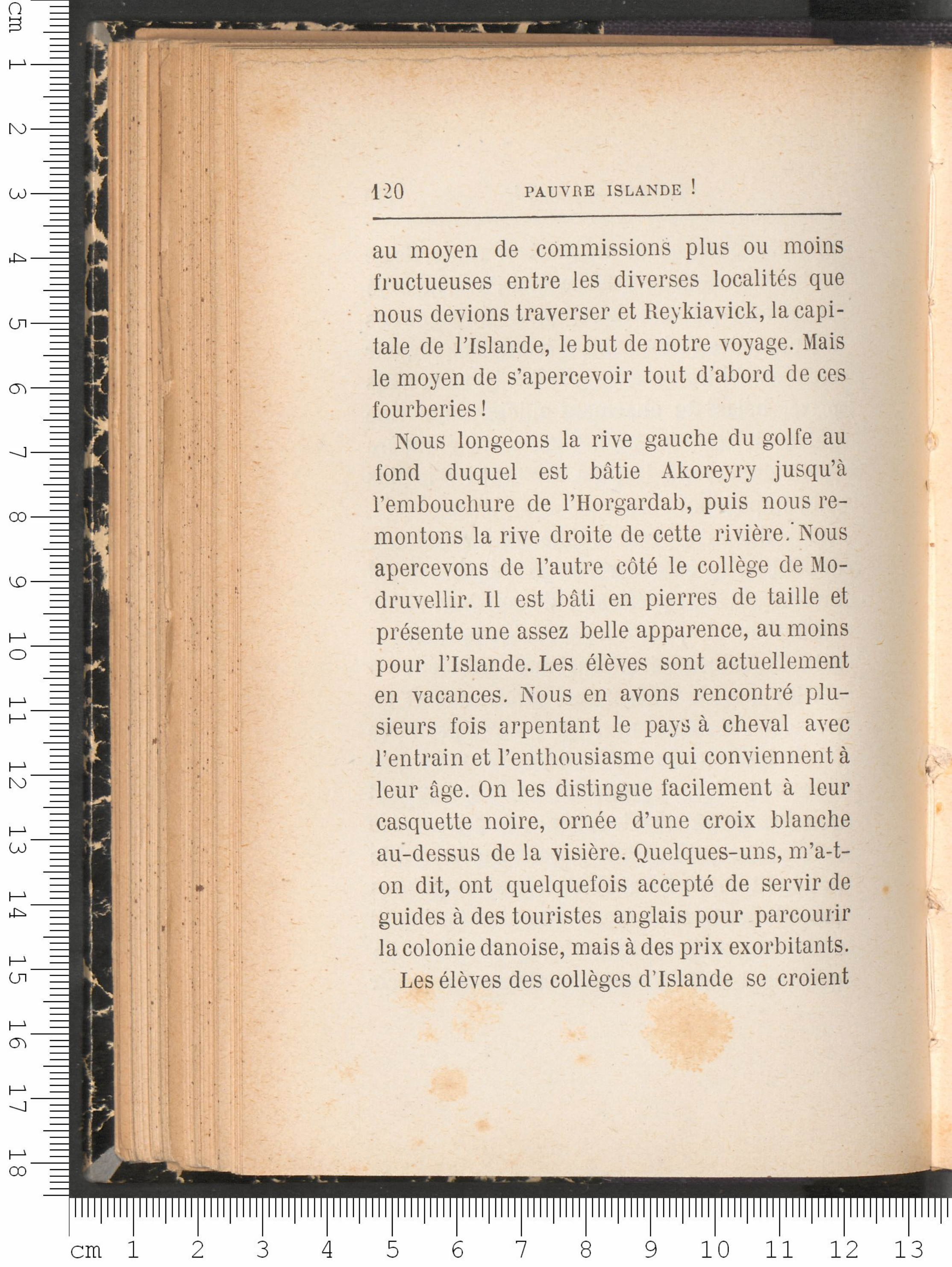
Cette nécessité de décider moi-même la route à suivre et de faire connaître au guide

mon parti pris par l'intermédiaire d'une troisième personne absolument étrangère à la question, c'est-à-dire de mon interprète, me causa souvent un grand embarras. Ce qui était pis, c'est que ce guide, excellent cavalier, comme tous les Islandais, galopait presque toujours durant le voyage avec les chevaux de bagages à plusieurs milles devant moi, tandis que mon interprète, harassé et souffrant en plusieurs endroits par suite de cette locomotion inusitée, restait fort loin en arrière, au point de pouvoir être à peine aperçu aux confins de l'horizon.

Avançant moi-même à une allure moyenne pour suivre l'un sans perdre l'autre, servant en quelque sorte de phare au dernier pour lui apprendre à distance le passage propice que le guide m'avait lui-même indiqué de loin, je maudissais souvent mes deux serviteurs et ma colère n'avait d'égale que ma confusion de ne pouvoir la leur exprimer. On ne peut cependant pas demander à un homme qui arpente le monde entier de connaître la langue de tous les pays qu'il traverse. Le meilleur parti à

prendre, c'est, en se mettant en route, de se résigner à souffrir. C'est ce que j'avais essayé de faire en quittant Akoreyry, accompagné des mêmes bêtes et des mêmes hommes que pour mon expédition autour du lac Myvatn, mais privé, hélas! du charmant officier de marine qui avait été pour moi, dans cette première partie du voyage, le plus sûr appui et le plus gai compagnon.

Le guide m'apporta la liste des localités où, disait-il, d'après des renseignements sûrs, il savait qu'il était préférable de coucher, et me confia ensuite, comme précédemment, le soin de le conduire. Curieuse mission, en vérité, que de diriger un guide quand on traverse soi-même un pays pour la première fois! L'itinéraire me parut bien un peu extraordinaire, et j'objectai en le consultant que nous ferions, en le suivant, beaucoup plus de chemin qu'il n'était nécessaire. Le guide prétendit naturellement n'avoir obéi qu'à ses conseillers. Je ne compris que plus tard qu'il avait été surtout inspiré par le désir de quelques bénéfices supplémentaires à acquérir



au moyen de commissions plus ou moins fructueuses entre les diverses localités que nous devions traverser et Reykiavick, la capitale de l'Islande, le but de notre voyage. Mais le moyen de s'apercevoir tout d'abord de ces fourberies !

Nous longeons la rive gauche du golfe au fond duquel est bâtie Akoreyry jusqu'à l'embouchure de l'Horgardab, puis nous remontons la rive droite de cette rivière. Nous apercevons de l'autre côté le collège de Modruvellir. Il est bâti en pierres de taille et présente une assez belle apparence, au moins pour l'Islande. Les élèves sont actuellement en vacances. Nous en avons rencontré plusieurs fois arpentant le pays à cheval avec l'entrain et l'enthousiasme qui conviennent à leur âge. On les distingue facilement à leur casquette noire, ornée d'une croix blanche au-dessus de la visière. Quelques-uns, m'a-t-on dit, ont quelquefois accepté de servir de guides à des touristes anglais pour parcourir la colonie danoise, mais à des prix exorbitants.

Les élèves des collèges d'Islande se croient

peut-être, comme leurs pareils de tous les pays en formation ou en décadence, les seuls dépositaires de la science universelle et pensent sans doute que le moindre emploi de leur lourde intelligence doit être estimé au poids de l'or. En Russie, les collèges et les universités, beaucoup trop favorisés à mon avis lors de mon passage, sous le règne d'Alexandre II, pour le degré de civilisation où se trouvait l'empire colosse, ont jeté sur le territoire une foule de déclassés qui, incapables de rendre aucun service, se sont mêlés au nihilisme pour se donner de l'importance. Il est certain qu'en Islande l'instruction vulgarisée ne peut avoir le même inconvénient, puisqu'il n'y a rien à détruire; mais du moment qu'elle n'insuffle pas aux enfants de la colonie danoise le dessein d'émigrer en Europe et d'y faire fructifier leur intelligence, du moment qu'elle ne déracine pas en eux cet amour qu'ils possèdent pour une patrie où l'on ne peut, l'hiver, que dormir, et l'été que couper une herbe chétive et rare, je me demande à quoi elle sert.

Les élèves de Modruvellir sont internes pendant la saison des nuits perpétuelles, et ils parviennent à se persuader, à force de réciter leurs Eddas et toutes leurs anciennes poésies nationales, que nul pays au monde n'est plus fertile, plus glorieux et plus hospitalier que le beau pays d'Islande.

Sa fertilité, nous avons appris à la connaître ; ses titres de gloire, elle en possède quelques-uns, c'est incontestable, nous les étudierons plus tard ; ses traditions d'hospitalité, elles tendent malheureusement à disparaître. A mesure que nous approcherons de Reykiavick, nous pourrons constater ce fâcheux résultat du contact plus fréquent des Islandais avec les étrangers; mais ici, dans l'intérieur, il faut être juste, les devoirs sacrés envers l'hôte sont encore en honneur, et soit dans le pauvre boer de Bœgisa, où nous avons couché le soir de notre départ d'Akoreyry, soit dans le somptueux Miklibœr où nous sommes arrivés le lendemain, nous en avons reçu de touchantes preuves.

Cette dernière habitation ne paie pas de

mine plus que les autres, si ce n'est que le gazon qui l'entoure a une étendue considérable. On l'a appelée le beau boer, le boer par excellence ; actuellement le nom qu'elle porte signifie le grand boer. C'est en effet, pour l'Islande, une propriété très importante. Le pasteur protestant qui la possède en usufruit nous introduit dans un véritable salon, tapissé de papier peint avec des baguettes dorées. Un canapé, quelques fauteuils, une table, même un harmonium, en forment le somptueux mobilier.

Notre hôte a de cinquante-cinq à soixante ans. Ses cheveux sont gris et un collier de barbe blanche entoure son visage. Une grande bonté se trahit sur sa physionomie, dans ses paroles et dans ses gestes. Il parle très bien le danois et peut, par conséquent, s'entretenir directement avec mon interprète; il comprend aussi un peu le latin, ce qui nous permet au moins d'échanger quelques phrases banales de politesse. Nos bagages sont transportés au premier étage, car la maison possède un premier étage, mais tellement dissimulé dans

les mamelons de terre sous lesquels sont creusées les dépendances de l'habitation, qu'il est impossible de le remarquer tout d'abord. La chambre est parquetée, ornée de boiseries peintes, et possède deux lits aux draps d'une blancheur éclatante. Du café avec du pain blanc, du pain fait de farine de Danemark pétrie dans du lait de brebis, nous sont servis. C'est un vrai luxe du Bas-Empire !

Depuis notre départ d'Akoreyry, nous avions déjà supporté deux longues journées de cheval. Je n'en ai rien dit, craignant de lasser le lecteur. La contrée que nous avions traversée, absolument recouverte de grosses pierres superposées, nous avait obligés à n'avancer que très lentement. Nos chevaux blessés et déferrés par suite d'une marche prolongée au milieu de ces pierres pointues ou roulantes, n'avaient pas tardé à boiter. C'est à peine si nous avions pu parcourir en dix ou douze heures l'espace que nous aurions certainement franchi en cinq ou six heures dans d'autres conditions. Le voyage avait été rude. Aussi ce confortable, ce luxe de propreté, ce

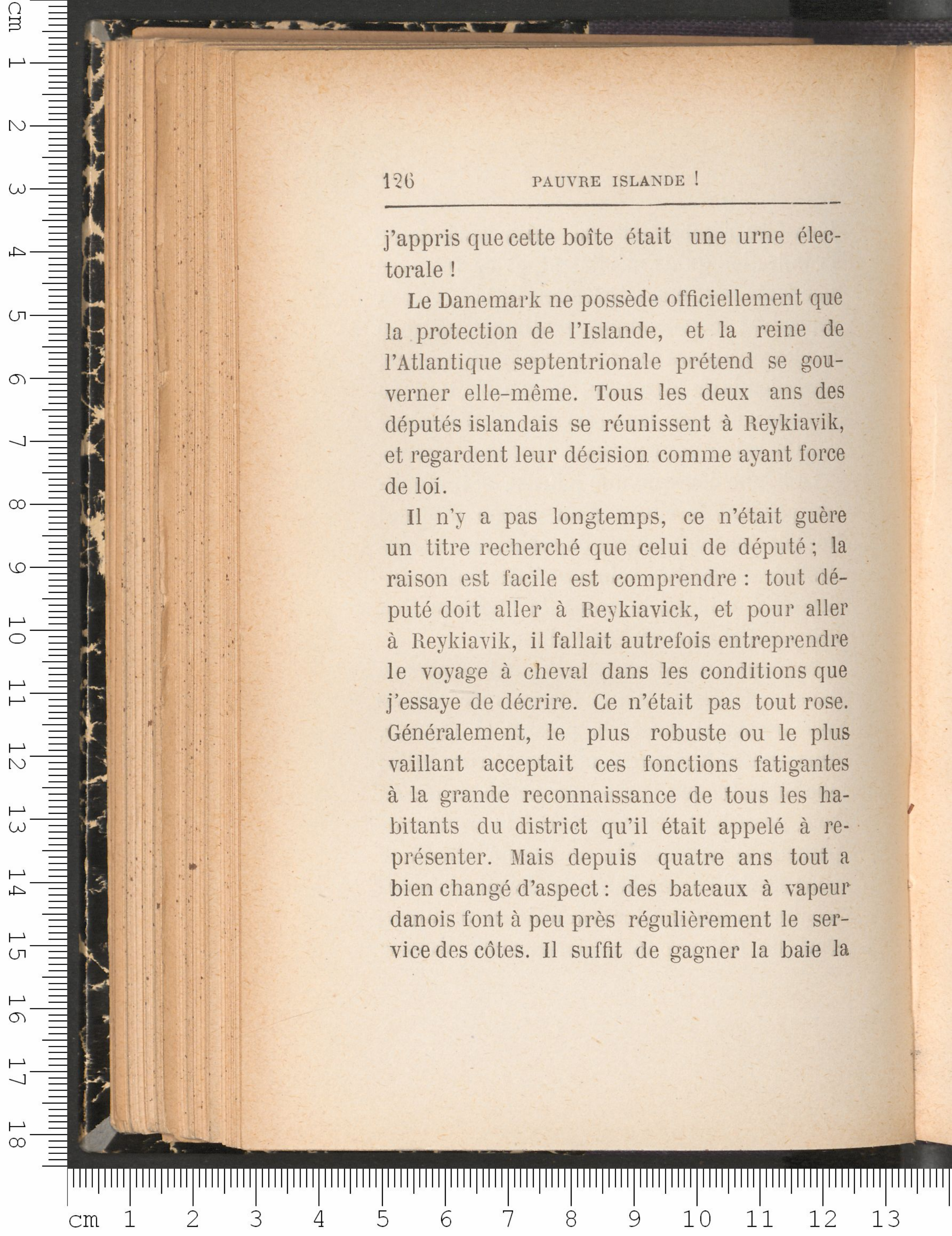


Vue de Reykiavick.

bien-être reçurent-ils de notre part toute l'admiration qu'ils méritaient, et ce fut avec une vraie joie, une satisfaction intime, vive et cependant mélancolique, sentiment mélangé que les voyageurs seuls pourront comprendre, que, bien lavé, bien vêtu, je m'assis tout au fond de l'un des fauteuils qui se trouvaient dans le salon pour y passer quelques heures.

La bonne chose qu'une journée de tranquillité pendant le cours d'un voyage difficile! Tout devient une source de réflexions ; le souvenir des difficultés vaincues, l'attente des difficultés à vaincre, le point de l'horizon d'où l'on vient et celui où l'on va !

Pendant qu'assis ou plutôt à moitié couché dans ce fauteuil, je me livrais à de vagues rêveries sur le passé, le présent et l'avenir, deux choses frappèrent ma vue dans la salle ; une bibliothèque, puis une petite caisse en bois, possédant une ouverture à la partie supérieure et trop dénuée de beauté artistique pour servir d'ornement. Elle devait certainement avoir une destination utile et pratique. Quel ne fut pas mon étonnement lorsque



j'appris que cette boîte était une urne électorale !

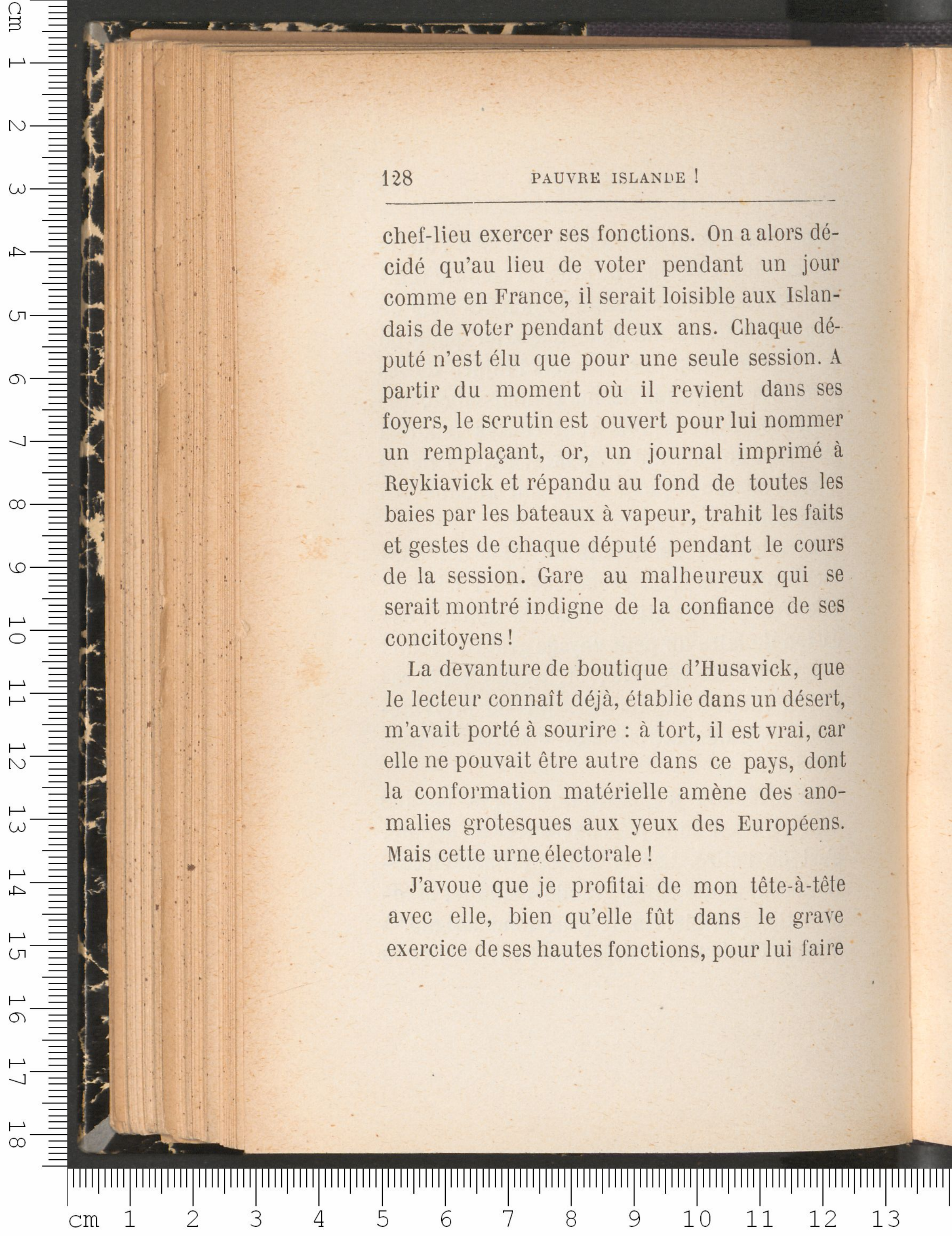
Le Danemark ne possède officiellement que la protection de l'Islande, et la reine de l'Atlantique septentrionale prétend se gouverner elle-même. Tous les deux ans des députés islandais se réunissent à Reykiavik, et regardent leur décision comme ayant force de loi.

Il n'y a pas longtemps, ce n'était guère un titre recherché que celui de député ; la raison est facile est comprendre : tout député doit aller à Reykiavick, et pour aller à Reykiavik, il fallait autrefois entreprendre le voyage à cheval dans les conditions que j'essaye de décrire. Ce n'était pas tout rose. Généralement, le plus robuste ou le plus vaillant acceptait ces fonctions fatigantes à la grande reconnaissance de tous les habitants du district qu'il était appelé à représenter. Mais depuis quatre ans tout a bien changé d'aspect : des bateaux à vapeur danois font à peu près régulièrement le service des côtes. Il suffit de gagner la baie la

plus voisine pour monter ensuite sur l'un de ces bateaux à vapeur. De plus, la colonie rembourse à ses représentants tous leurs frais de déplacement. Je me hâte d'ajouter pour ne pas faire aux députés islandais l'injure de les comparer à d'autres de ma connaissance, que pour les services qu'ils sont censés rendre à leur pays en siégeant à Reykiavick, ils ne se se sont attribués jusqu'à présent aucune rétribution.

La situation de député est donc actuellement quelque peu recherchée en Islande. Elle n'est pas lucrative, mais elle donne l'occasion de faire un petit voyage gratuit et sans fatigue dans la capitale ; or, quelle est la capitale, fût-elle Reykiavick, qui ne présenterait une foule d'attraits à de semblables provinciaux?

La difficulté d'aujourd'hui, dans chaque district, n'est donc plus de trouver un député, c'est de l'élire. Les circonscriptions électorales sont d'une assez grande étendue, la locomotion pénible. On ne peut donc assigner à chaque électeur une date fixe pour venir au



chef-lieu exercer ses fonctions. On a alors décidé qu'au lieu de voter pendant un jour comme en France, il serait loisible aux Islandais de voter pendant deux ans. Chaque député n'est élu que pour une seule session. A partir du moment où il revient dans ses foyers, le scrutin est ouvert pour lui nommer un remplaçant, or, un journal imprimé à Reykiavick et répandu au fond de toutes les baies par les bateaux à vapeur, trahit les faits et gestes de chaque député pendant le cours de la session. Gare au malheureux qui se serait montré indigne de la confiance de ses concitoyens !

La devanture de boutique d'Husavick, que le lecteur connaît déjà, établie dans un désert, m'avait porté à sourire : à tort, il est vrai, car elle ne pouvait être autre dans ce pays, dont la conformation matérielle amène des anomalies grotesques aux yeux des Européens. Mais cette urne électorale !

J'avoue que je profitai de mon tête-à-tête avec elle, bien qu'elle fût dans le grave exercice de ses hautes fonctions, pour lui faire

comprendre tout le mépris qu'elle m'inspirait, elle et ses pareilles d'Europe. L'occasion était trop belle. Je la saisis par son ouverture, je la lançai en l'air, je m'assis sur ses épaules, puis la plaçant sur mes genoux, je me mis à jouer sur l'harmonium un air d'*Orphée aux Enfers*. Mes jambes, en pressant les soufflets, lui firent alors danser le plus effréné cancan. Et cependant, je me plaisais à ne pas l'oublier, le scrutin était ouvert. Un électeur, un véritable électeur, un de ces petits roitelets prétentieux qui regardent leur urne électorale comme l'emblème de leur minuscule royauté, aurait pu se présenter tout à coup. Comme il l'aurait vu en goguette son emblème, se trémoussant sur mes genoux et se souciant peu des votes gravement émis qu'il portait dans son sein ! La musique d'Offenbach les lui faisait oublier, malgré les tristesses de l'Islande et l'horreur du pays qui nous environnait. Jamais le suffrage universel ne m'était apparu avec son véritable caractère comme dans le salon de Mikliboer : un bouffon qui s'agite avec des trépidations grotesques dans un sinistre cadre.

C'est que, hélas ! il ne faut pas omettre de le dire, ce malheureux suffrage universel ne produit pas en Islande des résultats plus safaisants qu'ailleurs. Le gouverneur danois qui habite Reykiavick voudrait apporter dans l'organisation de la colonie des réformes urgentes.

Il a demandé dernièrement aux députés de consentir à élever quelques phares, au moins sur les caps les plus dangereux, afin de diminuer d'autant les difficultés de la navigation dans ces terribles parages ; mais les représentants du peuple se sont souvenus que l'Islande n'avait aucune marine, et ils ont refusé les phares sous prétexte d'économie, regardant d'un œil indifférent les naufrages français, anglais et norvégiens, dont les côtes de leur patrie sont trop souvent le sinistre théâtre.

J'ai dit aussi que le salon où je me trouvais contenait une bibliothèque. La littérature danoise et islandaise en formait tout l'ornement. Mes yeux furent immédiatement frappés par le livre des Eddas dont tous mes lecteurs

ont certainement entendu parler. Ce sont d'anciens chants patriotiques, philosophiques ou religieux, écrits moitié en prose et moitié en vers. Les Eddas en prose sont regardés comme postérieurs aux autres.

Les manuscrits originaux sont maintenant à Copenhague, à Upsal et à Stockholm. Les Islandais ne lisent les Eddas qu'avec un pieux respect, surtout ceux qui ont trait à la découverte de leur île et aux premiers établissements des Norvégiens dans leur pays. Le style de ces ouvrages est pompeux et souvent obscur. On y retrouve des légendes scandinaves se rattachant aux vieilles traditions allemandes, que certain auteur se plaît à déterrer de nos jours pour les arranger en opéra.

C'est ainsi que nous voyons une Valkyrie nommée Brunehilde, qui, après avoir protégé l'ambition d'un certain Aynar prétendant à la couronne, a été condamnée par Odin, le plus puissant dieu de la Walhalla, qui favorisait le rival d'Aynar, à dormir d'un sommeil éternel, tout en lui prédisant, étrange contradiction! qu'elle serait mariée. Faut-il voir un rappro-

chement entre ce poème et la légende allemande des Niebelungen, où une Walkyrie, nommée aussi Brunehilde, est condamnée par Votan, le plus puissant dieu de la Valhalla, à dormir éternellement dans le feu, pour avoir protégé les amours incestueux de Siegmund et de Siegelinde? Cette dernière légende ajoute aussi, nouveau rapprochement, que, délivrée plus tard du feu par un certain Siegfried, elle s'est mariée avec lui.

Les Eddas contiennent encore une foule de sentences présentées sous une forme poétique, mais dont le sens est ordinairement des plus naïfs. Je citerai les meilleures :

— Celui qui en veut à la vie et au bien d'autrui se lève matin ; le loup au repos saisit rarement une proie, et l'homme endormi la victoire.

— Quand l'aigle atteint le rivage, il regarde l'Océan avec étonnement, il en est de même pour l'homme qui se trouve au milieu d'un grand nombre d'individus parmi lesquels il n'a pas un ami.

Deux sentences qui dénotent bien les an-

ciennes mœurs patriarcales des Islandais :

— Ici, chacun m'aurait invité si j'eusse manqué de vivres; mais il faut laisser deux morceaux chez l'ami fidèle où l'on en a surpris un.

— Personne n'est complètement misérable, quoique malheureux : l'un a du bonheur par ses fils, un autre par des parents ou par de bonnes œuvres.

A côté, voici une pensée bien païenne :

— Le boîteux peut monter à cheval, le sourd peut combattre vaillamment, le manchot peut mener les troupeaux au pâturage. Il vaut mieux être aveugle que brûlé : la mort n'est utile à personne.

De temps en temps de jolies expressions comme « le bâton de l'espérance » pour le bâton de la mendicité, puis peu après du septicisme :

— Un arc cassant, une flamme pétillante, un loup la gueule béante, une corneille qui crie, le porc qui grogne, l'arbre sans racines, la vague qui se gonfle, la marmite qui bout, le dard qui vole, la glace d'une nuit, le ser-

pent roulé sur lui-même, les paroles dites par la fiancée dans le lit nuptial, le glaive brisé, les gentillesses de l'ours, les fils du roi, la diseuse de bonne aventure qui parle à souhait, l'ennemi récemment battu sur le champ de bataille, un ciel clair, un seigneur souriant, l'aboiement d'un chien, la douleur de la pécheresse, des champs ensemencés de bonne heure : toutes ces choses ne méritent aucune confiance. Ne sois pas trop prompt à croire ton fils. Le temps dispose des champs et de l'esprit de ton fils ; l'un et l'autre sont mobiles.

Enfin, une dernière pensée peu galante :

— Ne te fie pas aux paroles des jeunes filles et à ce que disent les femmes, car leur cœur est monté sur des roues ; la ruse a été déposée dans leur sein.

Était-ce cette dernière pensée qui avait éloigné le possesseur de Miklibœr du mariage, je n'osai pas le lui demander, mais grand fut mon étonnement, quand nous nous mîmes à table, le soir, de ne voir entrer aucune femme dans notre salle à manger, et d'apprendre que cet homme perdu depuis longtemps au milieu

de ce désert et comptant y rester jusqu'à sa mort sans aller même une fois à Reykiavick, n'avait jamais été marié. Mon hôte, qui était un pasteur, fit une courte prière avant de se mettre à table, puis m'offrit la place du maître de la maison. Notre dîner consista en une truite prise dans le Blondühl, une rivière que nous pouvions apercevoir de nos fenêtres et que nous devions traverser le lendemain, une de ces rivières dont la vue m'inspirait toujours une certaine terreur. Plus j'admirais la grosseur du poisson qui m'était servi, et plus j'appréhendais l'importance du trajet à exécuter à travers ses eaux natales. Après ce poisson, nous prîmes du lait sous toutes les formes mais du lait propre, du lait blanc servi dans des vases bien lavés. Oh! le bon repas et la bonne soirée!

Je fis part naturellement à ce digne pasteur de l'itinéraire que le guide m'avait fourni et il m'éclaira sur les détours peu justifiés que celui-ci m'avait imposés. Le nouveau chemin que je résolus de suivre sur les conseils de mon hôte passait par plusieurs points intéres-

sants, entre autres par les fameux geyzers, que je tenais beaucoup à visiter. Il ne présentait qu'un seul inconvénient, l'obligation d'affronter une rude étape entre Grimstungur et Kalmanstunga. Nous acceptâmes, mon interprète et moi, cet inconvénient avec courage, sans trop savoir à quoi nous nous engagions.

Pour me conformer à la sentence de l'Edda sur l'hospitalité, je chargeai l'interprète d'aller voir si quelqu'une des bouteilles de vin ou de liqueur que j'avais apportées d'Europe avait résisté aux chocs occasionnés par les allures du cheval de bagages.

Il s'en rencontra encore une, mais mon hôte refusa d'y goûter ; il n'usait jamais de boissons alcooliques. Appartenait-il à quelqu'une de ces sociétés de tempérance si nombreuses en Ecosse, et qui ont pu rayonner jusqu'en Islande, ou plutôt ne craignait-il pas que, si la liqueur l'endormait, nous ne profitions de son sommeil pour faire main basse sur les richesses de son palais? C'est qu'il était fier, le pauvre homme, de son palais islandais dont

l'intérieur ressemblait à ces taudis où l'on enferme dans beaucoup d'autres pays les bêtes les plus immondes. Il trouvait à sa maison un style, une magnificence d'architecture qu'il se complaisait naïvement à contempler, et il nous recommanda chaudement, quand nous serions en haut d'un coteau qu'il nous désigna et au sommet duquel nous devions passer le lendemain, de nous retourner pour la contempler.

X

J'employai le reste de la soirée à fureter dans la bibliothèque et j'appris dans la *Saga* de Gunlang à quelle occasion l'usage du duel fut autrefois aboli en Islande.

Avant l'organisation très remarquable de la justice, que nous aurons à examiner plus tard le duel avait eu, dès les premiers temps de la civilisation de l'Islande, des règles qui s'étaient transformées en de véritables lois. Le rendez-vous était assigné d'ordinaire trois nuits à l'avance. Si les deux adversaires arrivaient plus tôt que l'heure dite, ils élevaient des tentes et dormaient l'un auprès de l'autre sans craindre aucune surprise. On marquait

le champ du combat par des baguettes de coudrier fichées en terre, ou par une peau de bête ou un tapis étendu sous les pieds des deux combattants. Celui qui sortait pendant l'action de ces étroites limites avouait sa défaite. Pour une espèce de duel appelée kerganga, un vaste baquet servait de champ clos.

Avant de combattre, on rappelait les lois du duel ; chacun visitait l'épée de son adversaire afin de s'assurer qu'elle ne dépassait pas la longueur légale et qu'elle n'avait pas quelque vertu magique. Celui qui avait été provoqué portait le premier coup. Si l'un des deux voulait renoncer au duel, il livrait son épée. Les braves jetaient à terre pendant le combat leur bouclier.

Les *Sagas* disent bien que des témoins assistaient presque toujours les combattants sans ajouter si leur présence était rigoureusement nécessaire. Le premier sang pouvait terminer le combat. Le vaincu payait une amende ou abandonnait l'objet en litige qui appartenait dès lors légalement au vainqueur. On voit celui-ci tantôt obligé de pourvoir à la sépul-

ture du vaincu qu'il a tué, tantôt lui couper la tête et s'en faire un trophée.

Si l'un des deux adversaires manque au rendez-vous ou que, pendant le combat, il emploie la ruse, non seulement il est traité également comme vaincu, mais en outre son adversaire élève contre lui le bâton d'infamie, tantôt représentant sa figure sculptée dans le bois avec des sentences exprimant le mépris, tantôt surmontée d'une tête d'animal, signe à la fois d'insulte et de malédiction. Celui qui a été l'objet de cette dénonciation publique n'a plus qu'à fuir, car chacun a le droit de le frapper.

Quelques indices, dit M. Geffroy peuvent nous faire penser que le duel avait eu primitivement et qu'il garda longtemps chez les Islandais un caractère religieux : la *Sagas* d'Egil et celle de Kormak ne sont pas les seules à attester qu'on amenait près du champ clos un bœuf dont le vainqueur, aussitôt le combat terminé, abattait la tête. Ce bœuf était appelé le bœuf de sacrifice. Le tapis qu'on étendait sous les combattants était attaché par des

pieux, dont l'extrémité représentait une tête humaine. Celui qui préparait le champ clos devait se servir pour cette cérémonie d'un rite consacré. Il devait aller d'un pieu à l'autre en marchant à reculons et en prononçant les paroles sacramentelles dont on se servait dans l'espèce de conjuration magique appelée Tiosnublot.

On retrouve des détails analogues dans les nombreuses histoires de sorcellerie que les *Sagas* rapportent. Enfin les combattants avaient souvent recours avant le duel à ceux que les livres chrétiens ont plus tard appelés leurs magiciens et leurs sorciers. Ils avaient même un dieu spécial, Ulr, fils de Thor, à qui, suivant l'Edda, les duellistes faisaient des vœux. Le bœuf abattu au sortir du combat pouvait être un sacrifice soit d'action de grâces envers ce dieu, soit d'expiation envers le génie du lieu ou envers les mânes du vaincu. Le bœuf était d'ailleurs, d'après les superstitions islandaises, l'animal sacré dont les spectres gardaient les tombeaux.

La volonté du ciel exprimée, ou la justice

rendue par le résultat du duel, se retrouve encore dans la vieille légende allemande de Lohengrin. D'ailleurs, nous avons déjà pu constater les corrélations qui existent entre toutes ces traditions septentrionales, soit allemandes, soit scandinaves, soit islandaises. Frédéric vaincu par Lohengrin doit être coupable, et ce serait une révolte contre le jugement des dieux de la Valhalla que de le croire innocent.

La *Saga* de Gunlang, a rapporté, dans un curieux récit, à quelle occasion l'usage du duel fut aboli en Islande; nous verrons plus tard à quelle occasion et par quel tribunal.

Un jour Gunlang, qui était récemment revenu de Norvège, dit à Rafn, fils d'Annund : « Tu n'as pas oublié qu'en acceptant ma fiancée pour femme, tu m'as offensé. En conséquence je te provoque en combat singulier. — Je t'attendais, dit Rafn, je suis prêt et j'accepte. »

Les parents des deux adversaires furent fort troublés en entendant ces paroles ; mais c'était alors conforme à la loi de provoquer son rival.

Trois jours après, Gunlang alla au rendez-vous, accompagné de son frère Illugi le Noir et de nombreux compagnons armés. Rafn vint aussi avec son frère et une quantité de parents. Avant le combat, Gunlang récita ces vers : » Que l'issue du combat soit favorable au poète et à l'épée flamboyante du poète, c'est ma prière. Qu'il me soit donné de fendre jusqu'aux dents et de séparer du tronc par le tranchant du glaive la tête du monstre qui se repaît des charmes de la belle Helga. »

Rafn répondit par ces autres vers :

« L'esprit prophétique ignore auquel des deux la fortune sourira. La faux qui tranche est aiguisée ; le glaive est tiré pour la moisson du sang. Helga la belle, destinée à pleurer, ou fiancée, son fiancé, ou veuve, son époux, apprendra avec admiration les grands coups du combat dont la renommée se répandra en Islande. »

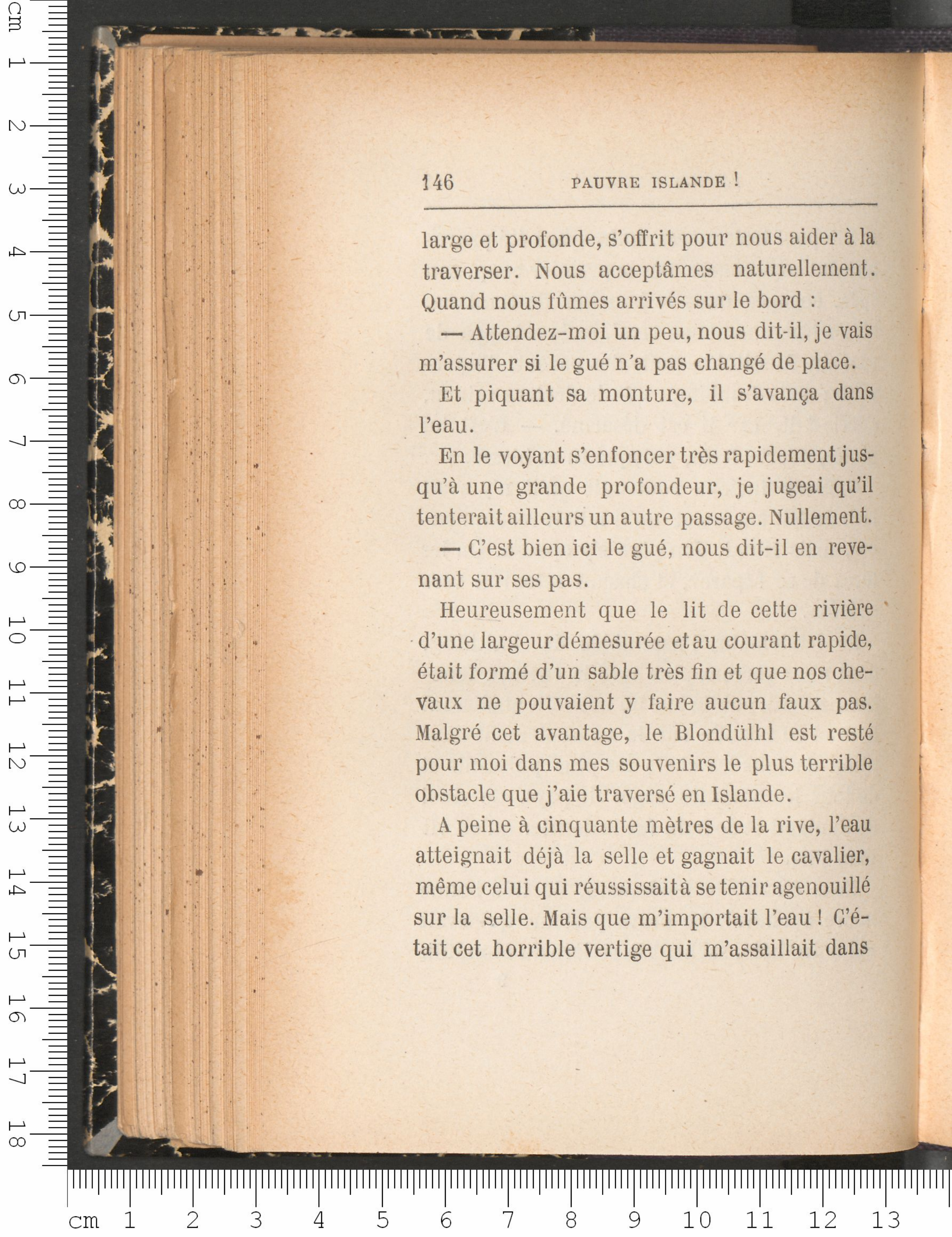
Hermund, frère de Gunland, devait l'aider dans le combat en lui tenant son bouclier. Lverting, fils d'Hafr-Biorn, devait porter celui de Rafn. Le premier blessé pourrait racheter

sa vie pour trois marcs. Rafn ayant été provoqué dut commencer. Dès le premier coup, son épée, engagée dans le bouclier de Gunlang, blessa légèrement son rival, mais échappa de sa main. Aussitôt la foule des parents d'intervenir ; mais Gunlang : « Je le déclare vaincu, s'écrie-t-il, car il est désarmé. — C'est toi plutôt, s'écrie Rafn, puisque tu es blessé. »

Gunlang furieux soutenait qu'il n'y avait rien de fait encore et qu'il fallait recommencer, mais Illugi, son père s'y opposa. On les força de se séparer, et chacun retourna vers sa tente.

Le lendemain, l'Assemblée de l'Althing, dont nous verrons plus tard le curieux fonctionnement, publia une loi nouvelle abolissant le duel en Islande sur le consentement unanime de tous les chefs les plus puissants et de tous les hommes sages du pays. Ce duel de Gunland et de Rafn fut le dernier qu'on vit dans l'île.

Nous étions, le lendemain, de très bonne heure à cheval. Le brave pasteur, qui avait été notre hôte, sachant la rivière du Blondülh



large et profonde, s'offrit pour nous aider à la traverser. Nous acceptâmes naturellement. Quand nous fûmes arrivés sur le bord :

— Attendez-moi un peu, nous dit-il, je vais m'assurer si le gué n'a pas changé de place.

Et piquant sa monture, il s'avança dans l'eau.

En le voyant s'enfoncer très rapidement jusqu'à une grande profondeur, je jugeai qu'il tenterait ailleurs un autre passage. Nullement.

— C'est bien ici le gué, nous dit-il en revenant sur ses pas.

Heureusement que le lit de cette rivière d'une largeur démesurée et au courant rapide, était formé d'un sable très fin et que nos chevaux ne pouvaient y faire aucun faux pas. Malgré cet avantage, le Blondülhl est resté pour moi dans mes souvenirs le plus terrible obstacle que j'aie traversé en Islande.

A peine à cinquante mètres de la rive, l'eau atteignait déjà la selle et gagnait le cavalier, même celui qui réussissait à se tenir agenouillé sur la selle. Mais que m'importait l'eau ! C'était cet horrible vertige qui m'assaillait dans

toute sa force, au point que je ne pouvais plus me rendre compte si mon cheval avançait, reculait et dans quelle direction. Mon interprète, cette fois, ne fut pas exempt de la même impression, et je ne sais ce qui serait arrivé, si le pasteur, devinant notre malaise, n'était venu entre nous deux et ne nous avait saisis vigoureusement chacun par un bras.

Rassuré par ce solide point d'appui, je recouvrai le sang-froid et la notion exacte sur les diverses positions des choses et des lieux qui m'entouraient.

Quand nous foulâmes l'autre rive du Blondühl, je pris congé du pasteur en lui jetant en latin les remerciements les plus éloquents : *Maximas gratias tibi, ago pater !*

— *Cum voluptate*, me répondit-il, *te accepi in doma meâ.*

Je me demandai quelque temps le genre de *volupté* que j'avais pu lui procurer en absorbant ses provisions, en salissant son plancher immaculé et en ne lui octroyant de temps en temps pour tant de dégâts que des : *Maximas gratias tibi*... etc. Je pense que ce ne furent

ni mes récits dont je lui fis grâce et pour cause, ni mon vin qu'il refusa, ni mes autres friandises d'Europe dont je ne lui fis nulle offre, qui purent lui laisser de moi un souvenir *cum voluptate*. Ce fut au moins aimable de le dire : Soyez mille fois béni, brave homme, pour vos largesses et vos conseils. Que pour vous la nature devienne folâtre, que l'Islande se peuple de houris, que l'urne électorale, que vous accueillez à votre foyer comme le serpent de la fable, ne vous siffle pas à l'oreille les fausses théories dont elle berne ses adulateurs et n'insuffle pas dans votre cœur le venin toujours menteur et quelquefois mortel de l'insatiable ambition politique !

Les étapes des deux journées suivantes n'étaient pas longues à parcourir. Le pasteur nous avait conseillé de ménager ainsi nos forces avant la terrible épreuve qui nous attendait le lendemain. Il était facile, en quittant Miklibœr, de fixer, d'après la carte, la route à suivre : une montagne à franchir et la rivière de Blondudalr à longer jusqu'au boer d'Holtastadir. Le guide, se sentant inutile,

avait pris les devants ; l'interprète, tout fier d'étaler à mes yeux sa science nouvellement acquise de l'équitation, avait tenté de le suivre, et j'étais resté très en arrière, n'avançant qu'aux petites allures, fredonnant des chansons, pensant à la France, contemplant la nature qui, dans cette partie de l'Islande, n'a même pas le mérite d'être sinistre ou terrifiante.

J'avais contourné un petit lac appelé Vatnskaro qui m'avait fait penser à plusieurs autres du même genre que j'avais autrefois rencontrés au sommet de quelques montagnes des Alpes ; je rêvais, en un mot, avec cette douce mélancolie qu'inspirent au voyageur ses découvertes successives et ses constants adieux. Ce n'était pas avec une complète indifférence que je considérais ces rochers, ces montagnes, ces sites même, quand par hasard il s'en trouvait manifestant un caractère que je voyais pour la première fois et que j'allais quitter sans retour. Quand on parcourt un pays pour la première et dernière fois, on a la vague impression d'appartenir à un autre monde vers

lequel on s'envolera bientôt, et d'être, nouveau Mercure, un envoyé de quelque paradis lointain, chargé de s'enquérir si la planète que l'on visite ne recèle pas quelque charme caché, ne contient pas la source de quelque volupté nouvelle.

J'étais dans ces dispositions chevaleresques et imaginatives, que mon petit cheval tout hennissant et tout pétillant semblait partager, quand en passant devant un boer, appelé Boïstadharlhio, j'aperçus au milieu des faucheurs qui coupaient leur précieux gazon la plus ravissante jeune fille qu'il soit possible de rêver. Elle était vêtue de noir comme la femme d'Akoreyry, qui n'aurait pas craint de devenir ma belle-mère ; elle était aussi coiffée d'une toque en laine noire d'où pendait un gland de même couleur, mais quelle différence ! Ce que je remarquai surtout en elle, ce fut son air de distinction parfaite. Ses mains étaient maigres et longues, ses doigts effilés et convergeant bien tous vers l'extrémité du médium, sa tête légèrement inclinée ajoutait une expression de tristesse à la mélancolie

naturelle de son regard. Celui-ci paraissait voilé ou plutôt indécis, vaporeux, sous de longs cils blonds, adorables protecteurs de ses beaux et grands yeux bleus bien franchement ouverts.

Gracieusement assise à terre, près d'une meule à repasser, elle attendait que les faucheurs lui apportassent leurs faux pour les aiguiser. C'était à cet emploi banal et purement matériel que l'intelligence poétique de cette jeune fille, car elle devait certainement avoir une intelligence poétique, était tout appliquée.

Si j'avais été l'un de ces hommes, comme j'eusse souvent heurté ma faux contre quelque pierre pour avoir l'occasion de faire réparer le dommage par cette charmante enfant. Comme je l'eusse maltraité, édenté, ce malheureux instrument qui pouvait me servir à me rapprocher d'elle. Mais tous ces hommes grossiers dont elle avait le malheur d'être entourée, car elle était certainement malheureuse, ne lui accordaient aucune attention. Ils rasaient leur herbe, les profanes, avec une passion vile,

brutale, absorbante ; leurs yeux n'étaient tournés que vers la terre et leurs cœurs semblaient plus vides et plus incultes que la nature d'Islande.

A cette vue, je descendis presque malgré moi de cheval, et sous prétexte d'étancher ma soif au torrent qui fertilisait ce misérable domaine, je m'assis non loin de la belle jeune fille. Combien j'eusse voulu lui parler, mais, hélas ! ma petite monture eût pu seule me servir d'intepréte, et, sans me vanter, je parlais aussi bien qu'elle. Elle ne se doutait pas, la belle aiguiseuse, quelles sensations éthérées, balsamiques, elle répandait sur mon cœur. Après les coulées de laves, les agglomérations de cendre, les ulcères de soufre, les mers de pierres et de rochers calcinés que je venais de parcourir, après les habits dorés du gouverneur d'Akoreyry, les sottes préciosités de l'Anglaise, les élucubrations du savant et les ridicules aspirations de ma pseudo-belle-mère, ce n'était pas un mince bonheur que d'entrevoir un gracieux et vraiment joli visage appartenant à une jeune fille qui semblait aussi

tendre que pure, aussi mélancolique que digne d'être heureuse.

Quand, au bout d'un long temps, on lui apporta une faux à aiguiser, elle accomplit son devoir de si bonne grâce et avec des mouvements si artistement beaux que je fus tout à fait séduit. Combien de temps restai-je ainsi bêtement assis sur une grosse pierre à côté du torrent, simulant la fatigue, et quelle quantité d'eau absorbai-je pour cacher le vrai motif de mon séjour prolongé en cet endroit ? Il me serait impossible de le dire. Tout ce que je sais, c'est que ces précautions ne tardèrent pas, hélas ! à devenir inutiles et ma soif suspecte.

Les faucheurs, qui n'avaient pas pris garde tout d'abord à mes premiers mouvements, me regardèrent avec attention, mais avec une expression qui signifiait : Vous feriez mieux de partir. Mon cheval, mon bête de cheval aussi, désireux de retrouver ses caramades, ne cessait de remplir l'air de hennissements de détresse, ce qui appelait encore la curiosité des faucheurs. L'un d'eux m'adressa une inter-

pellation dont la musique me parut à moitié bienveillante et, s'avançant de mon côté, attendit ma réponse.

Fort embarrassé d'abord, j'eus heureusement la pensée de faire comprendre à cet homme par une mimique naïve que j'étais privé de l'usage de la parole. Je devais alors ressembler à ces héros des ballets italiens ou russes dans lesquels les rôles d'hommes ne sont pas remplis par des travestis. Je m'efforçai devant mon héroïne de faire des gestes aussi gracieux que possible et à défaut de miroir, je cherchai dans ses yeux un reflet sympathique qui pût m'encourager dans ma difficile et romanesque entreprise ; mais je n'y lus ni la tendresse, ni la *pitié*, ni *même le dédain*. Il ne fallait donc pas en douter, la belle enfant ne comprenait rien à mes avances. Ne m'arrêtant pas un instant à douter de l'éloquence de mes gestes, je conclus que mon héroïne devait avoir un cœur aussi aride, aussi banal et aussi vide que la nature au milieu de laquelle son existence s'écoulait sans aucun sentiment ; aussi m'éloignai-je sans rien dire, triom-

phant ou ridicule, cela ne m'importe guère.

Cependant, avant de tourner la montagne, je m'étais arrêté pour contempler une dernière fois de loin, l'être éphémère qui avait charmé ma vue, quand je me sentis frappé sur l'épaule. C'était mon interprète, le visage bouleversé et les vêtements en lambeaux.

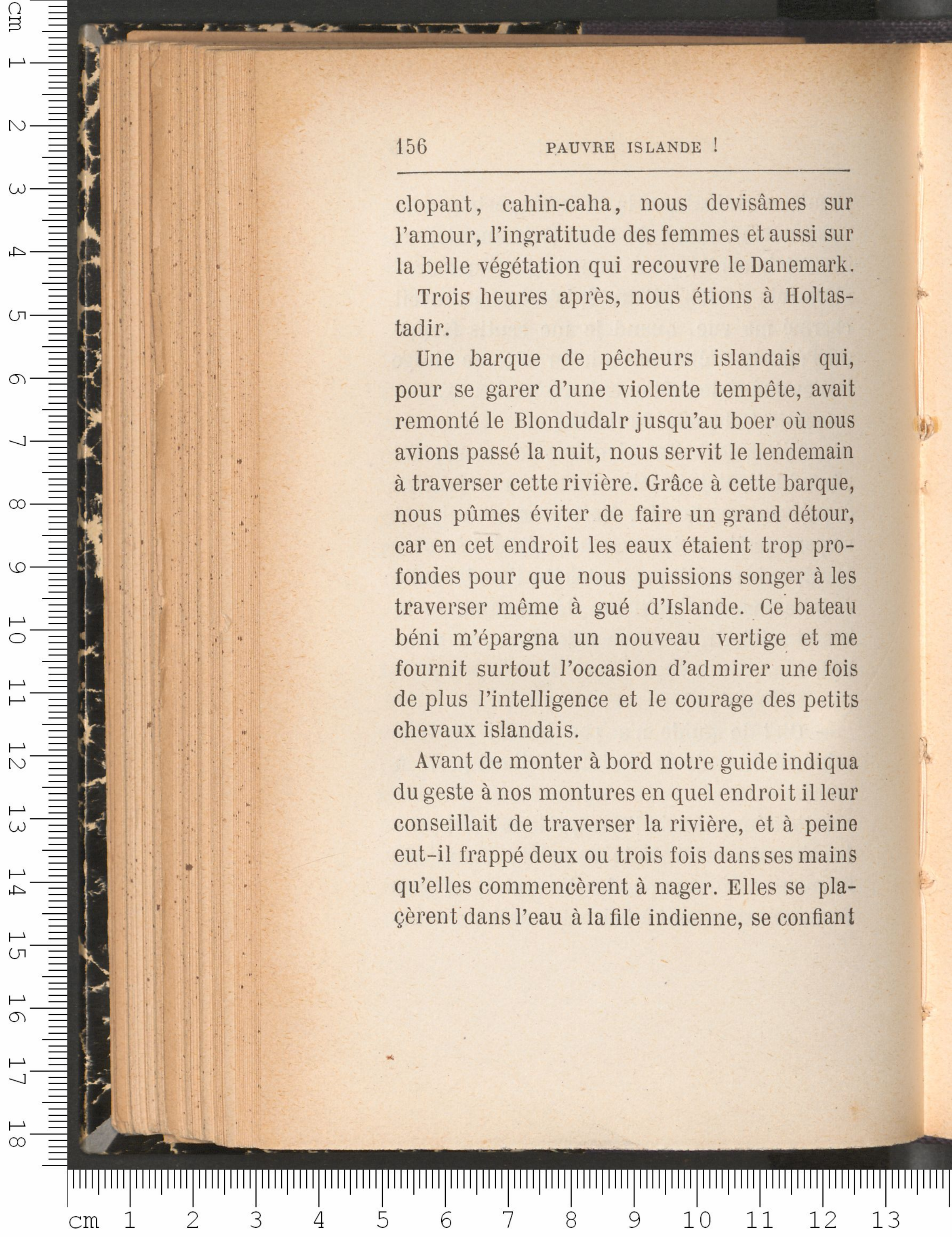
— Qu'est-il arrivé ? lui dis-je.

— J'étais fort étonné de votre retard, me répondit-il, et je résolus pour vous rejoindre de rebrousser chemin. Mais mon cheval, qui ne partageait en rien mes inquiétudes à votre égard, ne consentit pas à m'obéir. Il se défendit de telle manière qu'il me désarçonna. Je le laissai rejoindre ses camarades et je suis venu à pied.

— Et le guide ?

— Oh ! le guide n'a pas besoin de vous aujourd'hui pour se conduire et il est parti en avant.

Cette démarche de l'interprète m'avait profondément touché. Je lui serrai la main, je le fis monter en croupe derrière moi, et tous deux, en continuant ainsi notre route, clopin-



clopant, cahin-caha, nous devisâmes sur l'amour, l'ingratitude des femmes et aussi sur la belle végétation qui recouvre le Danemark.

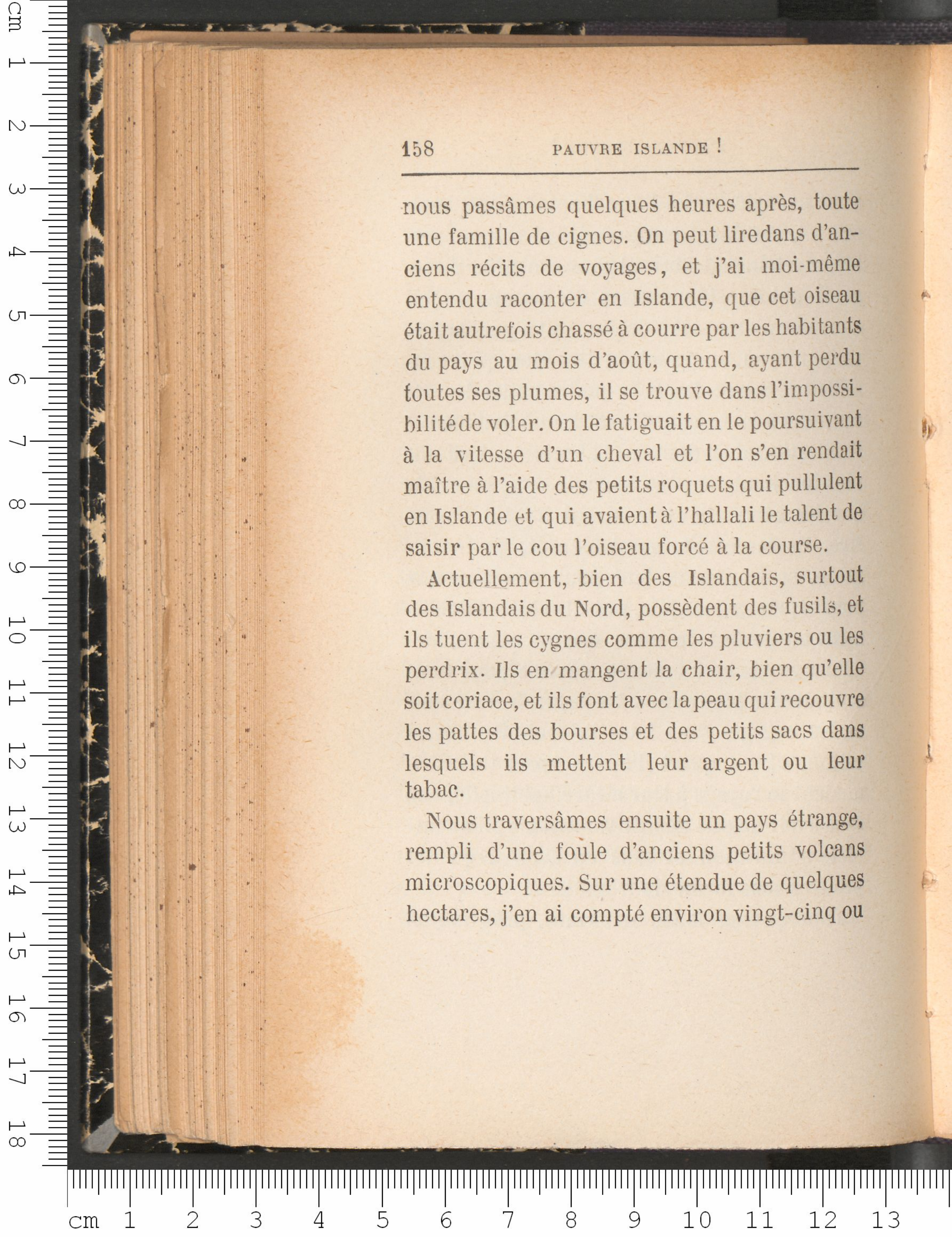
Trois heures après, nous étions à Holtastadir.

Une barque de pêcheurs islandais qui, pour se garer d'une violente tempête, avait remonté le Blondudalr jusqu'au boer où nous avions passé la nuit, nous servit le lendemain à traverser cette rivière. Grâce à cette barque, nous pûmes éviter de faire un grand détour, car en cet endroit les eaux étaient trop profondes pour que nous puissions songer à les traverser même à gué d'Islande. Ce bateau béni m'épargna un nouveau vertige et me fournit surtout l'occasion d'admirer une fois de plus l'intelligence et le courage des petits chevaux islandais.

Avant de monter à bord notre guide indiqua du geste à nos montures en quel endroit il leur conseillait de traverser la rivière, et à peine eut-il frappé deux ou trois fois dans ses mains qu'elles commencèrent à nager. Elles se plaçèrent dans l'eau à la file indienne, se confiant

ainsi aveuglément à l'une d'entre elles; mais celle-ci, semblant comprendre sa responsabilité, se retournait souvent pour consulter du regard le guide resté sur la rive. Cet homme lançait alors une pierre soit à droite, soit à gauche, et, par ce moyen, indiquait la direction qu'il conseillait de suivre. Le chef à quatre pattes de cette caravane à la nage obéissait immédiatement à l'indication ainsi donnée. J'ai rarement vu une plus touchante et plus aveugle confiance. Dès que les cinq chevaux eurent atteint l'autre rive, ils sautèrent, gambadèrent, prirent le galop, se roulèrent, tant pour se sécher que pour exprimer leur joie, puis ils vinrent docilement au-devant de nous quand nous abordâmes sur la rive opposée, comme pour nous souhaiter la bienvenue. Ils reçurent leur selle ou les bagages sans faire la moindre observation, et un quart d'heure après ils continuaient le voyage à leur allure habituelle, non sans avoir acquis définitivement ma plus complète admiration et sans en avoir reçu des preuves sous forme de friandises.

J'aperçus sur le lac Svinavatn, près duquel



nous passâmes quelques heures après, toute une famille de cignes. On peut lire dans d'anciens récits de voyages, et j'ai moi-même entendu raconter en Islande, que cet oiseau était autrefois chassé à courre par les habitants du pays au mois d'août, quand, ayant perdu toutes ses plumes, il se trouve dans l'impossibilité de voler. On le fatiguait en le poursuivant à la vitesse d'un cheval et l'on s'en rendait maître à l'aide des petits roquets qui pullulent en Islande et qui avaient à l'hallali le talent de saisir par le cou l'oiseau forcé à la course.

Actuellement, bien des Islandais, surtout des Islandais du Nord, possèdent des fusils, et ils tuent les cygnes comme les pluviers ou les perdrix. Ils en mangent la chair, bien qu'elle soit coriace, et ils font avec la peau qui recouvre les pattes des bourses et des petits sacs dans lesquels ils mettent leur argent ou leur tabac.

Nous traversâmes ensuite un pays étrange, rempli d'une foule d'anciens petits volcans microscopiques. Sur une étendue de quelques hectares, j'en ai compté environ vingt-cinq ou

trente, dont les cônes n'ont pas plus de quinze à vingt mètres de hauteur.

Quel ne fut pas mon étonnement d'apercevoir une heure après, au milieu de la campagne, une maison presque élégante, bâtie en pierres de taille et recouverte en zinc ! Elle affiche donc un luxe bien inusité en Islande. Ce palais, appelé Undirfelt, n'est cependant qu'une auberge construite par un Danois. Cet homme intelligent s'est avisé que cette vallée du Forsaludalr était le rendez-vous de tous les touristes anglais qui commencent à affluer en Islande. A la vérité, leur nombre n'est pas encore considérable, mais il s'accroît chaque année. Il est donc probable que cet hôtel sera regardé comme le centre des principales excursions, une espèce de Chamonix pour l'Islande.

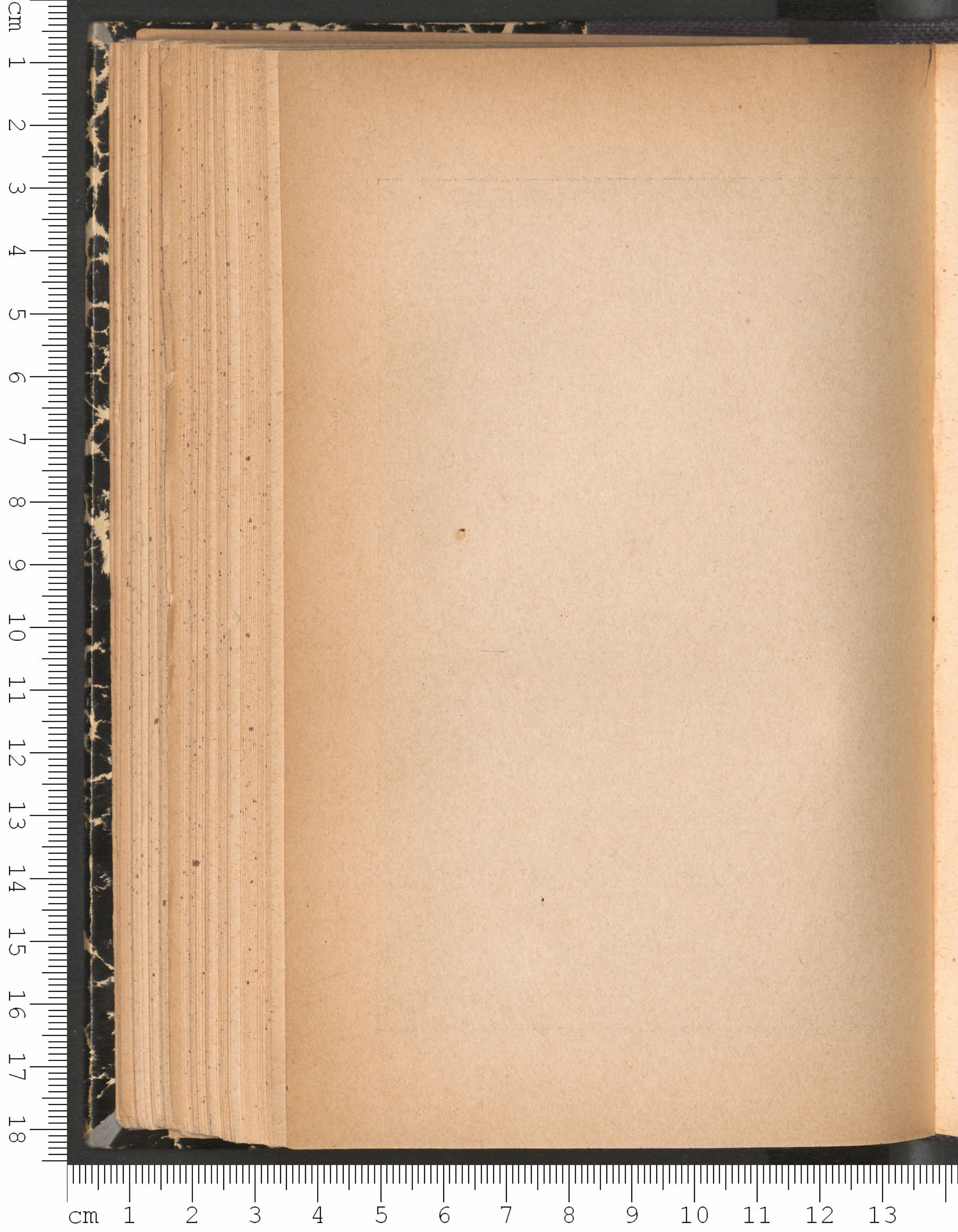
Cette vallée du Forsaludalr n'est cependant ni d'un aspect imposant, ni d'une formation géologique très intéressante ; mais elle mène à toutes les féeries volcaniques et aux glaciers du centre de l'île, vers lesquels nous nous dirigeons. La chasse y est fructueuse et

la pêche abondante. De plus, la baie d'Hunafiord, où se trouve l'embouchure de la rivière, est très protégée entre deux grandes presqu'îles. L'accès de la terre y est facile. Certes, pour aller de cette vallée à Kalmanstunga, un des points les plus curieux de l'île, la distance est considérable ; nous mettrons demain dix-sept heures à la parcourir, mais la Chambre des députés islandais a compris l'importance de cette auberge d'Undirfelt, et elle a fait commencer dans cette partie de la colonie un grand travail qui est une innovation importante pour le pays, le tracé d'un sentier qui permettra de trotter au moins dans certaines parties.

Bien qu'Undirfelt ne marquât pas la fin de l'étape que je m'étais proposé de parcourir ce jour-là, le bonheur de jouir d'un confortable relatif, ne fût-ce qu'une heure, me décida à y entrer. D'ailleurs la pluie tombait dru et il était à propos de sécher mes vêtements que depuis si longtemps je n'avais pas quittés. Quelle ne fut pas ma joie d'apercevoir dans la chambre basse et toute remplie



Cependant, à cause de leur grande hauteur, les Jokülls dominent constamment l'horizon.



de fumée de tabac, dans laquelle je m'étais attablé, les jeunes Anglais de l'*Arcturus*, les deux touristes qui avaient débarqué à Sédisfiord, et qui, après avoir arpenté certains glaciers du Sud, étaient venus se reposer à Undirfelt avant de pratir pour Reykiavik ! D'ailleurs, leur présence en cet endroit n'était pas sans but.

Élèves de l'Université d'Oxford, ils devaient présenter à leur professeur un travail quelconque à la rentrée des classes, s'ils ne voulaient pas être rendus à leur famille, ce dont ils avaient, chose curieuse, la plus grande appréhension. Aussi avaient-ils étudié l'islandais dans leurs moments perdus et questionnaient-ils tous les paysans pour récolter quelques légendes qu'ils se proposaient de traduire plus tard en les enjolivant, je pense, quelque peu. A ces recherches spéciales, ils joignaient la chasse du bibelot. Dans chaque presbytère, ils marchandaient de vieux missels, des ornements sacerdotaux dont on se servait avant l'introduction de la Réforme dans la grande colonie danoise. Ils m'ont

montré des spécimens vraiment très remarquables, donnant une haute idée de ce qu'était l'imprimerie en Islande aux XIIIe et XIVe siècles, bien avant que les premiers évêques protestants, et entre autres Gudbrandr, le plus célèbre d'entre eux, n'aient créé l'imprimerie d'Hoolum. Les gravures même de ces missels sont belles, et certaines images coloriées ont gardé une chaleur de ton vraiment extraordinaire.

Ces jeunes touristes ne voulurent pas affronter avec moi la rude excursion que j'allais faire les jours suivants. Ils prétextèrent la nécessité où ils se trouvaient de récolter des légendes dans le Nord et me donnèrent rendez-vous à Reykiawik dans quelques semaines.

— Avez-vous apporté du vin? me dit l'un d'eux.

— Oui, pourquoi?

— Je vous supplie de ne pas le boire, je garderai aussi le mien.

— Dans quel but ?

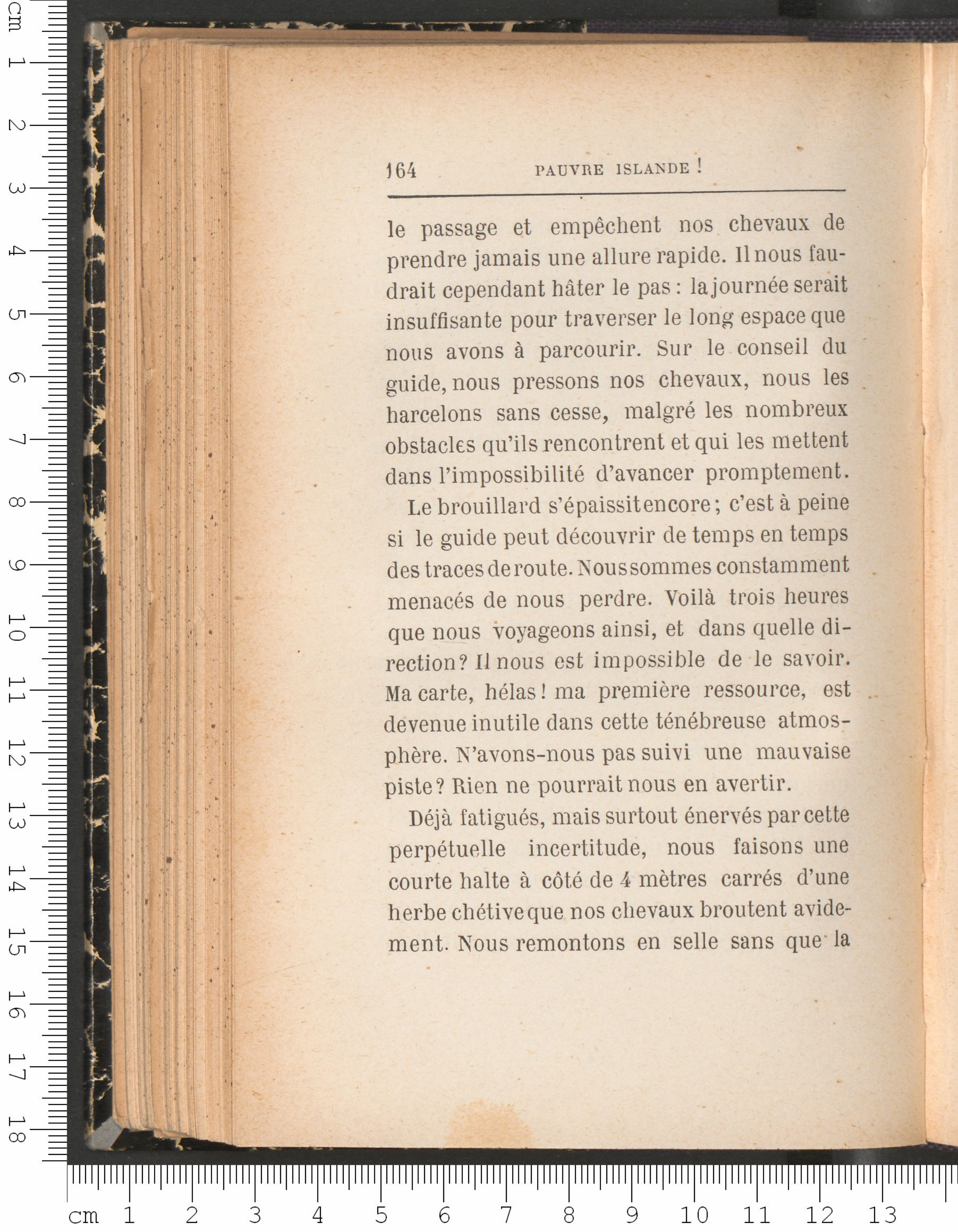
— Nous réunirons nos deux provisions et nous griserons l'évêque.

— Quoi? que voulez-vous dire?

— C'est une tradition, ajouta-t-il, en Angleterre, parmi ceux qui font le voyage d'Islande; on doit traverser un jokűll ou glacier, faire sauter un geyzer... et puis griser l'évêque protestant de Reykiavik.

Je laisse au jeune Anglais la responsabilité du renseignement que je n'eus pas l'occasion de vérifier moi-même; je pris congé des deux jeunes fils d'Albion, et, après avoir gagné le soir, par une pluie battante, le presbytère de Grünstungur, je m'apprêtai par un sommeil prolongé aux fatigues du lendemain dont le pasteur de Miklibœr m'avait parlé comme d'une terrible épreuve.

Nous partons dès six heures du matin. La pluie a cessé de tomber, mais un épais brouillard remplit l'atmosphère et borne la vue à quelques mètres. Après avoir chevauché longtemps dans le lit rocailleux d'un torrent à moitié desséché, nous gravissons une pente rapide et nous nous trouvons sur un plateau, mais quel plateau ! Un sol aride, jonché de grosses pierres qui barrent à chaque instant



le passage et empêchent nos chevaux de prendre jamais une allure rapide. Il nous faudrait cependant hâter le pas : la journée serait insuffisante pour traverser le long espace que nous avons à parcourir. Sur le conseil du guide, nous pressons nos chevaux, nous les harcelons sans cesse, malgré les nombreux obstacles qu'ils rencontrent et qui les mettent dans l'impossibilité d'avancer promptement.

Le brouillard s'épaissit encore ; c'est à peine si le guide peut découvrir de temps en temps des traces de route. Nous sommes constamment menacés de nous perdre. Voilà trois heures que nous voyageons ainsi, et dans quelle direction ? Il nous est impossible de le savoir. Ma carte, hélas ! ma première ressource, est devenue inutile dans cette ténébreuse atmosphère. N'avons-nous pas suivi une mauvaise piste ? Rien ne pourrait nous en avertir.

Déjà fatigués, mais surtout énervés par cette perpétuelle incertitude, nous faisons une courte halte à côté de 4 mètres carrés d'une herbe chétive que nos chevaux broutent avidement. Nous remontons en selle sans que la

situation se soit en rien modifiée, et pendant trois heures encore nous reprenons notre fatigante pérégrination.

Cependant le terrain s'incline légèrement, puis nous voici sur une pente rapide. Nous constatons avec bonheur que le brouillard commence à se dissiper à mesure que nous descendons. Nous finissons par apercevoir au milieu des brumes, mais à une distance énorme, les cimes grandioses de plusieurs jokülls.

On appelle jokülls, en Islande, d'anciens cratères de volcans éteints que la neige a non seulement comblés, mais au-dessus desquels elle a formé, en s'accumulant, une sorte de couvercle en dos d'âne d'une connexité parfaitement régulière, unie comme une sphère mathématique.

Nous marchons, hélas ! dans un véritable désert, lequel, à cause des nombreuses pierres dont il est jonché, ressemble à un immense chantier de construction. Ce désert présente l'aspect d'une série de collines s'étageant les unes au-dessus des autres dans la direction

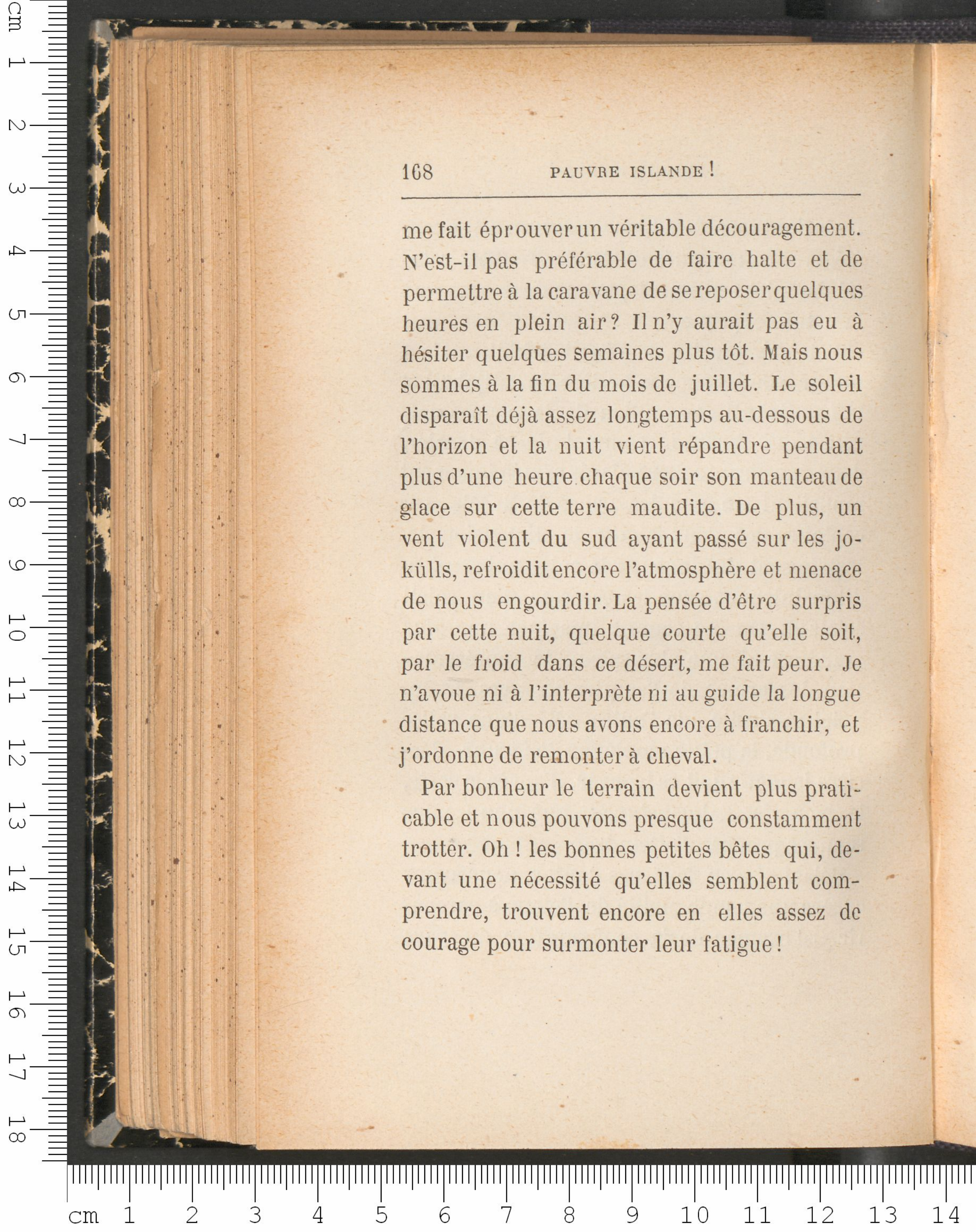
du sud, de sorte que notre vue ne s'étend jamais très loin. Cependant, à cause de leur grande hauteur, les jokülls dominent constamment l'horizon, et nous espérons bien ne pas tarder à les atteindre. Mais nous sommes le jouet d'une illusion d'optique très fréquente dans les pays de montagnes. A mesure que nous avançons, la terre semble se dérouler devant nous, et les hautes montagnes couvertes de neige se dérober à notre approche.

Vers cinq heures du soir, onze heures après notre départ de Grünstungür, nous parvenons au lac d'Arnavatn, situé au milieu de l'étape que nous devons parcourir ce jour-là. Il nous est alors facile de reconnaître notre position géographique, et nous ne pouvons, hélas! conserver aucun doute sur la longue distance qui nous reste à franchir. Voici bien l'Eyriksjoküll, facile à reconnaître à son altitude et à son complet isolement. Son aspect est des plus grandioses, ses pentes sont escarpées, elles ont des formes et des couleurs sinistres. Cependant, dans les replis, on aperçoit plusieurs immenses glaciers qui terrifieraient en Suisse,

mais dont les reflets bleus parviennent encore à égayer cette nature d'Islande. Tout est relatif dans les sentiments, même dans ceux que la nature exprime.

Voici, à gauche de l'Eyriksjoküll, mais à une grande distance en arrière, le Balljoküll et le Landjoküll. Au milieu de la surface neigeuse qui forme le sommet de ce dernier, deux énormes rochers placés symétriquement rappellent un peu les armes de Russie. Les contours des deux aigles de dimension colossale sont dessinés par la neige qui resplendit maintenant sous les caresses d'un soleil éclatant. On ne saurait imaginer une plus grandiose ni une plus splendide représentation des armes de l'empire des tzars. Enfin, voici à droite, de l'autre côté d'une vallée profonde, la petite montagne de Struhr, derrière laquelle doit se trouver, d'après la carte, le bœr de Kalmanstunga que nous nous sommes proposé d'atteindre.

Hélas! il n'en faut pas douter, nous avons encore une bonne moitié de l'étape à parcourir. Cet examen de la configuration du pays



me fait éprouver un véritable découragement. N'est-il pas préférable de faire halte et de permettre à la caravane de se reposer quelques heures en plein air ? Il n'y aurait pas eu à hésiter quelques semaines plus tôt. Mais nous sommes à la fin du mois de juillet. Le soleil disparaît déjà assez longtemps au-dessous de l'horizon et la nuit vient répandre pendant plus d'une heure chaque soir son manteau de glace sur cette terre maudite. De plus, un vent violent du sud ayant passé sur les jokülls, refroidit encore l'atmosphère et menace de nous engourdir. La pensée d'être surpris par cette nuit, quelque courte qu'elle soit, par le froid dans ce désert, me fait peur. Je n'avoue ni à l'interprète ni au guide la longue distance que nous avons encore à franchir, et j'ordonne de remonter à cheval.

Par bonheur le terrain devient plus praticable et nous pouvons presque constamment trotter. Oh ! les bonnes petites bêtes qui, devant une nécessité qu'elles semblent comprendre, trouvent encore en elles assez de courage pour surmonter leur fatigue !

Après avoir traversé la rivière du Nordlinga-fliot, le guide, suivant les traces qu'il aperçoit à terre, va s'engager dans la vallée qui sépare l'Eyriksjolküll du Struhr. Je lui enjoins, d'après les conseils de ma carte, de longer la rive gauche du torrent.

— Mais, monsieur, me fait-il dire par l'interprète, je ne vois de ce côté aucun indice de route.

— Allez toujours, est ma seule réponse.

Il refuse de m'obéir. J'avais compté sans cette complication. Je comprends heureusement quelles conséquences fâcheuses la moindre hésitation de ma part pourrait amener, et craignant avant tout de voir l'anarchie envahir notre modeste caravane, j'enjoins d'accomplir ma volonté, en appuyant à plusieurs reprises mes paroles d'un geste violemment coërcitif : rien n'est si puissant qu'une ferme volonté fermement exprimée.

Le guide obéit ; mais j'avoue qu'en suivant cet homme pendant qu'il s'efforce, honnêtement, je dois le dire, de découvrir au milieu de ce dédale de rochers la moindre indication

salutaire, j'éprouve une des plus fortes émotions de ma vie de voyage. Non pas que je craigne un danger ni même un excès de fatigue, au moins pour moi : Dieu aidant, et sans me vanter, j'en ai vu d'autres ! mais quelles seraient mes ressources, perdu au milieu de cette solitude, s'il arrivait le moindre accident, si un cheval tombait fourbu, si l'interprète, ce pauvre garçon épuisé autrefois par la misère, actuellement par ce rude voyage, perdait connaissance malgré sa bonne volonté qui me touche ?

Une heure seulement après que j'avais pris la responsabilité d'une décision aussi importante, la trace d'un pied de cheval bien distinctement marqué sur le sol fait pousser à à notre guide un cri de surprise et de bonheur A chaque pas, les indications deviennent plus nombreuses, assez nombreuses même pour que la piste sur laquelle nous chevauchons s'appelle une route ! Dans sa joie le guide, entrevoyant la fin de nos fatigues, fouette vigoureusement nos montures et, les chassant devant lui, leur fait prendre le galop. L'excès

n'est bon en rien. Une des attaches qui lient les bagages sur le dos d'un cheval se rompt pendant la course. Les deux petites caisses qui contiennent nos habits et nos provisions tombent à terre et, retenues encore par une dernière courroie, sont traînées comme autrefois Frédégonde en se brisant contre les rochers. Elles heurtent les pieds du cheval qui prend peur et qui s'enfuit de toute la vitesse dont il est capable, en lançant de terribles ruades. Les caisses sont défoncées, leur contenu s'échappe malheureusement sur une pente rapide, et tandis que le cheval gravit la colline qui nous sépare du but si ardemment désiré, du bœr de Kalmanstunga, nos bagages roulent de chute en chute jusque dans les eaux de Nordlingafliot assez profondes en cet endroit.

Nous ne déplorons qu'à demi la perte de nos vêtements et de notre linge. Ils sont souvent submergés au passage des rivières et ne nous sont d'aucun usage ; mais nous voyons disparaître dans l'abîme avec une véritable peine nos boîtes de conserves et surtout notre pain

de munition que nous avions pris sur l'*Actif* et dont nous commencions à mesurer les rations pour être bien sûrs de conserver jusqu'à la fin du voyage cet aliment que nous regardions comme un véritable trésor. Il nous faudra dorénavant vivre de la vie des Islandais. Trop à bout de forces pour tenter ce jour-là le moindre sauvetage, nous continuons notre route et nous parvenons enfin au bœr de Kalmanstunga vers onze heures du soir, après dix-sept heures d'une course encore plus fatigante qu'accidentée, dans un état de malpropreté et d'abattement que je renonce à décrire.

Un voyageur occupait déjà avant nous la chambre luxueuse. Il avait aussi parcouru de longues distances. Le petit bœr de Kalmanstunga est si isolé que tous ceux qui y parviennent y parviennent épuisés. D'ailleurs le gazon qui forme toute sa richesse est d'une minime étendue ; c'est la misère !

Je dis à l'interprète de faire demander par le guide un peu de nourriture. Or, je sens, que dans ce pays perdu, l'argent ne doit être

d'aucun secours, et comme mes bagages sont submergés, je pense que je ne pourrai payer d'aucune manière l'hospitalité que je réclame. C'est donc l'aumône que je sollicite et de la main d'un pauvre, car le maître de Kalmanstunga fait peine à voir. Il est presque en haillons ainsi que toute sa famille, et ses traits expriment les constantes privations qui lui sont imposées.

On nous apporte pour notre dîner du pain de lichen, du vieux beurre à moitié pourri et de la graisse de mouton séchée. Pour toute boisson, du lait de brebis.

Le voyageur dont j'ai parlé sait se faire comprendre en danois, et il entame avec mon interprète une conversation qui paraît des plus intéressantes. Il fallait voir avec quel appétit, je pourrais dire quelle avidité, il saisissait, tout en causant, chacun de ces petits morceaux de carton que l'on appelle du pain de lichen, les couvrait d'une couche de beurre d'un demi-pouce d'épaisseur, puis de ce suif séché dont l'odeur seule me donnait des nausées, et il les avalait. Je tentai à plusieurs re-

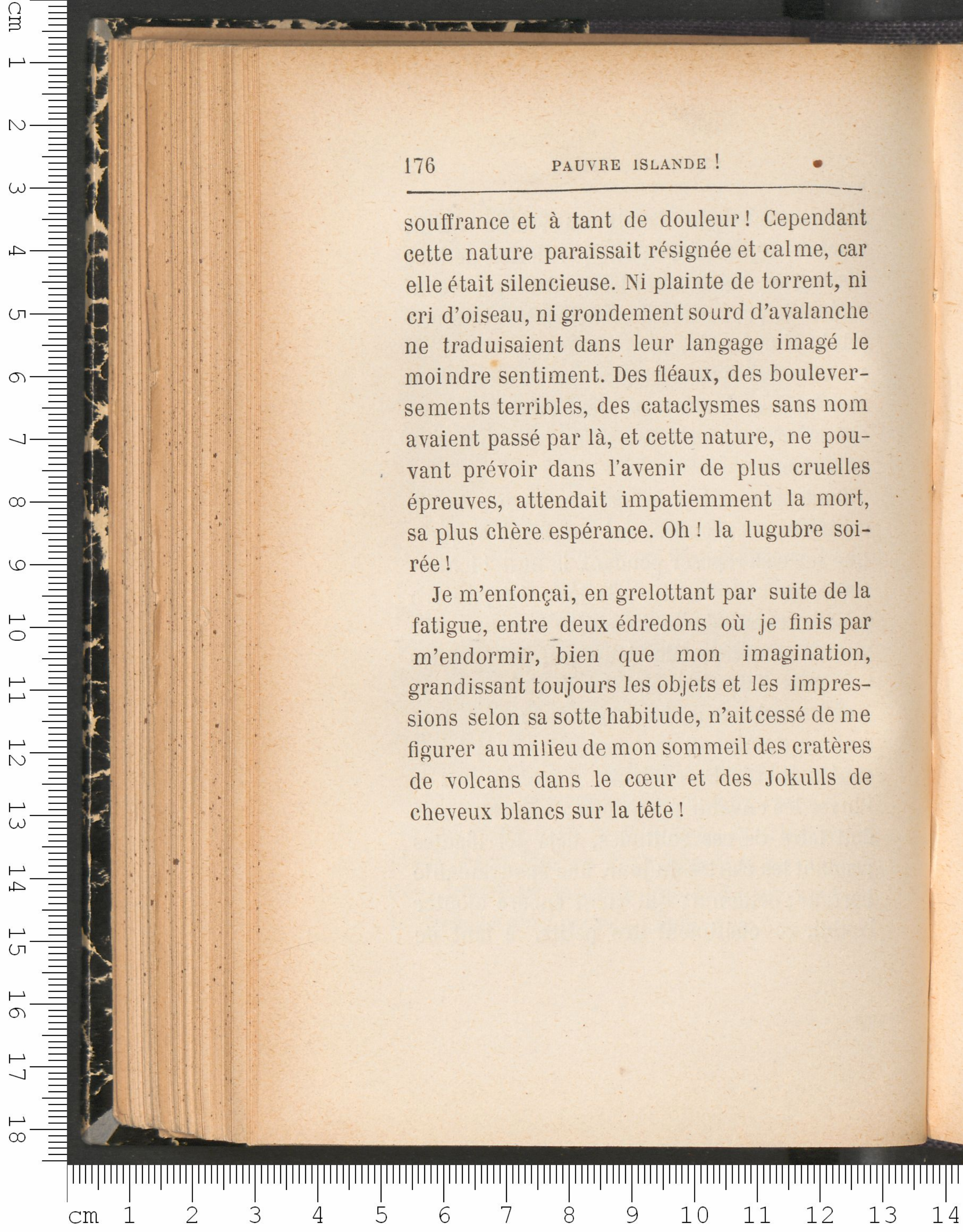
prises d'imiter son exemple, mais malgré ma fatigue et mon extrême besoin de me réconforter, la répugnance dompta ma raison et, sauf quelques gorgées de lait, je ne pus rien prendre.

Et cependant c'est là la nourriture habituelle des malheureuses gens qui habitent Kalmanstunga. Est-ce que la rivière de Nordlingafliot, qui passe à quelques kilomètres de l'habitation, serait moins riche en poissons que les autres? Il est certain qu'à Kalmanstunga on ne profite pas de ce voisinage. Très éloignés de la mer, ses habitants n'ont pas non plus la ressource de la morue ; ils vivent donc uniquement de lichen et de mouton, mais de mouton séché, car un seul animal doit nourrir pendant longtemps toute cette nombreuse famille.

Pendant que mon interprète devisait avec le voyageur en partageant son odieux repas, je laissais errer mon imagination, en contemplant par la fenêtre de la chambre où nous nous trouvions la campagne qui nous environnait. La nuit courte et éphémère qui nous

avait enveloppés n'était en réalité qu'un sombre crépuscule, et elle permettait de tout distinguer. Les laves et les cendres qui recouvraient le pays avaient seulement revêtu une teinte plus foncée, plus uniforme, et les immenses étendues de neige qui revêtaient les montagnes, abandonnant leur éclatante blancheur, avaient pris une pâleur de linceul ou de fantôme.

Contrairement à la nature de nos belles contrées européennes, qui semblent en quelque sorte se reposer pendant la nuit bienfaisante des utiles ardeurs du jour et reprendre pour le travail de la fécondité une nouvelle vie, et une nouvelle jeunesse, les plaines arides de Kalmanstunga, les Jokülls neigeux qui les entourent, les glaciers inaccessibles qui les dominent, paraissaient plutôt épouvantés de voir la constante et épaisse nuit de l'hiver les envahir peu à peu ; cette nuit qui doit faire de ces solitudes, déjà terrifiantes pendant les clartés du jour, une épouvantable horreur ; cette nuit qui vient encore ajouter l'oubli, ce châtiment des petits, à tant de



souffrance et à tant de douleur ! Cependant cette nature paraissait résignée et calme, car elle était silencieuse. Ni plainte de torrent, ni cri d'oiseau, ni grondement sourd d'avalanche ne traduisaient dans leur langage imagé le moindre sentiment. Des fléaux, des bouleversements terribles, des cataclysmes sans nom avaient passé par là, et cette nature, ne pouvant prévoir dans l'avenir de plus cruelles épreuves, attendait impatiemment la mort, sa plus chère espérance. Oh ! la lugubre soirée !

Je m'enfonçai, en grelottant par suite de la fatigue, entre deux édredons où je finis par m'endormir, bien que mon imagination, grandissant toujours les objets et les impressions selon sa sotte habitude, n'ait cessé de me figurer au milieu de mon sommeil des cratères de volcans dans le cœur et des Jokulls de cheveux blancs sur la tête !

X

Il n'y avait pas à songer le lendemain à continuer notre voyage. Nos chevaux étaient trop fatigués et je résolus d'aller visiter la caverne de Surtchellir, dont on m'avait dit merveille et que l'on peut atteindre de Kalmanstunga en deux heures aux bonnes allures. C'était un repos. Pauvres petites montures, avec quels remords je les fis seller ce jour-là, et combien j'aurais voulu leur faire comprendre dès le départ que je ne leur demanderais qu'un mince service !

Je m'adjoignis, pour me conduire à cette grotte, un des habitants du boer, un jeune, beau et vigoureux garçon dont la vue seule me réconforta après le spectacle de tous ces

anémiques dans ce pays agonisant. Aussi, en chevauchant, me livrai-je avec lui à une conversation qui eût pu être intéressante, si elle n'avait pas dû se faire par l'intermédiaire de trois personnes.

Nous revînmes quelque peu sur nos traces de la veille ; nous grimpâmes sur une immense coulée de lave, qui occupe toute la largeur de la vallée du Nordlingafliot, et après une course folle d'une heure et demie sur cette surface tourmentée, où nul cheval européen ne parviendrait à faire seulement un kilomètre, nous arrivâmes au bord d'une fondrière assez profonde, aux deux côtés de laquelle s'ouvraient les gueules béantes de deux cavernes.

Notre nouveau guide lia les chevaux deux par deux en attachant la bride de l'un à la queue de l'autre, et les ayant ainsi mis dans l'impossibilité d'avancer ni de reculer, il s'enfonça dans la fondrière, en nous indiquant le chemin à suivre. A mesure que l'on descend, les deux entrées des cavernes prennent des proportions plus grandioses et elles finis-

sent par représenter deux immenses portes de cathédrale gothique dont les formes et les découpures pratiquées dans la lave, bien entendu par la nature, sont si régulières qu'elles semblent ciselées de main d'homme.

Nous pénétrons dans une de ces cavernes, celle que MM. Olafsen et Povelsen appelèrent le Sourtker quand ils la visitèrent pour la première fois en 1750, et que ma carte désignait sous le nom de Surtschellir.

Pour se faire une juste idée des proportions et de la configuration de cette caverne, car les deux dont je parlais tout à l'heure n'en formaient évidemment qu'une seule dont la voûte s'est effondrée en formant le large puits par où nous avons pu descendre, il faut se reporter à la théorie géologique que j'ai exposée rapidement au commencement de ce travail.

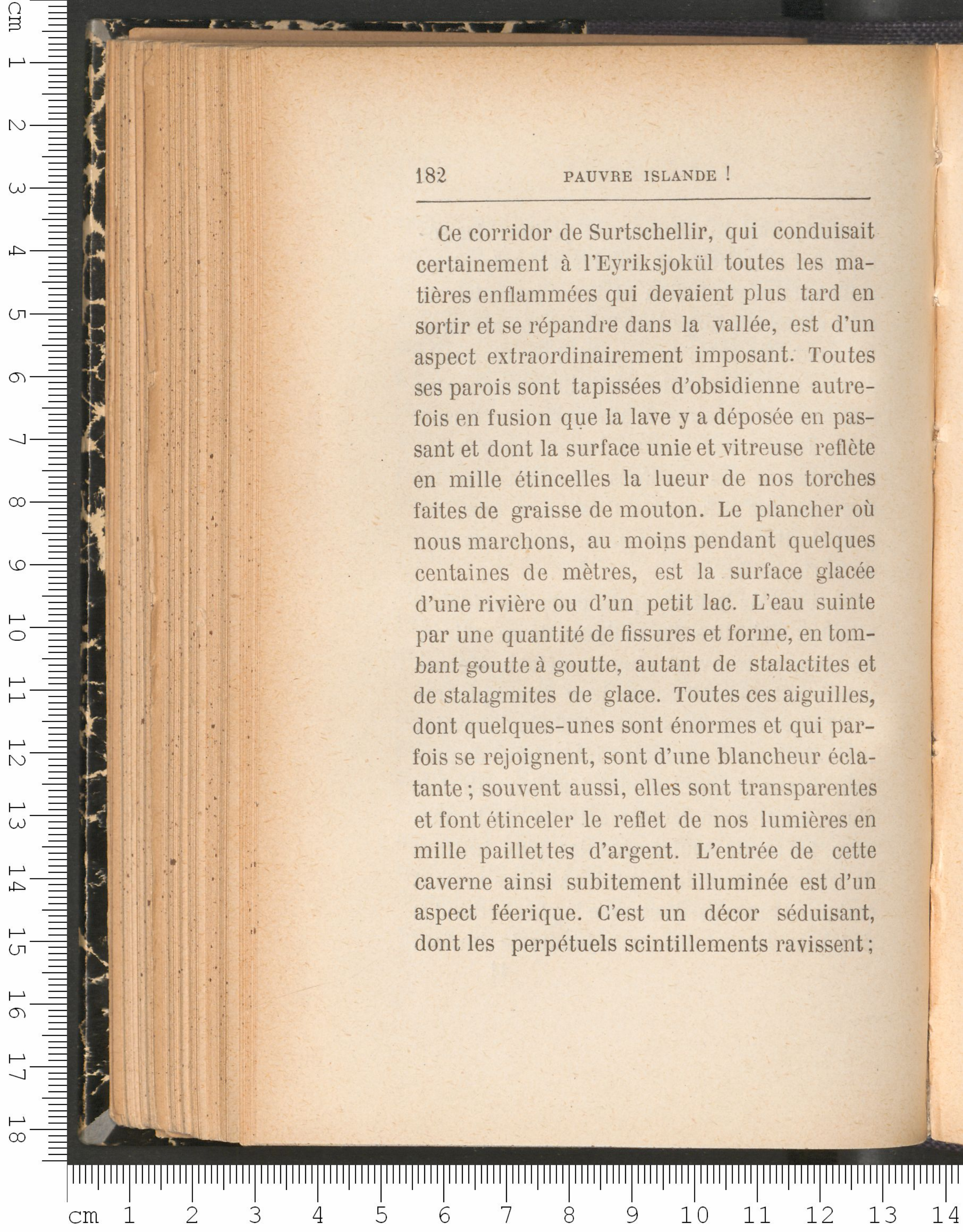
On se souvient comment les eaux de la mer, attaquant les métaux qui se trouvent non loin du rivage dans les entrailles de la terre, constituent une formidable pile; comment cette pile décompose les matières environ-

nantes moitié en gaz, moitié en lave; comment les gaz cherchant à se dégager soulèvent le sol et l'entr'ouvrant forment un cratère, et comment la lave s'échappe à son tour par ce cratère en laissant un vide à l'intérieur. C'est à ce point particulier du grand travail géologique, qui, en se continuant et en se renouvelant est parvenu comme nous l'avons vu à précipiter dans les profondeurs de l'Océan des continents entiers, c'est à ce point particulier, dis-je, que nous nous arrêterons pour expliquer la présence de la grotte de Surtschellir aux environs de l'immense volcan de l'Eyriks appelé l'Eyriksjokùll depuis son extinction.

Quelle était la puissance de cette pile qui a réussi à soulever isolément au milieu d'une plaine, c'est-à-dire tout à coup, une semblable montagne, il est presque impossible de se l'imaginer. Quelle devait être la gueule de ce monstre? Quelle quantité de lave devait-il rejeter? On peut s'en rendre compte en considérant le pays qui est à l'entour. Toute la vallée du Nordlingafliot et celle qui sépare

l'Eyriksjoküll du Struhr sont pleines des sécrétions actuellement solides et refroidies, mais sorties en fusion et incandescentes de cette effroyable forge dont Vulcain lui-même se fût peut être enfui épouvanté. Jusqu'à quelle distance ce monstre devait-il aller chercher les matières nécessaires à alimenter son formidable foyer? Par quelles immenses galeries souterraines ces matières devaient-elles lui être amenées et fournies. C'est ce ce que l'on peut étudier et admirer en visitant la caverne de Surtschellir.

Les eaux de la mer, après cette formidable attaque, ont-elles éte obligées de se retirer, ou bien, ne trouvant plus de métal à décomposer, ont-elles dû cesser leur satanique travail? C'est ce qu'il est bien difficile de savoir ; mais il n'en est pas moins intéressant de parcourir sans danger les lieux témoins autrefois d'une aussi considérable activité de la matière, les replis souterrains les plus intimes de cet immense volcan que les anciens eussent certainement regardé comme la plus à craindre de toutes les entrées du royaume de Pluton.



Ce corridor de Surtschellir, qui conduisait certainement à l'Eyriksjokül toutes les matières enflammées qui devaient plus tard en sortir et se répandre dans la vallée, est d'un aspect extraordinairement imposant. Toutes ses parois sont tapissées d'obsidienne autrefois en fusion que la lave y a déposée en passant et dont la surface unie et vitreuse reflète en mille étincelles la lueur de nos torches faites de graisse de mouton. Le plancher où nous marchons, au moins pendant quelques centaines de mètres, est la surface glacée d'une rivière ou d'un petit lac. L'eau suinte par une quantité de fissures et forme, en tombant goutte à goutte, autant de stalactites et de stalagmites de glace. Toutes ces aiguilles, dont quelques-unes sont énormes et qui parfois se rejoignent, sont d'une blancheur éclatante ; souvent aussi, elles sont transparentes et font étinceler le reflet de nos lumières en mille paillettes d'argent. L'entrée de cette caverne ainsi subitement illuminée est d'un aspect féerique. C'est un décor séduisant, dont les perpétuels scintillements ravissent ;

on ne saurait imaginer un palais plus enchanté de quelque déesse souterraine

Cependant la glace sur laquelle on marche n'est pas unie, tant s'en faut. A mesure qu'on avance, sa surface s'incline même à ce point qu'il est impossible de s'y maintenir debout, et la partie inférieure vers laquelle elle vous entraînerait, si on venait à glisser, apparaît comme un gouffre profond et sombre. J'eusse été bien étonné si le drame ne nous avait pas encore accompagnés dans cette petite excursion. Pauvre Islande ! tu ne t'en délivreras donc jamais !

J'étais affligé de voir mon guide et mon interprète, toujours téméraires comme les ignorants, s'aventurer au milieu de cette pente unie, et j'allais leur ordonner de n'avancer qu'avec beaucoup de précautions, en s'accrochant aux aspérités des murs, quand le beau jeune homme de Kalmanstunga, tenant une torche à la main, se coucha tout à coup sur le dos et se laissa glisser sur ce plan incliné comme dans le jeu des montagnes russes.

A nous trois, nous ne poussâmes qu'un cri,

ignorant s'il n'avait pas été entraîné malgré lui et effrayés de la rapidité avec laquelle nous le voyions s'enfoncer dans le gouffre. Toute cette scène s'était passée si rapidement qu'il avait eu à peine le temps de nous répondre par un éclat de rire avant de parvenir à l'extrémité inférieure de la surface de glace située environ à cinquante mètres de l'endroit où nous nous trouvions. On peut juger de son audace et de sa témérité, en pensant que, même après lui, même sur cette pente actuellement explorée, éclairée, dont nous connaissions l'inclinaison et la longueur, personne de nous n'osa l'imiter et glisser à sa suite. Nous ne descendîmes que très doucement en nous retenant avec peine aux parois de la caverne, car la couche d'obsidienne se détache facilement. En agissant ainsi, nous courûmes peut-être plus de dangers que notre guide étrange, mais du moins nous échappâmes au vertige, ce terrible vertige qui a le triste privilège d'attaquer à la fois la partie matérielle et immatérielle de l'être et dont les atteintes donnent, par cette raison, des sen-

sations plus désagréables que bien des maladies graves.

Une fois au fond de cette grotte du Surtschellir, dont l'élévation me parut alors surprenante, nous commençâmes une excursion pénible, parce qu'il faut marcher dans un dédale de gros rochers placés pêle-mêle les uns au-dessus des autres, souvent dans des positions instables et ne présentant jamais une surface horizontale. Mais on est bien récompensé de sa fatigue, car il est difficile de s'imaginer rien de plus grandiose que cette artère souterraine, large de dix mètres environ, haute de quinze mètres, percée presque en ligne directe sur une longueur considérable qu'il est plus facile d'apprécier de l'extérieur, car je doute qu'aucun voyageur ait jamais eu le courage de pénétrer jusqu'au fond.

Il n'est pas douteux que ce souterrain n'aboutisse à la base de l'Eyriksjoküll ; or, le puits par où nous avons pénétré est bien à dix kilomètres de cet ancien cratère, et comme ce puits a été pratiqué accidentellement dans une partie quelconque de ce souterrain, on

peut s'imaginer quelle doit être son étendue ; peut être douze, quinze ou vingt kilomètres.

Nous marchâmes une heure environ à travers un véritable chaos de rochers au milieu desquels il nous fallait monter, descendre, glisser rouler, nous heurter les pieds et les membres.

Nous côtoyâmes souvent de gros amas de neige que le vent avait agglomérés çà et là par des fissures. L'un de ces blocs nous donna même l'illusion d'un véritable fantôme se trouvant seul éclairé dans cette obscurité par une ouverture assez large pratiquée à la partie supérieure de la grotte. Enfin nous arrivâmes à une pyramide construite évidemment de main d'homme avec les pierres dont le sol est jonché. MM. Olafsen et Povelsen racontent que cette pyramide existait déjà quand ils pénétrèrent dans la caverne, en 1750. Ils racontent aussi « qu'ils appliquèrent leur cachet avec des cires rouge et noire sur les pierres ou laves au sommet de cet entassement, et qu'ils y déposèrent en même temps deux pièces de monnaie danoise en argent,

afin de prouver à ceux à qui il prendrait envie de faire le même voyage, qu'ils ne seront pas les premiers qui auront exécuté une excursion que l'on serait peut-être tenté de traiter de téméraire.

Il serait présomptueux actuellement, au pied de cette pyramide, de se regarder comme explorateur, car l'exemple de MM. Olafsen et Povelsen a été successivement suivi au point que la pyramide est couverte de pièces d'argent de différentes époques et de différents pays. Les pièces anglaises, danoises, suédoises et norvégiennes sont en majorité ; cependant j'en ai vu deux ou trois françaises et une du royaume d'Italie avec l'effigie de Napoléon Ier.

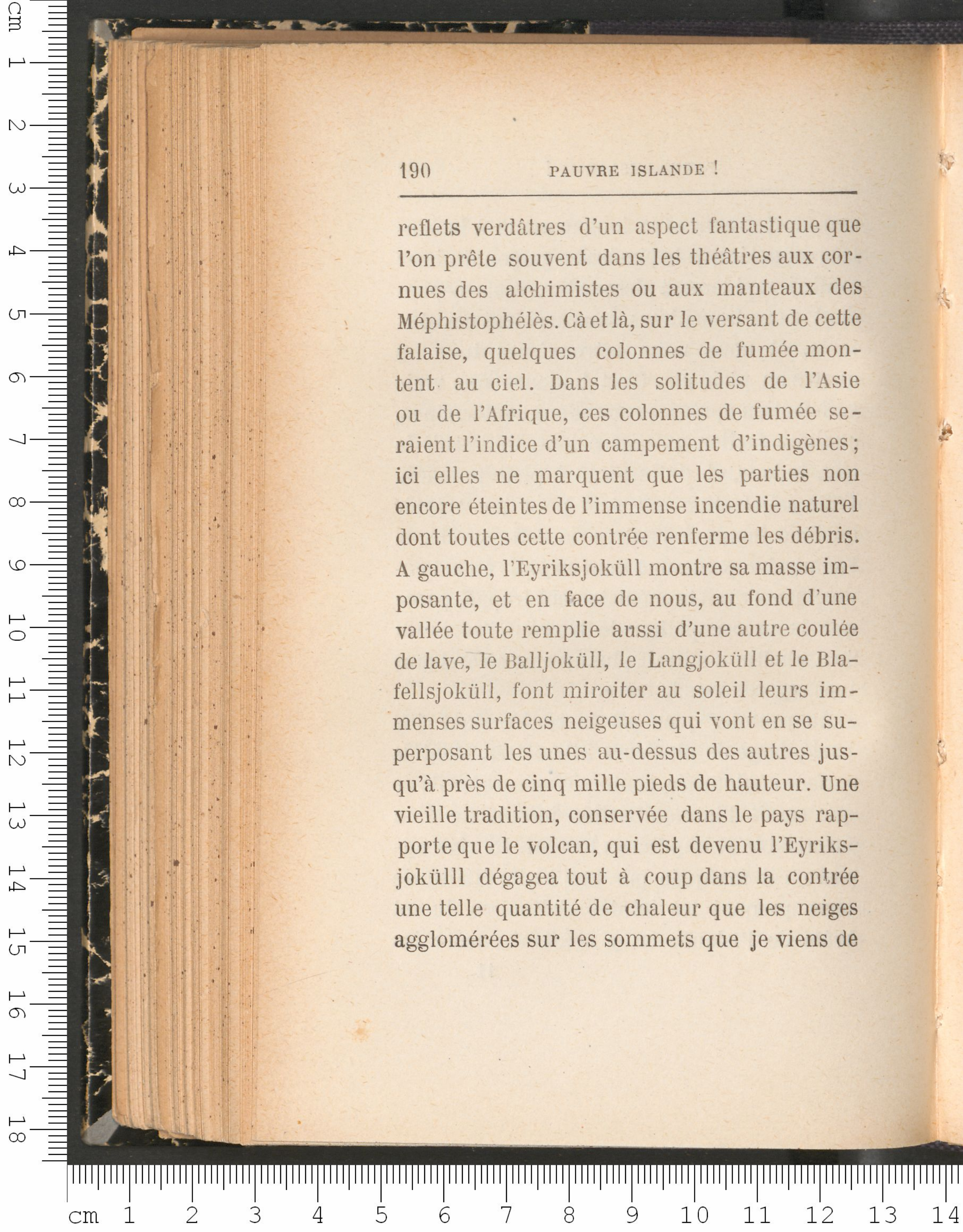
Le jeune guide de Kalmanstunga touchait l'une après l'autre chacune de ces pièces et les remettait à leur place avec une véritable religion. Étrange garçon ! Il habitait cependant assez loin de tout agent de police pour pouvoir s'approprier cette fortune sans crainte des châtiments, il était assez vigoureux pour se rendre en quelques jours à Reykiavick et y mener quelque temps joyeuse vie si tant est

qu'on puisse mener joyeuse vie à Reykiavick en jetant au vent ce trésor, depuis si longtemps enfoui dans cette caverne près de son habitation. Cette idée ne sembla même pas avoir jamais été conçue dans son esprit, car non seulement il remettait les pièces en place, mais il ne pensait pas à observer les faits et gestes de mon interprète et de mon guide qui eussent pu avoir l'envie bien légitime d'emporter de ce lieu quelque léger souvenir. Je les priai cependant de n'en rien faire ; je déposai à mon tour sur la pyramide mon tribut, une belle pièce française de deux francs bien brillante que j'avais par hasard conservée au milieu de ma monnaie danoise, et craignant pour la durée de nos torches dont l'extinction eût eu pour nous les plus terribles conséquences, je donnai l'ordre de rebrousser chemin.

Je crus être le jouet d'une véritable vision, quand, de nouveau, je crus apercevoir le jour à travers les mille pyramides de glace qui ferment en partie l'entrée de cette immense grotte. Ce n'est pas sans de grandes difficultés

que nous gravîmes la longue pente à la surface congelée que le téméraire garçon du boer avait si rapidement descendue, mais cependant nous franchîmes sans accident cet obstacle, et nous nous retrouvâmes tous les quatre en plein air. C'est toujours une vraie satisfaction après les excursions souterraines, quelque faciles qu'elles soient, de revoir le ciel, le jour, et de respirer à plein poumon. Cette satisfaction eût suffi pour me retenir quelque temps à l'entrée de cette grotte, si l'admirable panorama dont on jouit en cet endroit ne m'avait immédiatement frappé, parce que la préoccupation de trouver l'accès du Surtschellir n'attirait plus comme en arrivant mes regards vers la terre.

Au premier plan gît la coulée dont j'ai parlé, large de plusieurs kilomètres, dont la surface contournée, contorsionnée, rappelle ce que serait l'immobilisation immédiate d'un formidable et impétueux torrent. La rive opposée est marquée par une haute falaise de terre prenant les teintes ordinaires du sol brûlé de l'Islande en y ajoutant encore les

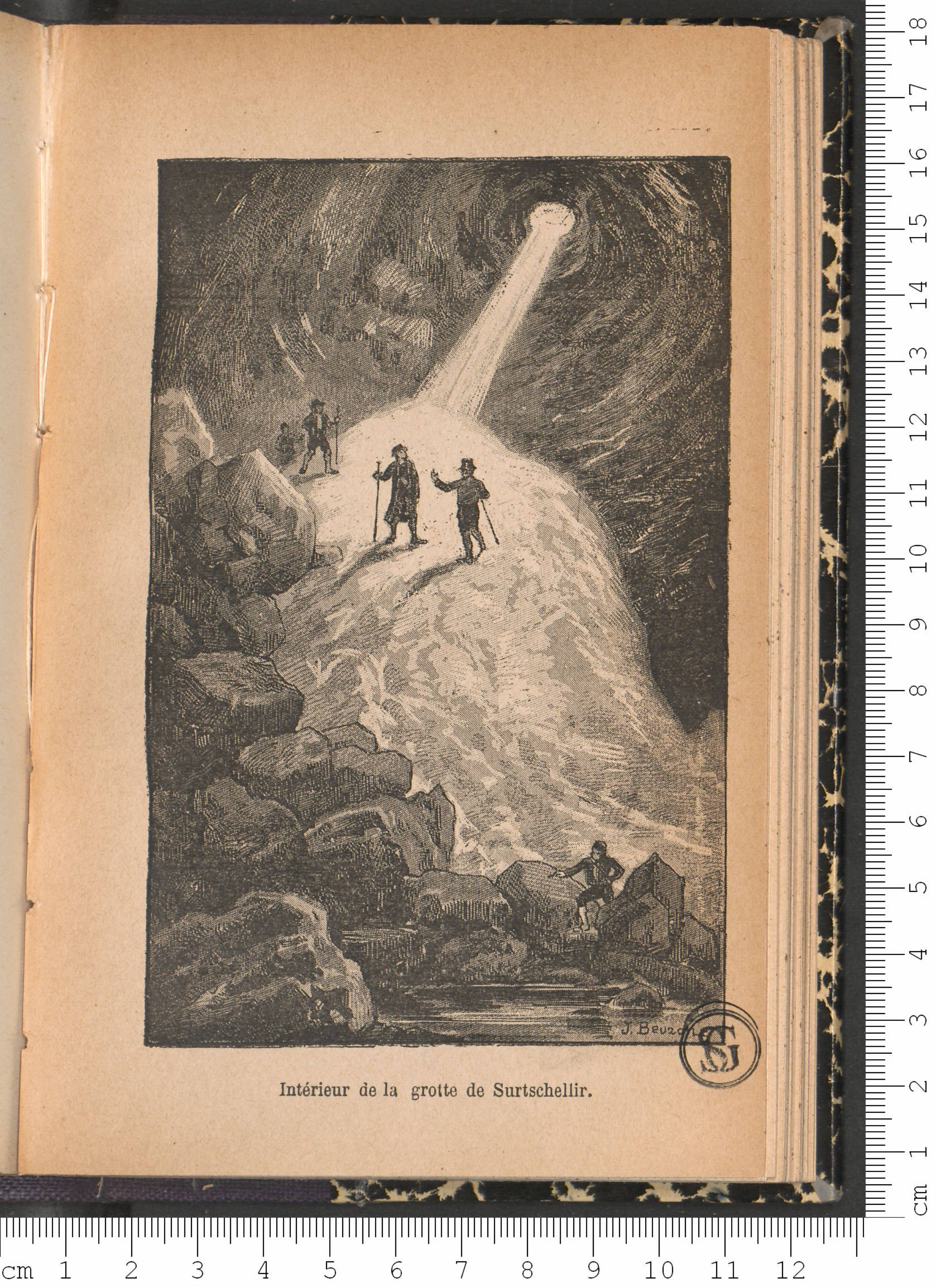


reflets verdâtres d'un aspect fantastique que l'on prête souvent dans les théâtres aux cornues des alchimistes ou aux manteaux des Méphistophélès. Cà et là, sur le versant de cette falaise, quelques colonnes de fumée montent au ciel. Dans les solitudes de l'Asie ou de l'Afrique, ces colonnes de fumée seraient l'indice d'un campement d'indigènes; ici elles ne marquent que les parties non encore éteintes de l'immense incendie naturel dont toutes cette contrée renferme les débris. A gauche, l'Eyriksjokült montre sa masse imposante, et en face de nous, au fond d'une vallée toute remplie aussi d'une autre coulée de lave, le Balljokült, le Langjokült et le Blafellsjokült, font miroiter au soleil leurs immenses surfaces neigeuses qui vont en se superposant les unes au-dessus des autres jusqu'à près de cinq mille pieds de hauteur. Une vieille tradition, conservée dans le pays rapporte que le volcan, qui est devenu l'Eyriksjokülll dégagea tout à coup dans la contrée une telle quantité de chaleur que les neiges agglomérées sur les sommets que je viens de

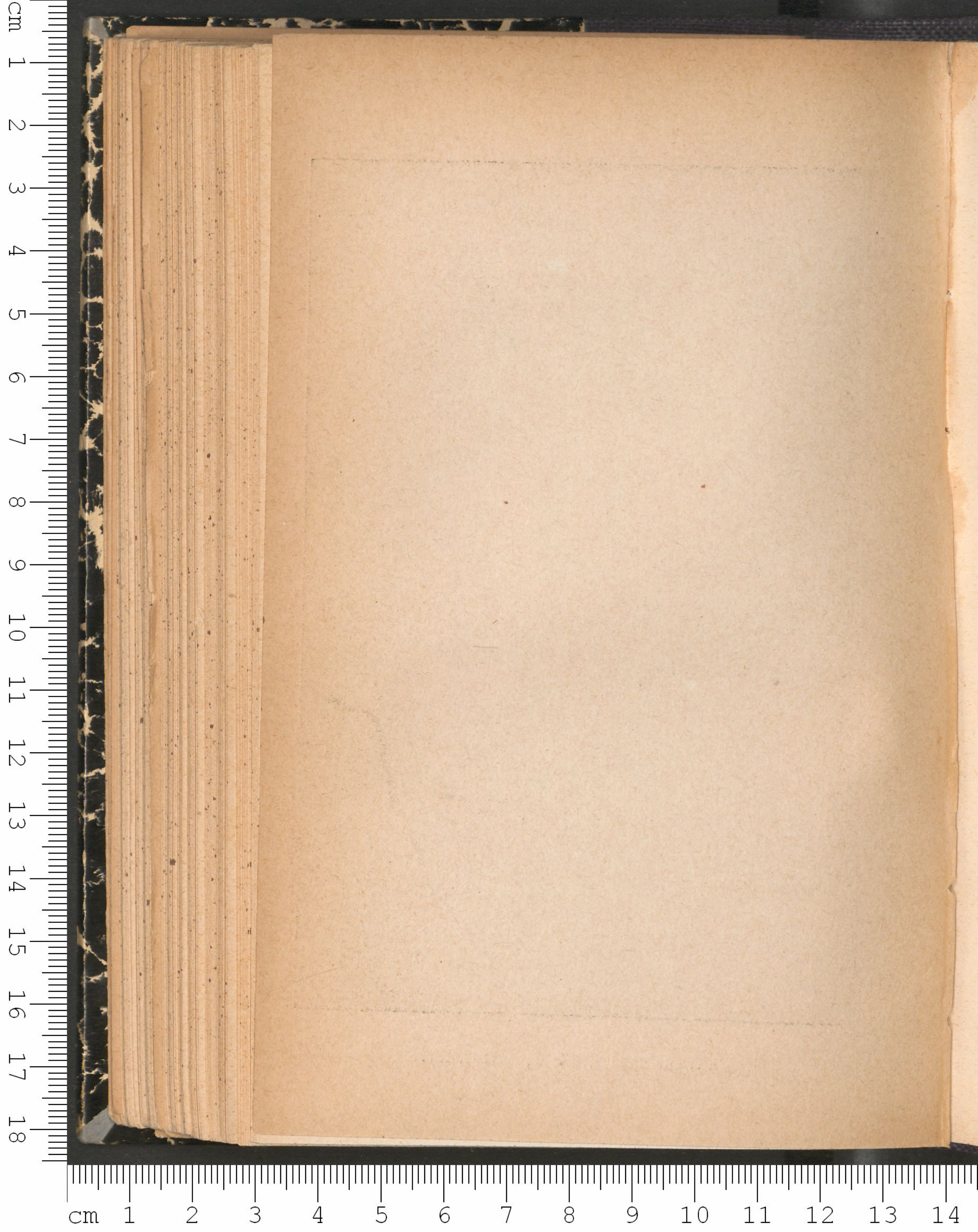
citer se fondirent en un instant. Il en résulta une inondation formidable qui arracha violemment de ce pays la dernière trace de terre végétale et qui, jointe à la peste, ce satellite odieux et meurtrier de toute éruption volcanique en Islande, consomma la désolation, la ruine de toute cette immense contrée que j'avais sous les yeux.

Cependant, j'avoue que, malgré son horreur, par son horreur peut-être, incontestablement belle, ce spectable m'attirait. Il ne m'attirait pas seulement comme le théâtre d'un drame épouvantable, dont j'entrevoyais les gigantesques péripéties. Cette lave, ces rochers tordus, ces terrains calcinés n'étaient pas seulement à mes yeux des témoins, ils étaient des acteurs et des acteurs vivants encore, malgré le piteux état dans lequel il m'était permis de les considérer. Je ne sais si, en attribuant à la terre d'Islande divers sentiments, mon imagination ne crée pas une quantité de chimères, je ne sais si mon besoin impérieux de personnifier la nature en général est un défaut qui m'est particulier ; mais

il m'est impossible, surtout en ces temps où l'on est porté à matérialiser l'esprit et à ne voir, même dans l'amour, que la vibration d'un viscère, il m'est impossible, dis-je, de ne pas idéaliser la matière en lui prêtant la vie. Sans même citer les fleurs qui s'aiment et qui se fécondent, les arbres qui souffrent et ceux qui meurent, je ne peux croire que les colères de l'Océan, la soif du désert, l'orgueil de certains pics ne soient pas des sentiments non seulement exprimés, mais ressentis. On dit souvent de la nature qu'elle parle, je ne crains pas d'ajouter qu'elle sait ce qu'elle dit, et ici, à l'entrée de cette caverne de Surtschellir, qu'elle éprouve les souffrances qu'elle exprime. J'avais eu occasion déjà d'admirer et d'aimer la nature dans ses colères pendant des tempêtes en mer ou dans ses suavités, en contemplant le spectacle de la nuit au milieu des forêts tropicales. Depuis mon excursion aux environs de Kalmanstunga, je l'aime jusque dans ses douleurs, ses désespoirs, et si la nouvelle théorie géologique dit vrai, dans les derniers spasmes de son épouvantable agonie !



Intérieur de la grotte de Surtschellir.



Nous rentrâmes au boer à des allures différentes, suivant les impressions que nous avions ressenties. La route nous était connue à tous et nousn'avions nul besoin les uns des autres. Comment se comportèrent mes compagnons habituels, je ne le remarquai même pas, mais je frémis en voyant avec quelle rapidité imprudente le jeune guide que nous nous étions adjoints revint vers son habitation. Il avait sans doute des aspirations inassouvies qu'il croyait diminuer en dévorant l'espace. Pauvre garçon ! Il m'inspirait une véritable pitié. Etre jeune, bien portant et vivre à Kalmanstunga ! Avoir en soi toutes les ardeurs de l'adolescence, tous les volcans dont notre irrésistible besoin d'aimer gonfle notre cœur à son âge, et n'avoir jamais sous les yeux que cette solitude, ce silence, ces vieux cratères éteints et refroidis sous la neige ! Et l'hiver surtout, pendant la nuit perpétuelle de l'hiver, que doit-il faire dans ce taudis? Va, sors, cours, malheureux enfant ; arpente, la tête et le cœur en feu dans cette nuit épaisse, tout ce pays désolé sur lequel la neige a jeté son

grand et uniforme linceul ! Tous les fantômes que tu croiras entrevoir, néant ! Tu peux tendre la main, aucune autre, pas même une main glacée, ne viendra la saisir !

Tu peux offrir ton dévouement, tes services, donner même ta vie, le vide n'en a que faire et les prendra sans reconnaissance ? Va, marche, marche toujours, gravis ces montagnes désolées, pénètre jusqu'au fond des cavernes, cherche, furète, reconnais de la main chacun des objets où ton pied se sera meurtri, tu ne toucheras jamais que de la neige glacée ou de la lave brûlante. Si par hasard une aurore boréale vient répandre sur toute cette nature ensevelie, son reflet couleur de sang, sonde alors du regard l'horizon, jette les yeux sur ce tableau sinistre, tu n'apercevras que des rochers impassibles ou de terribles avalanches. Si plus tard, rendu aux ténèbres et envahi par le désespoir, tu écoutes, tu prêtes une oreille attentive pour que pas un son ne t'échappe, tu n'entendras que la plainte du vent soulevant la neige, ou bien les cris d'an-

goisse de la terre que tu habites, dont un monstre dévore les flancs !

Pauvre garçon ! Je roulais dans ma tête à son sujet, toutes ces pensées en rentrant clopin-clopant au boer de Kalmanstunga. Sa bonne figure bien franche, ses beaux traits et surtout son apparence de forte constitution au milieu de cette population anémique, avaient attiré mon attention et gagné ma sympathie. J'allais cependant oublier cette pitié inutile, quand la gracieuse et charmante figure de la jeune fille auprès de laquelle je m'étais trouvé si grotesque à Boïstadarlhio me revint à la mémoire. Je ne pouvais cependant pas me le dissimuler, je l'avais aimée cette jeune fille... au moins cinq minutes ! Sa grâce, ses longs cils blonds et ses grands yeux bleus m'avaient retenu loin de la caravane. Tous ses charmes, on s'en souvient, m'avaient imposé des libations excessives au bord du torrent qui avoisine son habitation. Etait-il vraiment de ma dignité de me susciter un rival, de chercher à rapprocher ce beau garçon de cette charmante jeune fille ? Je n'avais pas, en tout cas, fait le

voyage d'Islande pour me livrer à de telles occupations. Etais-je aussi bien sûr de ne jamais retourner à Boïstadarlhio ? Ce doute me fit subitement apprécier la valeur du sacrifice que j'allais faire et me releva dans ma propre estime. Je me sentis fier de moi. Il me semblait que chacun des rochers près desquels je passais s'inclinait en me considérant.

Seul le pauvre petit cheval qui me portait encore si péniblement après sa rude fatigue de la veille ne parut pas se douter du jugement enthousiaste que je portai alors sur moi-même; il eût relevé le pas d'une tout autre manière. Le vilain animal rua au contraire quand je frappai sur lui pour mettre plus promptement à exécution mon héroïque projet, et il ne parut en aucune manière partager l'enthousiaste reconnaissance du jeune homme quand je lui révélai derrière que repli de terrain il pourrait chercher à abriter son cœur. Son pauvre cœur ! Ah ! je l'avais bien jugé : une plaine desséchée, ardente, altérée et cependant qui pourrait être fertile si la moindre goutte de tendresse, cette rosée

bienfaisante, y répandait sa fraîcheur et sa fécondité.

J'étais à peine éveillé que déjà cet enfant était au chevet de mes édredons pour me parler de Boïstadarlhio. La peinture que je lui fis de cette contrée couverte de pierres qui n'étaient pas de la lave et de terre noire qui n'était pas de la cendre lui parut aussi séduisante que le sont pour nous les frais ombrages de quelque forêt séculaire, ou les riantes vallées de certains coins de la France, pleines de gras pâturages et d'abondantes moissons. Sans parler de la perspective de pouvoir aimer que je lui faisais entrevoir, la seule pensée de ne plus voir de neige au moins pendant l'été, de vivre loin de tout cratère de volcan, de contempler une nature qui, sans être gaie, ne semblerait ni agonisante ni tourmentée, parut être pour cet Islandais un tel bonheur, une telle délivrance qu'il m'inspira un très profond intérêt.

Je remarquai tandis que je me disposais à prendre congé de lui, que ses vêtements ne rappelaient en rien ceux de la veille. Non seu-

lement ils étaient propres, mais ils touchaient à l'élégance. J'allais attribuer ce changement au baume bienfaisant que j'avais versé sur son cœur, ou tout au moins, n'anticipons pas, sur son imagination, quand une jeune fille, sa sœur, je crois, une véritable Islandaise cette fois, de traits, de tournure et de santé, entra dans la chambre dite luxueuse, dans un éblouissant costume. Elle portait sur la tête une toque rouge brodée d'or, d'où pendait sur l'une de ses épaules un énorme gland de soie rouge. Son corsage ouvert était fait de mousseline blanche, et son jupon de molleton rouge était retenu à la ceinture par un très joli ruban de soie noire brodé d'or. Les pieds, enveloppés d'abord dans des bas blancs très propres, disparaissaient dans des sortes de babouches faites aussi de soie noire brodée d'or.

Je lui demandai naturellement pourquoi elle avait endossé une aussi brillante toilette, et elle me répondit simplement : C'est dimanche! C'était aussi à cause du dimanche que mon jeune guide de la veille s'était plus

proprement vêtu, et cependant que leur importait ? Le boer de Kalmanstunga était-il moins isolé ce jour-là ? Les habitants pouvaient-ils assister à quelque service religieux ? Les environs étaient-ils d'un aspect moins dramatique ? C'est dimanche ! Moi qui n'étais là qu'en passant, je n'y avais même pas songé. Cette circonstance me donna une haute idée de la force morale de cette population islandaise, qui, loin de se livrer au désespoir, non seulement accepte la misérable situation qui lui est faite, mais sait encore parfois se réjouir dans la solitude au milieu de laquelle elle vit, retenir les dates, respecter les anniversaires et garder ce repos hebdomadaire du dimanche, qui partout ailleurs est une occasion de promenades, de réunions et de fêtes, mais qui, là, ce me semble, par comparaison, devrait apporter une cause de lamentation et de révolte contre l'injuste répartition des largesses de la Providence.

XI

C'est devant ces réjouissances qui excitèrent en moi une pitié peut-être encore plus profonde pour ces malheureux, devant ces beaux rubans brodés d'or que nous nous replaçâmes de nouveau en selle à Kalmanstunga pour continuer notre voyage. Je donnai quelques pièces de monnaie au maître de la maison, la perte de tous mes bagages me mettant dans la complète impossibilité de faire aucune largesse en nature, je serrai la main du nouveau fiancé, je m'inclinai devant les brillants costumes des affreuses femmes qui me souhaitaient bon voyage en agitant leurs bras amaigris et décharnés, et lançant mon cheval au galop, je traversai au plus vite une couche de

cendre qui recouvre le sol au sud de Kalmanstunga, la largeur d'un kilomètre environ. Nous traversâmes ensuite la rivière de Lajustavir et nous commençâmes l'ascension du col appelé Kaldalr, qui sépare tous les glaciers que j'ai cités précédemment d'un petit jokúll nommé Ok, lequel termine à l'occident la partie neigeuse de cette haute chaîne de montagnes faite d'ancien volcans superposés et successivement éteints.

Mon intention était de gagner les geysers dans la journée en tournant à gauche après le pic du Torsiadalr et en dirigeant mon guide d'après la carte au milieu d'un affreux dédale de glaciers et de jokülls. Mais au moment de lui donner l'ordre de quitter la direction frayée, le pays où j'allais le lancer me parut si dénudé, si aride, si peu approprié à la marche de nos malheureuses petites bêtes, encore si fatiguées, que cette fois le courage me manqua.

Une circonstance d'ailleurs rendait pour moi ces actes d'autorité très téméraires. Je voyais bien sur ma carte des montagnes appe-

lées l'Hlodufel, le Svialdbkueid, mais ne me trompais-je pas en attribuant ces noms à telle ou telle élévation que j'avais sous les yeux? Mon guide, ignorant absolument le pays, était dans la plus complète impossibilité de rectifier mon jugement à cet égard, et je voyais mon interprète et nos chères petites montures perdus dans ce désert par ma faute, obligés de passer la nuit dehors sans nourriture.

Je laissai donc le guide suivre les traces qu'il apercevait à terre, en ayant soin cependant d'étudier de mon mieux sur la carte le chemin qu'il parcourait pour l'empêcher de gagner Reykiavick, où toutes les pistes devaient mener. Mon intention était d'aboutir le soir même au lac de Thingvalla, marqué comme la première étape de l'excursion qui consiste à aller de Reykiavick aux geysers. Je pensais bien que cette route, la plus fréquentée de l'Islande, suivie autrefois par le prince Napoléon et le roi de Danemark, devait être une véritable route, si tant est que l'Islande en possède.

Après un voyage de dix heures, très pénible à cause de la fatigue extrême des cavaliers et des montures, mais dont le récit serait fastidieux pour le lecteur, parce qu'il ne lui apprendrait rien de nouveau sur le pays qui nous occupe, nous parvînmes le soir à un petit boer dont j'ai oublié le nom, si petit qu'il n'était même pas marqué sur ma carte et situé à deux kilomètres environ du lac de Thingvalla. Cependant, malgré l'exiguïté de cette habitation, nous y trouvâmes un confortable relatif. L'eau, il est vrai, y était d'un aspect si repoussant, qu'on nous la coupa avec du lait pour en dissimuler la couleur, mais le reste nous parut luxueux à côté des taudis dans lesquels nous avions couché les jours précédents. On nous servit une truite magnifique pêchée une demi-heure auparavant dans le lac et du biscuit de mer que des touristes américains avaient laissé quelques jours auparavant pour payer leur hospitalité. Pas très larges, les Américains, car ce biscuit n'était guère mangeable, mais il était du moins l'indice d'une contrée fréquentée, le lien avec

l'Europe civilisée. Aussi, le lendemain, eus-je quelque peine à détourner ma caravane du chemin de Reykiavick et à obtenir encore trois journées de voyage au lieu d'une.

Le guide n'avait jamais vu les geysers, mais il se souciait fort peu de les contempler. Les Islandais en général ont un peu honte de tout ce qui rappelle le piteux état sanitaire de leur sol natal. Les cratères, les coulées de lave, les ulcères de soufre les font un peu rougir, tandis qu'ils se rengorgent comme des paons en parlant de leur forêt, la fameuse forêt, et de l'arbre d'Akoreyry.

Mon interprète n'avait même jamais entendu parler des geysers. Le pauvre garçon était à bout de forces, c'était facile à voir. Il avait accompli courageusement son devoir, gagné son salaire, et il se serait volontiers jeté à mes genoux pour me supplier de ne pas aller plus loin. J'agis en diplomate : j'annonçai comme une large concession de ma part que je consentirais à ne voir l'Hécla que de loin, et j'ordonnai de marcher vers le nord-est, dans la direction contraire à la ville de Reykiavick,

que mes hommes souhaitaient si ardemment d'atteindre. Ils ne le souhaitaient pas plus que moi, d'ailleurs, car en vérité j'avais par-dessus la tête de cette locomotion difficile et fatigante à travers ce pays toujours dramatique, mais dont le drame permanent ne me donnait plus que des émotions très relatives. Chaque souffrance, je l'avais déjà ressentie. Chaque difficulté que je rencontrais, j'en avais déja surmonté de semblables, chaque plainte que cette nature d'Islande semblait lancer vers le ciel, je l'avais déjà entendue. O la fastidieuse existence !

Nous eûmes cependant à franchir un obstacle d'un genre nouveau, obstacle que bien des excursionnistes en Islande, ceux qui n'ont pas dépassé les geysers, ont pompeusement décrit. Le gué où il est préférable de traverser la rivière de Bruara se trouve en amont d'un rapide, lequel est coupé dans le sens du courant par une assez large fente que les eaux ont creusée au milieu du lit de rocher. Des eaux tombent en cascades bruyantes aux deux parois de cette fente profonde en

même temps qu'elles roulent sur les deux déclivités qui la bordent. Il faut, pour passer le Bruara, franchir d'abord la moitié du gué en résistant au courant du rapide, traverser le précipice au moyen d'un petit pont, le seul je crois que l'Islande possède, puis franchir l'autre moitié du gué. Les chutes qui entourent ce pont, l'eau dont il est constamment balayé, sa hauteur au-dessus du gouffre, les tourbillons qu'il domine doivent en effet causer une vive émotion aux voyageurs novices qui ont quitté le paquebot à Reykiavick pour l'excursion classique de l'Hécla. Mais nous en avions vu bien d'autres! L'interprète lui-même traversa sans mot dire et ne pensa même pas à se retourner pour s'assurer que je le suivais sans encombre. Nous n'avions qu'une préoccupation : arriver au plus tôt afin de nous reposer.

Mais le boer qui avoisine les geysers est un des plus pauvres que nous ayons rencontrés. La nuit que nous allons passer là n'apportera aucun soulagement à nos membres épuisés. Il est dix heures du soir. Trois ou quatre fau-

cheurs sont occupés à raser l'herbe chétive qui entoure cette misérable habitation. Nous prions l'un d'eux de nous faire les honneurs des phénomènes bizarres à côté desquels il vit et auxquels l'Islande doit en grande partie que son nom soit quelquefois prononcé par des bouches européennes.

Nous n'avons pas marché cinq cents mètres que déjà nous pénétrons sur une pente rocheuse d'environ un hectare. Il nous est d'autant plus facile d'apercevoir ses vingt-cinq ou trente ouvertures béantes que toutes laissent échapper une épaisse vapeur. Ces ouvertures sont à des niveaux différents. Les eaux que l'on aperçoit au fond de chacune d'elles sont aussi à des niveaux différents, Elles ne communiquent donc pas entre elles. D'ailleurs, parmi ces eaux, les unes sont limpides, d'autres troubles, d'autres fangeuses et nauséabondes. De plus elles se comportent chacune d'une manière si différente, qu'on ne peut douter à première vue qu'elles ne soient absolument étrangères l'une à l'autre.

Que l'Islande possède de telles particularités,

il n'y a là rien d'étonnant, mais que tous ces phénomènes se soient donné rendez-vous sur un espace d'un hectare, c'est là un caprice de cette nature qui est tout à fait remarquable.

Nous gravissons lentement la pente. La première cavité renferme une eau épaisse et fangeuse, d'où s'échappe toutes les minutes un volume assez considérable d'un gaz nauséabond et même quelque peu délétère. Notre guide nous conseille de ne pas considérer trop longtemps ce répugnant spectacle.

Voici une autre mare non moins fangeuse, laissant voir à sa surface les teintes brillantes et constamment changeantes de certaines eaux grasses.

Nous passons à côté de beaucoup d'autres ouvertures semblables. Puis voici enfin un petit trou charmant. Il a la forme et le diamètre d'une casserole. L'eau, qui bout avec une bonne volonté marquée et digne d'un but plus utile, est d'une limpidité irréprochable.

Que n'avais-je encore mes boîtes de conserves, pour faire cuire là un excellent souper ? Non loin est un petit trou de la capacité d'une

grosse canne. Il laisse échapper un jet d'eau qui monte environ à 2 mètres de hauteur et qui donnerait facilement à ce coin de l'Islande l'apparence d'un élégant jardin à la française, s'il n'y manquait des arbres, des massifs, des statues, des fleurs et tout le reste.

Voici enfin le Strumkorf, le plus extraordinaire, à mon avis, des geyzers. Son ouverture a deux mètres de diamètre. Elle est presque régulièrement cylindrique et elle laisse apercevoir, à trois mètres de profondeur environ, une eau trouble dont la perpétuelle agitation forme une écume épaisse d'une odeur infecte, horrible à voir.

Pour mettre ce geyser en colère, il suffit de lui jeter une motte de terre. A peine a-t-il reçu cette pilule, qu'il fait entendre un rugissement sourd. Les eaux baissent de niveau et leur mouvement semble quelque peu diminuer. Mais ce n'est là qu'un calme relatif qui précède la tempête. Un quart d'heure après, le monstre mugit, la terre tremble. Les eaux se soulèvent d'abord jusqu'à l'orifice, puis, reprenant leur élan, elles forment un jet

monstrueux d'eau fangeuse et de terre noire s'élevant à quelques mètres. Cependant ce n'est encore là que le commencement de la crise. Après plusieurs soubresauts toujours plus forts, le geyser finit en mugissant par lancer une immense colonne d'eau à plus de 25 mètres de hauteur. Cette eau naturellement ne retombe pas tout entière dans le gouffre. Elle se répand aux alentours en portant au loin la terre qu'on lui avait précédemment jetée. L'irruption dure de cinq à six minutes, et elle est souvent suivie d'une autre à une demi-heure d'intervalle. Le geyser reprend alors son aspect ordinaire.

Le guide m'apprit qu'une seconde attaque immédiate le laisse indifférent et qu'il n'est susceptible de se sentir nouvellement blessé dans son amour-propre que vingt-quatre heures plus tard.

En gravissant toujours le même rocher, on arrive au grand geyser regardé comme le roi de la troupe. Il a l'apparence d'un joli bassin d'eau limpide placé au sommet d'un cône tronqué de 3 mètres environ de hauteur. Cette

eau boût, mais légèrement. Elle est à la température de cent degrés centigrades. Au fond de ce bassin et au centre on aperçoit une large ouverture pratiquée en forme de puits. C'est de cette ouverture que provient l'eau que le grand geyser fait jaillir dans ses terribles colères.

Malheureusement, les accès en sont irréguliers et ils ne sont motivés par aucune cause extérieure. Une charretée de terre déversée dans le grand geyzer pourrait troubler quelques instants la pureté de ses eaux, mais n'aurait aucune influence sur son fantasque caractère. Il est resté sourd aux ordres du prince Napoléon et même à ceux du roi de Danemark, son souverain. Serait-il un révolutionnaire ? J'ai peine à le croire, car, dans ce pays dénué de tout charme pittoresque, il garde une sorte d'élégance et un incontestable prestige, grâce à sa puissance qui semble d'autant plus grande que la cause en est mystérieuse et ne laisse pas d'avoir sur l'esprit une certaine influence. Il en impose vraiment, même au point de vue moral, ce roi des

geysers d'Islande, et loin de chercher à l'irriter par mes sarcasmes, c'est sous la forme de la prière que je le suppliai de vouloir bien, en mon honneur, déployer ses talents. Il m'exauça à demi. J'allais rentrer dans le boer pour prendre quelque repos lorsque plusieurs grognements sourds se firent entendre, accompagnés de légers tremblements de terre. Je revins naturellement sur mes pas et, m'enveloppant dehors, à côté du monstre, dans mes couvertures, je commençai à monter ma faction.

Je n'en fus relevé qu'à trois heures du matin. De nouveaux rugissements souterrains m'avaient complètement tiré de mon sommeil. Je vis alors la surface du bassin bouillonner d'une manière insolite, puis peu à peu se souever. Quelques minutes après, une grosse colonne de 3 mètres de diamètre environ s'élevait à 5 ou 6 mètres de hauteur, en lançant de tous côtés mille gerbes reflétant sur leur cristal les rayons étincelants du soleil. Ce ne fut qu'une légère concession; mais je n'en fus pas moins reconnaissant à ce colosse capricieux de

m'avoir donné, par cette minime répétition du grand spectacle qu'il offre à ses privilégiés, une juste idée de sa merveilleuse beauté.

Comment explique-t-on scientifiquement ces phénomènes bizarres? On peut presque dire : autant de savants, autant de systèmes. Celui qui me paraît le plus admissible chercherait à appliquer sur une grande échelle la théorie des vases communiquants.

L'extrémité inférieure des geysers serait reliée par un conduit naturel à un lac souterrain. Sur la surface de ce lac se dégagerait constamment une immense quantité de gaz dont la tension serait parfois assez forte pour vaincre la résistance de l'eau. L'eau du lac serait alors refoulée par le conduit jusqu'au geyser par où elle s'échapperait avec force.

Le lac correspondant spécialement avec le Strumkorf serait d'un niveau assez bas pour laisser constamment échapper des gaz par un conduit étranglé dans l'une de ses parties. La terre que les touristes jettent dans ce geyser boucherait facilement cet étranglement

et serait à son tour refoulée par les gaz qui, ayant accumulé pendant un quart d'heure une force considérable d'expansion, chercheraient à recouvrer leur issue ordinaire.

Je le répète, c'est là la théorie la plus plausible. Malheureusement la configuration du pays ne paraît pas du tout confirmer cette explication du phénomène. Les geysers sont placés sur la pente d'une légère éminence, au milieu d'une vallée très large. Où seraient donc les lacs communiquant avec eux ? — Très loin, peut-être, répondent les savants : quand ils seraient à cent lieues de là, la théorie peut encore trouver son application. Je ne dis pas non, mais alors pourquoi toutes ces ouvertures, communiquant avec des lacs différents, se seraient-elles donné rendez-vous sur l'espace d'un hectare? Et puis, si les lacs sont si éloignés, comment l'eau qui en provient se maintient-elle à une température si élevée?

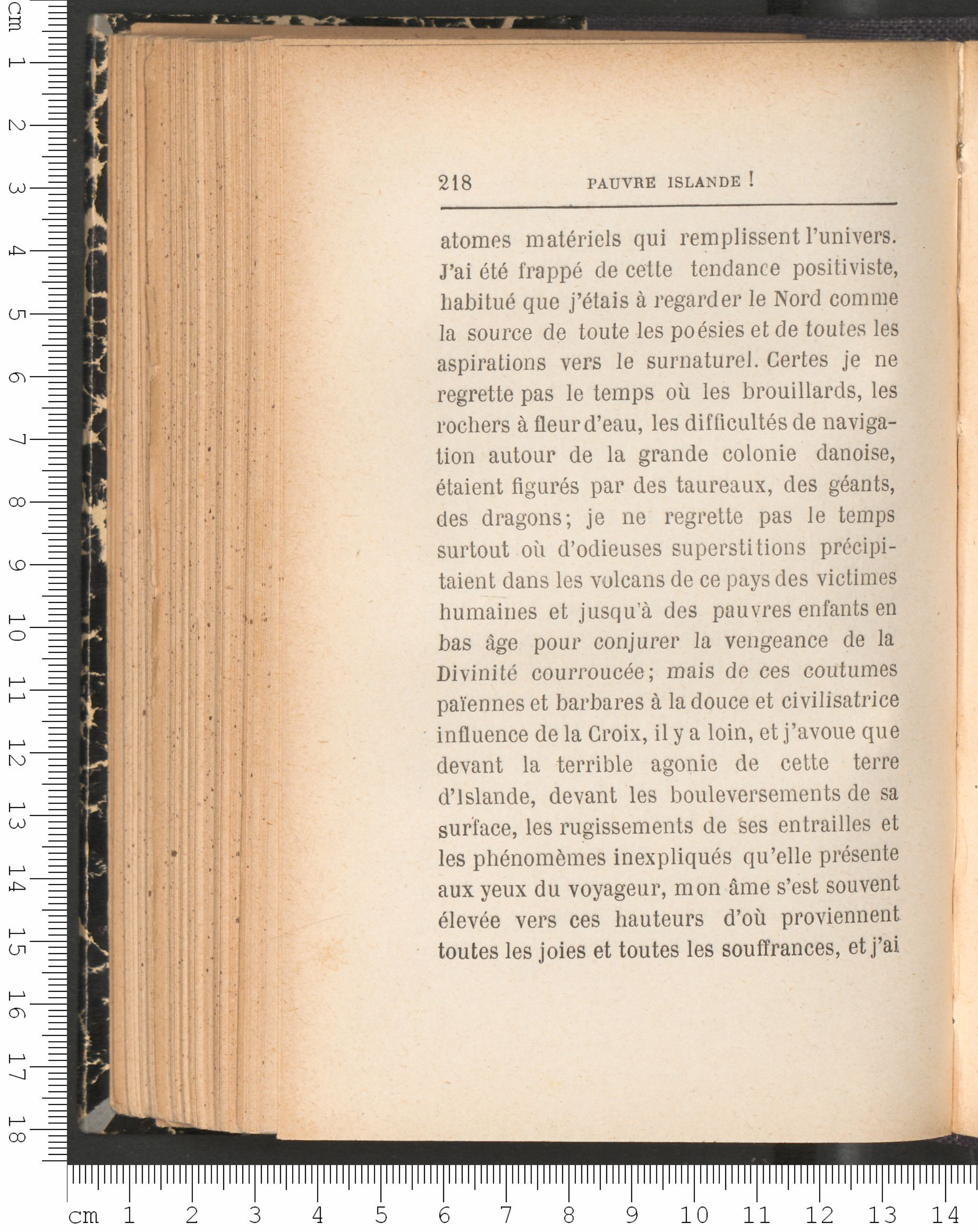
J'ai dit et j'ai prouvé que les geysers ne communiquaient pas entre eux et étaient absolument indépendants les uns des autres. Cependant je ne serais pas éloigné de croire

que, rendus actuellement indépendants par des causes postérieures, ils aient eu une origine commune.

Les savants peuvent expliquer bien des choses à leur manière. Un proverbe que je ne crains pas de citer, bien qu'il semble attaquer particulièrement les voyageurs, s'exprime ainsi : A beau mentir qui vient de loin. On pourrait dire avec plus de raison : A beau affirmer qui pose un principe dont personne n'ira jamais vérifier l'exactitude. Non loin du Strumkorf dont je viens de parler, à quelques kilomètres, il existe un autre geyser dans lequel une vache est tombée. La malheureuse bête fut rejetée quelques minutes après, non seulement morte, ceci n'est pas étonnant, mais en lambeaux, les membres épars. Ce geyser, depuis ce temps, s'est appelé d'un nom islandais qui signifie : Crache-Vache. Quel est le savant assez amoureux de sa science pour aller tenter par lui-même une pareille expérience ? Non, il ne suffit pas d'affirmer pour savoir, et certaines croyances scientifiques du passé, regardées autrefois comme certaines,

aujourd'hui comme absurdes et enfantines, devraient inspirer quelque défiance aux théories les plus présomptueuses des temps modernes.

Que la matière soit parvenue à acquérir certains mouvements, grâce à ses lois organiques, ceci est incontestable; mais que ces mouvements aient fini par produire la pensée, l'entendement humain, c'est ce que je n'admets pas et ne veux pas admettre. Certes, en Islande plus qu'ailleurs, on serait tenté de croire à la puissance suprême et absolue de la matière. C'est une lutte acharnée entre les divers éléments qui la composent, ou, d'après certains savants, entre ces divers éléments et la mer qui les entoure. Aussi, beaucoup d'auteurs qui ont parlé de ces bouleversements de la nature septentrionale, de la disparition de la Friselande de l'ancien continent de l'Atlantide, ont-ils conclu leurs récits par certaines affirmations matérialistes expliquant ou voulant expliquer jusqu'à la formation de l'homme par la combinaison de forces inconscientes inhérentes, disent-ils, à des



atomes matériels qui remplissent l'univers. J'ai été frappé de cette tendance positiviste, habitué que j'étais à regarder le Nord comme la source de toute les poésies et de toutes les aspirations vers le surnaturel. Certes je ne regrette pas le temps où les brouillards, les rochers à fleur d'eau, les difficultés de navigation autour de la grande colonie danoise, étaient figurés par des taureaux, des géants, des dragons; je ne regrette pas le temps surtout où d'odieuses superstitions précipitaient dans les volcans de ce pays des victimes humaines et jusqu'à des pauvres enfants en bas âge pour conjurer la vengeance de la Divinité courroucée; mais de ces coutumes païennes et barbares à la douce et civilisatrice influence de la Croix, il y a loin, et j'avoue que devant la terrible agonie de cette terre d'Islande, devant les bouleversements de sa surface, les rugissements de ses entrailles et les phénomèmes inexpliqués qu'elle présente aux yeux du voyageur, mon âme s'est souvent élevée vers ces hauteurs d'où proviennent toutes les joies et toutes les souffrances, et j'ai

souvent remercié la Providence, qui répartit ses dons comme il lui plaît, de ne m'avoir fait naître ni dans le boer de Kalmanstunga, ni même dans celui de Boïstadarlhio.

Pauvres fiancés sans le savoir que j'avais laissés en ces lieux, j'ai souvent pensé à eux durant ces derniers jours de voyage, pendant lesquels j'étais las de regarder cette terre qui me paraissait maudite. La peinture que je me faisais de leur bonheur éveillait en moi de gais et poétiques souvenirs. Regarde-t-on en effet le cadre quand le tableau est charmant? C'est en laissant divaguer ainsi mon imagination que je revins au boer voisin des geysers, après avoir passé toute ma nuit en plein air pour épier le caprice du monarque de ces lieux.

XII

Il n'était guère plus de quatre heures du matin. Les habitants du boer fauchaient déjà leur herbe. En les faisant questionner par mes deux intermédiaires, j'appris qu'ils n'avaient pas discontinué leur travail depuis la veille au soir. Je leur en demandai la cause : — Il fait trop chaud pendant le jour, me firent-ils répondre.

Trop chaud! Jamais le thermomètre, pendant mon séjour en Islande, ne s'était élevé au-dessus de six degrés centigrades. Il est vrai que la saison était particulièrement froide. Etrange créature que l'homme : quand autrefois je traversai la Havane, la température, par extraordinaire, s'abaissa à treize degrés

au-dessus de zéro. Tous les habitants grelottaient et la société élégante se couvrit immédiatement de fourrures. Et ici, en Islande, les paysans regardaient comme une chaleur torride une température de quelques degrés au-dessus de zéro. Décidément, tout est relatif ici-bas, et je finirai peut-être, avant de reprendre la mer pour revenir en Europe, par regarder la reine de l'Atlantique septentrionale comme le Paradis sur la terre!

Nous revînmes sur nos traces de la veille plus fatigués que jamais, mais très encouragés par cette pensée que chacun des pas de nos petites montures nous rapprochait de la fin de nos maux. Nous traversâmes encore des rivières, des marais, des régions pleines de moustiques, des plaines de cendre (mon récit ressemble à un chapelet), et nous parvînmes, au bout de huit heures de cette pérégrination devenue monotone, au bord du lac de Thingvalla. Nous contournâmes ce lac en franchissant une dernière coulée de lave, mais beaucoup plus facilement que les autres, la route étant quelque peu frayée, et nous aperçûmes

la muraille rocheuse qui le côtoie à l'ouest et qui, fendue dans sa longueur en deux parties parallèles, a joué un si grand rôle dans l'histoire primitive de l'Islande.

Les *Gragas* et les *Sagas*, contenant les vieilles traditions de la colonie danoise, rapportent que l'Islande n'était pas complètement inconnue ni tout à fait déserte avant l'arrivée des Scandinaves. Elle avait été visitée, au VIIIe siècle, par les Irlandais, que leur zèle de missionnaires chrétiens ou d'ermites avait répandus dans toutes les îles de la mer du Nord.

Le géographe Décuil, qui vivait en 825, en fait foi (1). Mais les Scandinaves n'avaient aucune connaissance de ces voyages quand ils découvrirent tout à fait par hasard la grande île qui nous occupe.

Le Norvégien Naddod, en se dirigeant, comme d'habitude, vers les îles Féroë, fut jeté par les vents sur la côte occidentale de l'Islande. Il gravit une montagne pour cher-

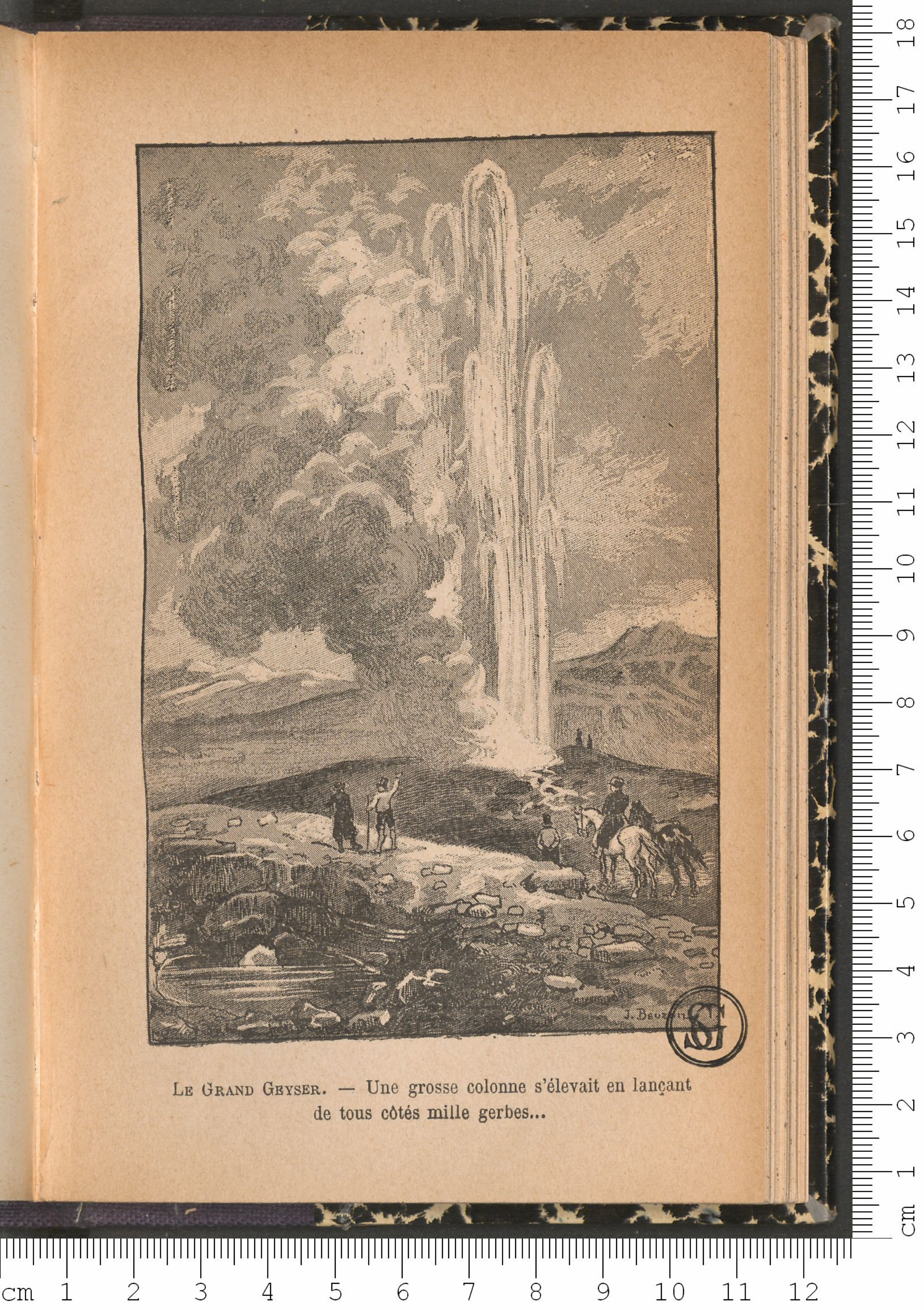
(1) *Dicuilti liber de mensura orbis terræ.*

cher, dit le *Landnama Bok* (1), s'il n'apercevrait pas de la fumée ou quelque autre signe d'habitation. Ce fut en vain, et il quitta l'île en la nommant la Terre de Neige.

Vers le même temps, un Suédois, Gardar, allant aux Hébrides pour y réclamer l'héritage de sa femme, fut assailli au sortir du détroit de Petland par un violent orage qui le jeta vers l'ouest en pleine mer. Il aborda en Islande, fit par mer le tour de la contrée, se convainquit que c'était une île et revint en Scandinavie pour parler de sa découverte.

Un Norvégien, Floki, voulut alors s'assurer de la vérité des récits de Gardar. A défaut de la boussole et du compas, inconnus à cette époque des navigateurs scandinaves et qui, d'ailleurs, lui eussent été, on sait pourquoi, d'une utilité très relative, il emporta avec lui, pour se diriger, trois corbeaux qu'il avait consacrés aux dieux. Après avoir fait voile vers les Shetland, puis vers les Féroë, il se confia à la pleine mer. Le premier des trois corbeaux

(1) Ouvrage écrit à la fin du XIIe siècle.



Le Grand Geyser. — Une grosse colonne s'élevait en lançant de tous côtés mille gerbes...

mis en liberté s'envola en arrière pour regagner la terre qu'on avait quittée. Le second, quelque temps après, plana un peu au-dessus du navire, puis revint s'y abattre : plus tard enfin le troisième s'envola droit en en avant et ne reparut plus.

En suivant la direction de son vol, Floki rencontra la terre. Il aborda sur la côte sud-est de la grande île qu'il cherchait, et c'est lui qui la nomma Islande ou Ile de Glace. Cependant il ne s'y établit pas, et les premiers véritables colons furent Ingolf et Leif dont le voyage se place, d'après les historiens européens, en 874, mais d'après les traditions islandaises en 878. On a dernièrement célébré en 1878 par de grandes fêtes, dont j'ai pu voir les restes, le millième anniversaire de cet important établissement.

C'étaient deux exilés norvégiens, cet Ingolf et ce Leif. Ils étaient de haute naissance et d'une même famille. Ils avaient été proscrits à la suite d'un meurtre exécuté en commun, et ils étaient venus demander à l'Islande un sûr asile. Leif alla chercher des esclaves en Irlande

et les partagea avec son compagnon d'exil. Ingolf fit le tour de l'île par le nord. Il trouva, dit la légende à laquelle j'ai déjà fait allusion, une première baie gardée par un taureau, une seconde par un géant, une troisième par un dragon, une quatrième par un bélier. Enfin, il trouva sans défense la baie au fond de laquelle est bâtie actuellement la ville de Reykiavick, et il y aborda. Leif ne tarda pas à être assassiné par ses propres esclaves, et Ingolf resta l'unique et véritable fondateur de la colonisation islandaise.

A cette époque, dit M. Geffroy, le traducteur des *Sagas* et des *Gragas*, dont je ne fais guère ici qu'analyser les compilations, un roi de Norvège, nommé Harald Harfager, avait douze ans, lorsque, épris de la beauté de Ragna la Fière, il lui déclara son amour. Elle lui répondit qu'elle appartiendrait à celui qui soumettrait à sa domination tous les petits chefs du pays et qu'elle ne voulait pas d'autre époux. Harald fit vœu de ne pas couper sa chevelure avant d'avoir conquis sa main, et il mit dix ans à atteindre son but. Après avoir épousé celle

qu'il aimait, il procéda, au nom de sa royauté suprême, à une véritable dépossession de ses nouveaux sujets. Il prétendit même toucher un impôt sur les terres libres qui avaient toujours constitué jusqu'alors et depuis la première occupation de la Norvège un genre de propriété inaliénable et exempt de toute redevance.

Parmi les possesseurs de ces terres indépendantes, les uns résistèrent avec courage et ne cédèrent qu'à la force, d'autres se soumirent lâchement. Deux frères, qui étaient chefs dans le Naumudal, étaient occupés à achever la construction d'un tertre destiné à leur servir de sépulture, quand ils apprirent qu'Harald s'avançait contre eux. L'aîné, qui se nommait Herlang, fit apporter une grande provision de vivres dans l'intérieur du tombeau, y entra avec douze de ses serviteurs, et en fit murer derrière lui l'ouverture. L'autre, au contraire, ordonna qu'on préparât sur la colline royale un haut siège et, un peu au-dessous, des bancs comme ceux où les vassaux prenaient place d'ordinaire. Il alla s'asseoir une dernière fois sur le haut siège qu'il occu-

pait en sa qualité de chef, puis, se précipitant à terre, il se laissa rouler jusqu'aux bancs des vassaux, parmi lesquels il se rangeait ainsi désormais. Harald, le félicita de sa soumission et, lui attachant au cou un bouclier, à la ceinture une épée, il lui donna, avec le titre de vassal du roi de Norvège, la domination sur tout le district de son frère et le sien.

La plupart des autres chefs, sans imiter précisément l'exemple de l'aîné des deux frères, préférèrent du moins à l'asservissement l'exil. La découverte récente offrait un asile aux victimes de la tyrannie d'Harald. L'Islande, qui n'avait reçu jusqu'alors que des criminels fuyant les lois ou tout au plus des aventuriers cherchant fortune, allait servir à de plus nobles desseins. Les nouveaux émigrants ne mettraient plus à la voile secrètement, mais au grand jour, avec femmes et enfants, serviteurs et esclaves. L'Islande reçut en eux les dépositaires de tout ce que le Nord connaissait de civilisation.

Le *Landnama Bok* raconte la manière primitive dont ces chefs scandinaves se consti-

tuaient une propriété. Soit qu'ils allument à l'embouchure d'un fleuve un grand feu dont les rayons, aussi loin qu'ils se répandent, leur en soumettent les rives ; soit qu'ils circonscrivent par des bûchers placés à égale distance, en vue les uns des autres, tout le territoire que l'on peut ainsi entourer en un jour ; soit qu'ils fassent le tour du nouveau domaine, une torche à la main et dans un sens opposé au cours apparent du soleil ; soit qu'ils lancent à travers le pays une flèche enflammée ; soit qu'ils marquent leur passage par des signes sur les arbres ou sur les rochers ; soit qu'ils provoquent en duel le possesseur du sol qu'ils convoitent et qu'ils le tuent.

Beaucoup de chefs qui, en Norvège, étaient prêtres ou présidents d'un temple, ont apporté des fragments ou même toute la charpente de leur ancien sanctuaire, et surtout quelques poignées de terre empruntées au sol qui supportait l'autel où étaient les statues de leurs dieux. Ces fragments ou cette terre suffisent pour que le temple soit, sous un nouveau ciel, également respecté et sacré. Ce temple con-

siste en un grand édifice dont l'enceinte forme un asile et au milieu duquel on voit sur un tertre un autel supportant d'abord la flamme qui ne doit jamais s'éteindre, puis un anneau d'or et d'argent sur lequel on prête les serments et que le chef porte au doigt pendant toutes les cérémonies; enfin la chaudière destinée à recevoir le sang des victimes et l'instrument avec lequel on asperge de ce sang les murs et l'assemblée. Tout autour de l'autel sont les images des dieux. On voit dans les environs la pierre aiguë sur laquelle on brise les reins des victimes humaines et un emplacement réservé pour rendre la justice, appelé Thing, où se jugeront tous les différends et tous les méfaits.

Parmi ces things, l'un fut plus spécialement désigné comme le tribunal suprême, l'Althing, celui où se décideraient, en présence de tous, les questions intéressant la nouvelle colonie.

Ce tribunal se trouvait précisément placé dans cette grande fente de rochers voisine du boer où nous allons demander l'hospitalité en arrivant des geysers.

La fente appelée l'Almannagia a environ trois cents mètres de longueur, quarante à cinquante mètres de largeur, et les murailles rocheuses qui en forment les parois presque mathématiquement verticales s'élèvent à la hauteur de vingt à vingt-cinq mètres. Une quantité innombrable d'oiseaux ont fait leurs nids dans les anfractuosités de ces pierres séculaires, et par leurs cris répétés, leurs coassements sinistres, ils semblent perpétuer dans l'histoire, en se les racontant les uns aux autres, les luttes et les drames sanglants dont ces lieux d'une majesté incontestable ont été autrefois les impassibles témoins.

On désignait sous le nom d'Althing ou Assemblée générale du peuple islandais deux réunions diverses qui avaient lieu concurremment : celle d'une assemblée législative et par conséquent politique, et celle des tribunaux supérieurs rendant la justice pour les quatre divisions de l'île.

Considérée comme assemblée législative, l'Althing prenait le nom de Logretta. Les *Gragas* nous donnent sur cette Logretta les

plus grands détails, et certains de ses règlements devraient être pris en considération par nos assemblées modernes.

Le Logretta se composait des magistrats locaux de tout le pays, lesquels étaient les héritiers de tous les anciens chefs de l'émigration. Ils tenaient autrefois entre leurs mains la triple autorité militaire, judiciaire et religieuse, mais l'institution de l'Althing, en créant un pouvoir public, avait apporté des limites à leur autorité jusque-là exclusive et sans partage.

Chacun de ces magistrats locaux se faisait accompagner de deux assesseurs choisis par lui-même entre les habitants de sa circonscription. Le Logretta comptait cent quarante-quatre membres sans le président. Les séances étaient publiques. Le président du Logretta était tenu de réciter publiquement, pendant les trois années que durait sa charge, tout l'ensemble des lois. Si une loi était passée sous silence pendant toute une période triennale sans aucune réclamation, cette loi était réputée abolie. Quand un projet de loi était

discuté, chaque membre émettait son avis sous serment. La majorité décidait, et son vote avait force de loi, pourvu que la minorité ne fût pas composée de plus de douze membres. Si le président s'était rangé avec la minorité, cas possible, paraît-il, dans la consciencieuse assemblée islandaise, il suffisait d'une minorité plus faible encore pour empêcher la promulgation.

Dans l'intervalle des sessions, le président était chargé d'interpréter et d'appliquer les lois. En cas d'embarras, il lui était permis d'appeler à lui cinq juristes et de les consulter secrètement. Il publiait en outre les divisions de la prochaine année, le commencement et la fin de chaque saison, l'époque où devaient avoir lieu les divers travaux de la terre, quand s'ouvrirait le prochain Althing, quelles règles présideraient à ses réunions et quelles causes pourraient le faire dissoudre.

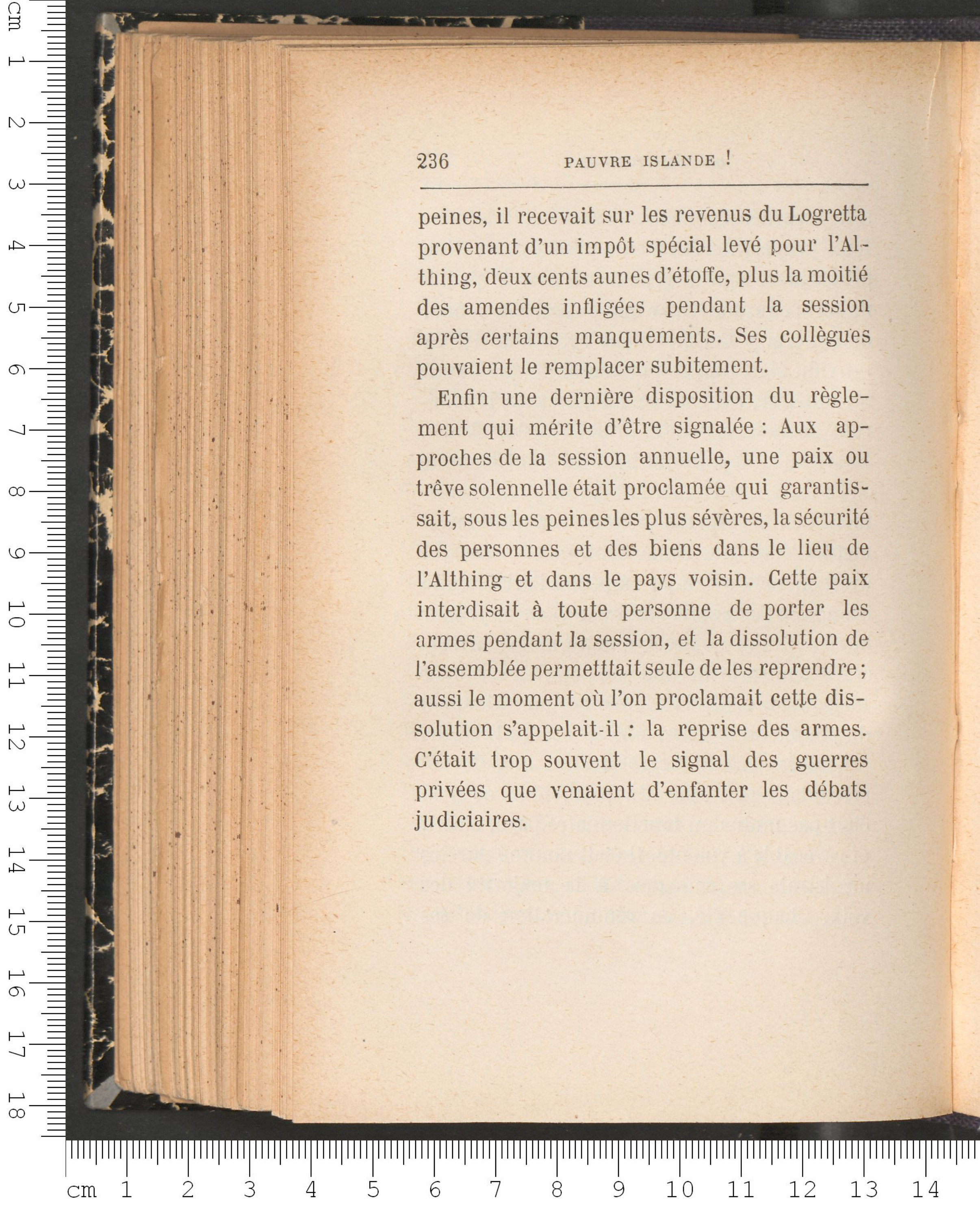
L'histoire des grandes mesures résolues par le Logretta, sous ses divers présidents, dont on peut, avec le concours des *Sagas*, reconstituer la série, serait donc l'histoire même de la république islandaise :

Vers 970, Thorkel Mani y fait adopter la véritable année solaire. Vers l'an 1000, le christianisme y est proclamé légalement religion de l'Etat, et en 1011 le duel est aboli après le combat de Gunlang et de Rafn, dont nous avons déjà pu lire le récit à Miklibœr.

Cette antique république avait certaines institutions éminemment démocratiques. Ainsi non seulement les assesseurs dont j'ai parlé, mais les simples habitants de l'île, pouvaient même, en certains cas, siéger dans le Logretta. Si l'assemblée, dit le *Gragas*, n'est pas au complet lorsque certaines réclamations lui sont présentées, mais qu'elle compte quatre douzaines de membres au moins, le président peut faire occuper les sièges, par les citoyens présents jusqu'à ce que le nombre égale des membres du Logretta soit atteint, et quiconque ainsi désigné, refuse, encourt une amende. Bien plus, si une résolution du Logretta blessait des intérêts ou des droits, il était loisible au premier venu, se croyant lésé, d'y opposer son veto qui suspendait immédiatement toutes les opérations. « Au Logretta, dit le *Gragas*,

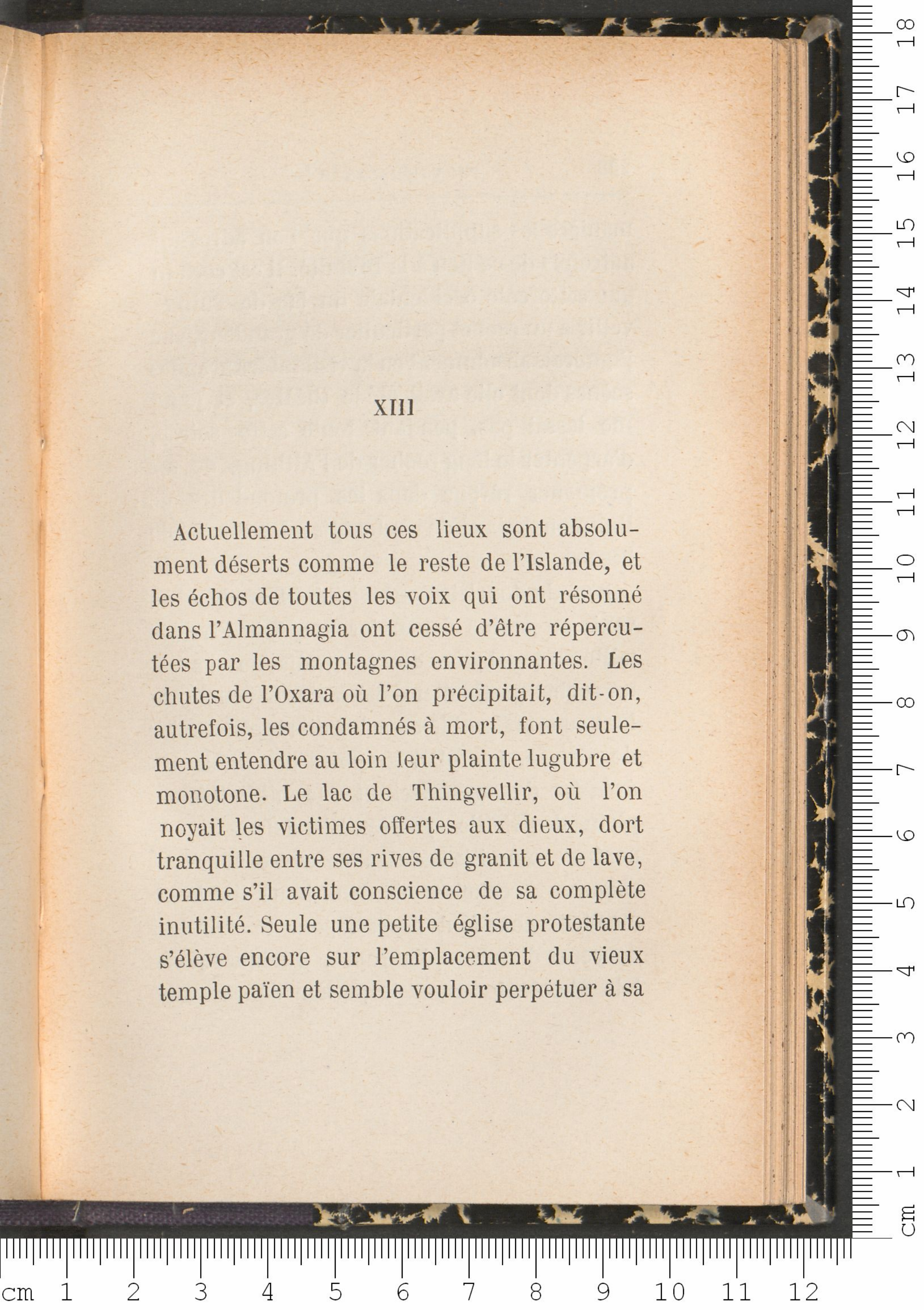
sera regardée comme consentie et adoptée, toute proposition qui n'aura pas été combattue par les juges légitimes, pourvu toutefois qu'elle ne soit pas annulée par une opposition venue, du dehors. » Certainement cette autorité de l'invidu était limitée par la crainte que devait lui inspirer, s'il était seul de son avis, le courroux des autres, mais le droit subsistait. Donc, bien que la république islandaise fût, comme on l'a vu, primitivement oligarchique, le sentiment de liberté personnelle s'y maintint fortement. C'était ce sentiment intime et vivace qui avait en même temps empêché l'aristocratie islandaise de resserrer ses rangs pour opprimer la république et protégé cette même aristocratie contre le despotisme populaire. Jamais un pouvoir central fortement organisé au nom du peuple ou de l'assemblée ne se put établir.

Le président du Logretta était bien le représentant politique du pays, mais ce n'en était pas moins un fonctionnaire payé, électif et révocable à volonté. Il était nommé par les magistrats ses collègues à la majorité des voix. Chaque été, en rémunération de ses



peines, il recevait sur les revenus du Logretta provenant d'un impôt spécial levé pour l'Althing, deux cents aunes d'étoffe, plus la moitié des amendes infligées pendant la session après certains manquements. Ses collègues pouvaient le remplacer subitement.

Enfin une dernière disposition du règlement qui mérite d'être signalée : Aux approches de la session annuelle, une paix ou trêve solennelle était proclamée qui garantissait, sous les peines les plus sévères, la sécurité des personnes et des biens dans le lieu de l'Althing et dans le pays voisin. Cette paix interdisait à toute personne de porter les armes pendant la session, et la dissolution de l'assemblée permetttait seule de les reprendre ; aussi le moment où l'on proclamait cette dissolution s'appelait-il : la reprise des armes. C'était trop souvent le signal des guerres privées que venaient d'enfanter les débats judiciaires.



XIII

Actuellement tous ces lieux sont absolument déserts comme le reste de l'Islande, et les échos de toutes les voix qui ont résonné dans l'Almannagia ont cessé d'être répercutées par les montagnes environnantes. Les chutes de l'Oxara où l'on précipitait, dit-on, autrefois, les condamnés à mort, font seulement entendre au loin leur plainte lugubre et monotone. Le lac de Thingvellir, où l'on noyait les victimes offertes aux dieux, dort tranquille entre ses rives de granit et de lave, comme s'il avait conscience de sa complète inutilité. Seule une petite église protestante s'élève encore sur l'emplacement du vieux temple païen et semble vouloir perpétuer à sa

manière les supplications que l'on adressait autrefois de ce lieu à la Divinité. Il est certain que cette côte occidentale du lac de Thingvellir a un cachet particulier de grandeur, car j'ignorais absolument en la visitant les grandes scènes dont elle avait été le théâtre, et je ne me lassai pas, pendant toute cette soirée, d'arpenter le long rocher de l'Althing, de me promener rêveur dans les profondeurs de l'Allmannagia et de contempler les chutes de l'Oxara.

Peu de touristes ont visité l'Islande sans venir au moins demander une fois l'hospitalité au presbytère de Thingvalla, aussi a-t-il un cachet particulier d'élégance. La chambre luxueuse ressemble au salon d'un petit rentier de village. Les photographies des différents évêques de Reykiavick et une bibliothèque pleine des vieilles poésies islandaises en ornent les murailles. Ce salon ouvre sur une chambre à coucher où deux bons lits bien moelleux nous font espérer pour le soir les douceurs d'un complet repos. Quelques poulets chantent devant le pignon de la mai-

son, et des poissons, fraîchement pêchés dans le lac, nous sont offerts pour notre repas du soir. Le prêtre et sa femme sont absents. Sans nous l'avouer, mon interprète et moi nous en ressentons un secret plaisir, car nous avons plus envie de savourer le confort du presbytère que de faire aucun frais de politesse. Le soir, en examinant notre chambre en détail, nous avons lieu de supposer que nous occupons la chambre nuptiale du ministre protestant et que nous violons, mon interprète et moi, les deux couches pastorales ; mais nous ne nous arrêtons pas à de semblables délicatesses.

Le lendemain, je me disposais à partir pour Reykiavick, après avoir laissé, comme partout ailleurs, une modeste libéralité, quand la servante qui m'avait offert l'hospitalité en l'absence de son maître, me présenta la note. Et quelle note! Je n'en avais jamais reçu d'aussi élevée dans les hôtels les plus élégants d'Angleterre et de Russie réputés les plus chers du monde.

Je me permis de faire quelques observations

en demandant les chevaux; mais il me fut répondu que c'était l'usage de rançonner ainsi les voyageurs ; et de plus, circonstance au moins bizarre, que nos montures s'étaient égarées dans les rochers de l'Althing.

Que ce presbytère de Thingvalla se transforme en hôtellerie, je l'excuse devant l'obligation où il se trouve, par sa position géographique, d'héberger beaucoup de monde, mais qu'il se transforme en une caverne de voleurs au point de retenir les chevaux en otage jusqu'à ce que la note fantaisiste qu'il présente soit réglée, c'est là une métamorphose comme on n'en voit que dans l'imagination des romanciers ou dans la malheureuse Islande.

La rançon payée, les chevaux ne tardèrent pas à être retrouvés, et nous commençâmes la dernière étape du voyage qui devait nous mener à Reykiavick.

Un tremblement de terre récent a fait ébouler, sur une étendue de 50 mètres environ, le mur oriental del'Allmannagia et nous pouvons y pénétrer à cheval. Nous allons donc traverser l'Althing presque dans toute son éten-



L'Almannagia et le lac de Thingvalla.

due, et principalement la partie dont nous n'avons pas encore parlé, où se rendait la justice.

Aux fonctions législatives de cette assemblée se joignait un pouvoir judiciaire. Le jour même de l'ouverture de l'Althing, il se formait quatre grands tribunaux qui correspondaient aux quatre divisons de l'île. Les juges de chaque circonscription étaient nommés par les membres de l'Althing, lesquels, on le sait, étaient les descendants des anciens chefs de l'émigration. Chacun des membres de l'Althing avait le droit de nommer un juge. Ces juges devaient avoir au moins douze ans, être hommes libres, pourvus d'un domicile légal, valides d'esprit et de corps, et non engagés eux-mêmes, de quelque façon que ce soit, dans un procès. Si le défenseur et le demandeur appartenaient à des circonscriptions différentes, l'affaire était renvoyée à l'Althing.

En l'an 1004, on installa un cinquième tribunal composé de neuf membres élus, pris dans chacun des tribunaux primitifs. Ce tribunal, appelé à juger certains litiges plus

14

graves, joua aussi le rôle d'une cour de cassation et d'une cour supérieure d'appel. L'étude approfondie des *Sagas* et des *Gragas* donne une haute idée de l'organisation politique et judiciaire de ce peuple islandais qui, tombé aujourd'hui si bas par suite de l'aridité du sol, était parvenu à un haut degré de civilisation à une époque où le monde européen, quelque chevaleresque qu'il pût être, tenait beaucoup plus en honneur le succès brutal de la force ou l'habileté de manier une épée qu'il n'avait souci de l'équilibre des différents intérêts, du respect des lois et de la véritable justice. Ce serait sortir des cadres de ce modeste travail que d'étudier à fond cette antique organisation sociale où la noblesse d'un côté et le peuple de l'autre savaient revendiquer mutuellement leurs droits, et cela sans trop de guerre ni de sang répandu, par la force unique de la loi et le respect de ceux qui en étaient successivement les dépositaires et les représentants annuels.

La justice locale, rappelant un peu nos tribunaux de paix, mérite cependant une men-

tion spéciale. Une des plus anciennes formes que cette justice nationale ait revêtues se trouve assurément dans le tribunal du seuil de la maison qui se tenait aux portes. Si un propriétaire, convaincu de vol, ne voulait pas permettre que la perquisition se fît régulièrement chez lui, on respectait son foyer. Mais les *Sagas* attestent qu'une sorte de tribunal s'improvisait à la porte de cette maison et jugeait immédiatement. De pareils tribunaux improvisés et jugeant d'après la coutume et le bon sens populaire devaient décider dans les nombreux différends que faisait naître la vie agricole. Il y avait le tribunal de la prairie pour le cas où deux voisins se disputeraient la propriété d'un champ ; il y en avait pour estimer les biens légués à un mineur, pour déterminer les droits des indigents à l'assis tance, pour régler enfin les faillites sans omettre les droits des créances hypothécaires, tant fut réelle de très bonne heure chez les anciens Islandais la complexité des relations civiles et commerciales.

Hélas ! de cette ancienne civilisation islan-

daise, de toute cette activité, il ne reste plus que les misérables pasteurs et les pêcheurs de morue plus misérables encore dont j'ai parlé précédemment. Les hautes et majestueuses murailles de l'Althing ne sont plus les témoins d'une assemblée tumultueuse, politique ou juridique. C'est à peine si, de temps en temps, elles voient passer, dans le couloir qu'elles forment et où siégeait la cour souveraine et le tribunal suprême de l'Islande, un touriste poudreux et fatigué, excitant nonchalamment sa monture de la voix et du geste.

On sort de l'Althing par un véritable sentier de chèvre dont les anciens magistrats islandais appréciaient, paraît-il, les difficultés. Ils faisaient garder facilement ce chemin, le seul par où l'on pouvait pénétrer autrefois dans l'Althing, et se trouvaient ainsi à l'abri d'un coup de main révolutionnaire.

Mais nos petits chevaux sont plus alertes que ces graves personnages, et ils gravissent ces rochers avec autant de rapidité que s'ils montaient à une tribune parlementaire pour

demander justice aux hommes de leur cruauté et de leur ingratitude envers eux.

Ce sentier donne accès dans une immense plaine toute jonchée de grosses pierres dans laquelle, çà et là, de distance en distance quelques agglomérations ménagées de main d'homme marquent la direction à suivre pour parvenir à Reykiavick. C'est bien le moins qu'on puisse faire aux abords d'une capitale.

Comme cela nous est déjà arrivé dans d'autres parties de l'île, nous rencontrons des troupeaux de chevaux qui nous paraissent sauvages et qui courent à travers la campagne avec la plus entière liberté. Ceux-ci sont cependant particulièrement élégants, et j'avoue que je m'emparerais volontiers de quelques-uns. Comment les Islandais en voyage ne volent-ils pas les chevaux et les moutons qu'ils rencontrent ainsi en grand nombre ? Pourquoi mon guide, par exemple, en revenant à Akoreyry, après nous avoir conduits à Reykiavick, ne forcerait-il pas à l'aide de quelques coups de fouet une ou deux de ces charmantes petites bêtes à le suivre jusque chez lui ? Il n'agira

pas ainsi, d'abord par un sentiment d'honnêteté, cela est incontestable ; l'Islandais est probe, même jusqu'à la délicatesse ; mais si l'on veut examiner à fond et quelque peu en sceptique la cause de cette honnêteté, on la trouve non pas dans le châtiment des délits, car la police n'existe pas en Islande, mais on la trouve dans l'inutilité du délit de vol : celui qui posséderait indûment un cheval ne pourrait le vendre qu'à Reykiavick à des étrangers pour être embarqué, ou dans les foires provinciales à des Islandais. Or, ces foires se tiennent à époques fixes dans certaines localités. Le propriétaire d'animaux volés suivrait chacune de ces foires ou les ferait suivre par des représentants.

On ne manquerait pas ainsi de signaler le voleur qui serait obligé de quitter l'Islande, tant il serait honni et maltraité par ses compatriotes. Or, quitter l'Islande, c'est pour les habitants de la colonie danoise un châtiment plus terrible que la mort. On m'a fait connaître un jeune médecin islandais qui avait été faire ses études à Copenhague, qui après

avoir conquis ses diplômes, avait visité l'Allemagne, la France et l'Italie, qui avait essayé quelque temps sa profession en Danemarck et qui fut obligé de retourner en Islande, tant la douleur d'être éloigné de sa chère patrie faisait en lui de profonds ravages.

Trois heures environ après avoir quitté le presbytère de Thingvalla, nous aperçûmes la mer qui paraissait calme et toute bleue sous les rayons éclatants du soleil. Oh ! la bonne et douce chose que la vue de l'Océan lorsque l'on commence à songer aux joies du retour après un long voyage ! la mer est bien le trait d'union qui relie à la patrie lointaine, et quel que soit le caractère sous lequel elle se montre, on se réjouit à sa vue, on la bénit et on l'aime. Le jour de mon arrivée à Reykiavick, elle était particulièrement tranquille, du moins dans la baie au fond de laquelle est construite la capitale de l'Islande. De plus, l'atmosphère étai limpide et me permit de jouir du magnifique coup d'œil que cette partie de l'Islande offre aux yeux du voyageur.

Cette baie de Reykiavick est fermée au sud

par un long promontoire couvert d'une chaîne de montagnes, aux dentelures variées et pittoresques, qui s'avance dans la direction de l'ouest jusqu'à perte de vue. Elle est bordée, de l'autre côté, par de hautes falaises, malheureusement dépouillées de verdure, qui se terminent au nord par le pic de Snoefellsjokull, recouvert de neige depuis le sommet jusqu'à la base qui semble sortir des flots mêmes de l'océan Atlantique. Reykiavick est bâtie au sud-est de la baie, à l'extrémité d'un cap, de sorte qu'elle peut contempler l'ensemble du site grandiose toutes les fois que la limpidité du ciel veut bien le lui permettre. Mais hélas ! cette faveur ne lui est pas souvent accordée.

Cette petite ville, qui me semblait une cité vaste et luxueuse après une course à travers les déserts de l'intérieur, n'est en réalité qu'une misérable bourgade de neuf cents habitants. Les constructions, sauf les monuments publics, sont en bois et groupées sur un isthme étroit qui sépare la mer d'un lac d'eau croupissante et malsaine. L'Église s'élève à côté du lac et forme, avec le monument de la

Chambre des députés, le fond de la place Thorvaldsen, autour de laquelle sont rangées douze ou quatorze maisons. Quinze ou vingt autres habitations s'allongent le long de la plage, et c'est là toute la ville.

Le gouverneur d'Islande ne croit pas devoir par hygiène habiter la capitale, et il s'est fait bâtir une maison en pierres à quelques kilomètres.

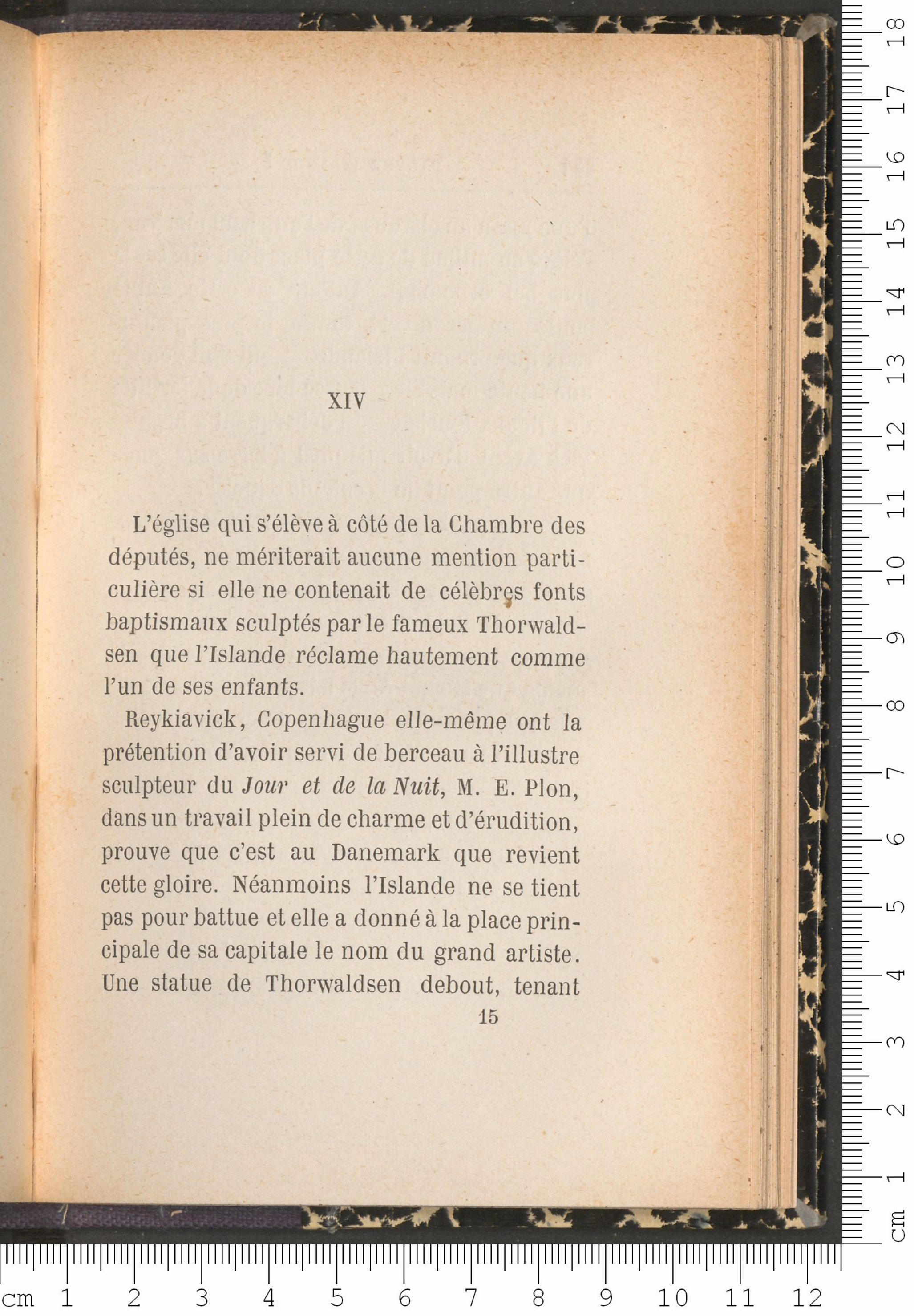
La Chambre des députés est un petit bâtiment carré à un étage, avec cinq fenêtres sur la façade principale. On dirait la gendarmerie d'une petite bourgade française. Seulement le drapeau traditionnel en fer peint est remplacé par deux écussons. Sur l'un, on voit les couleurs du Danemark, sur l'autre, les armes d'Islande qui se composent d'une morue, sur fond d'azur, non d'une morue vivante nageant au fond des eaux, mais d'une morue sans tête, d'une morue coupée, aplatie et séchée, de la morue quasi triangulaire des étalages, de la morue de commerce, en un mot. On ne saurait assurément blâmer le choix de ces armes parlantes pour représenter l'Islande

commerciale, mais je ne sais pourquoi il est difficile de ne pas sourire en voyant à Reykiavick cet emblème de l'épicerie s'étaler à côté des armes souveraines, au frontispice des bâtiments nationaux et en tête de toutes les notes gouvernementales.

L'Islande envoie trente représentants au Parlement de Reykiavick, vingt pour la Chambre basse et dix pour la Chambre haute. A ces dix sénateurs, le roi de Danemark adjoint six collègues choisis de sa propre autorité, et il nomme aussi d'office le président du Parlement. Presque toujours les membres des deux Chambres siègent ensemble en ne formant qu'une seule assemblée ; ce n'est guère que dans le cas d'un vote séditieux émis par les députés que le président réunit les *Patres conscripti*, comme on doit les appeler là-bas, pour annuler par un second vote la décision précédemment prise.

Le parlement islandais, comme on l'a vu, ne siège que tous les deux ans, et les personnages qui le composent ne reçoivent leur mandat que pour une seule session. Jusqu'en

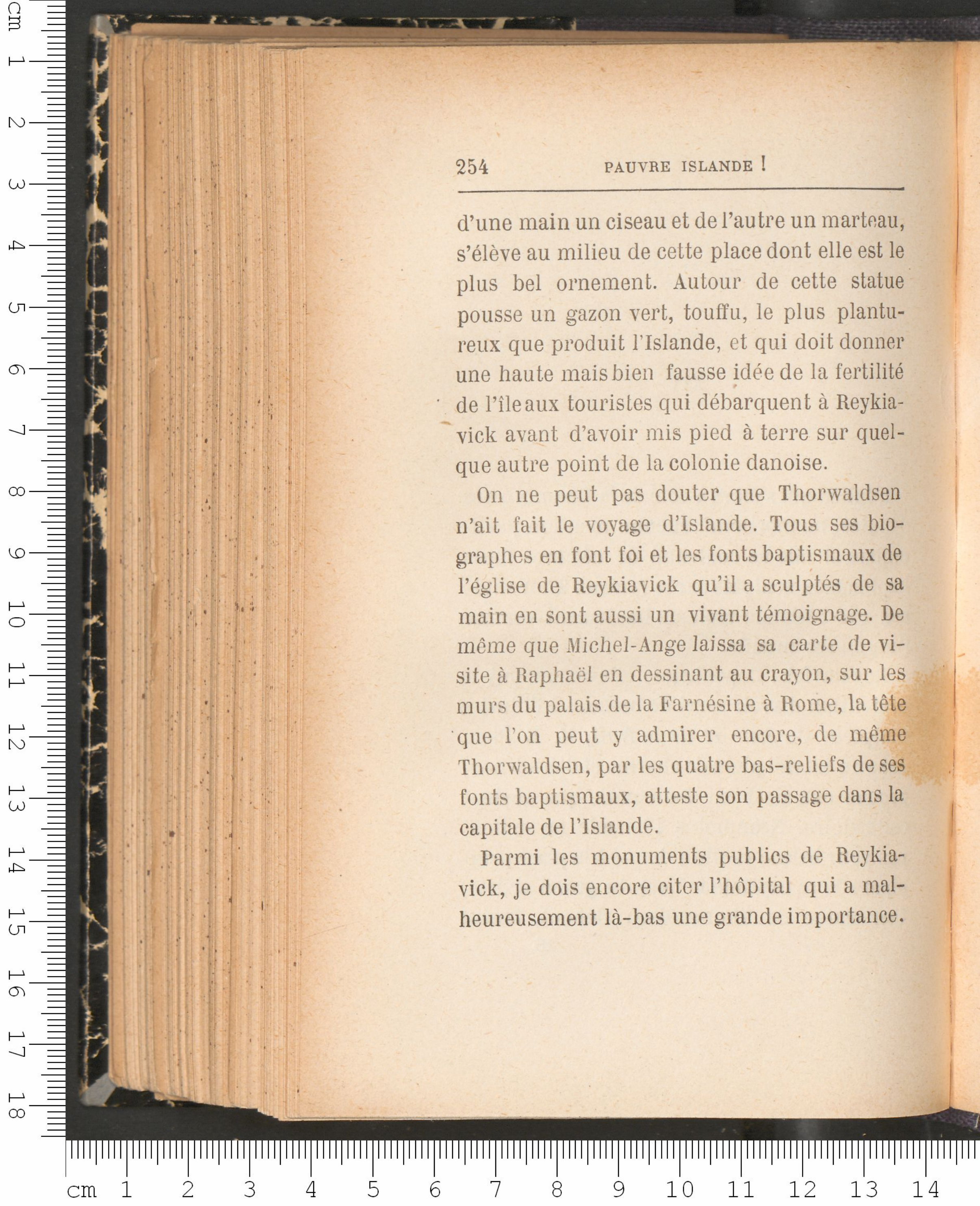
1881, ce Parlement s'était toujours montré rétrograde au point de vouloir maintenir la colonie, malgré le gouverneur lui-même, dans l'état primitif où elle languit depuis de trop longues années. Ce parlement a même obstinément refusé, sous prétexte d'économie, d'établir sur les côtes quelques phares, qui seraient de première nécessité pour les pauvres marins français, danois, anglais et norvégiens qui naviguent dans ces parages. Mais pendant la session de 1881 les mandataires islandais ont voté la création d'un télégraphe reliant la grande colonie danoise au continent. C'est là une innovation considérable qui fera de l'Islande un pays presque européen, qui engagera bien des voyageurs, bien des touristes à la visiter, et qui pourra peut-être ramener cette malheureuse île, si son état géologique le permet, à un degré de civilisation rappelant de loin son ancienne splendeur. Honneur aux députés de 1881 ! Puissent les Islandais comprendre leurs véritables intérêts et répéter leur mandat à ces hommes intelligents et pratiques !



XIV

L'église qui s'élève à côté de la Chambre des députés, ne mériterait aucune mention particulière si elle ne contenait de célèbres fonts baptismaux sculptés par le fameux Thorwaldsen que l'Islande réclame hautement comme l'un de ses enfants.

Reykiavick, Copenhague elle-même ont la prétention d'avoir servi de berceau à l'illustre sculpteur du *Jour et de la Nuit*, M. E. Plon, dans un travail plein de charme et d'érudition, prouve que c'est au Danemark que revient cette gloire. Néanmoins l'Islande ne se tient pas pour battue et elle a donné à la place principale de sa capitale le nom du grand artiste. Une statue de Thorwaldsen debout, tenant



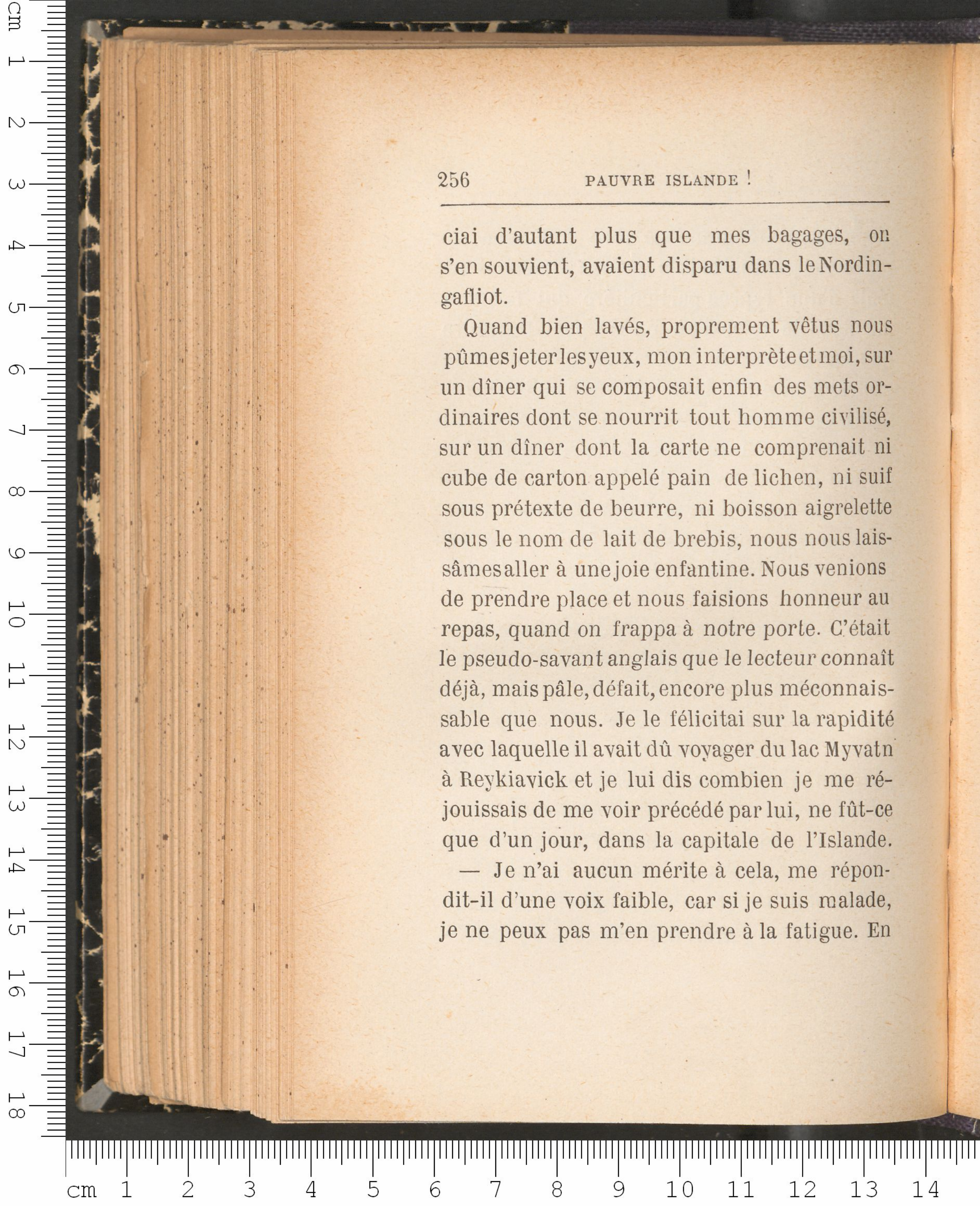
d'une main un ciseau et de l'autre un marteau, s'élève au milieu de cette place dont elle est le plus bel ornement. Autour de cette statue pousse un gazon vert, touffu, le plus plantureux que produit l'Islande, et qui doit donner une haute mais bien fausse idée de la fertilité de l'île aux touristes qui débarquent à Reykiavick avant d'avoir mis pied à terre sur quelque autre point de la colonie danoise.

On ne peut pas douter que Thorwaldsen n'ait fait le voyage d'Islande. Tous ses biographes en font foi et les fonts baptismaux de l'église de Reykiavick qu'il a sculptés de sa main en sont aussi un vivant témoignage. De même que Michel-Ange laissa sa carte de visite à Raphaël en dessinant au crayon, sur les murs du palais de la Farnésine à Rome, la tête que l'on peut y admirer encore, de même Thorwaldsen, par les quatre bas-reliefs de ses fonts baptismaux, atteste son passage dans la capitale de l'Islande.

Parmi les monuments publics de Reykiavick, je dois encore citer l'hôpital qui a malheureusement là-bas une grande importance.

Des Islandais en grand nombre y viennent de toutes les parties de l'île pour s'y guérir d'un ténia d'une espèce particulière qui fait son nid dans le foie, d'où on ne peut l'extraire que par une terrible opération. Cette maladie est très commune dans la grande colonie danoise. On pense généralement que les petits chiens dont l'Islande abonde déposent les germes de cette maladie dans les jattes de lait où ils boivent avec leurs maîtres ; aussi les gens soigneux placent-ils toujours le lait sur une planche élevée, loin de la portée des chiens.

On peut s'imaginer avec quelle joie je descendis de cheval à la porte de l'hôtel Alexandra, situé à Reykiavick, entre la mer et la place Thorwaldsen. Après le voyage dont le lecteur aura bien voulu, je l'espère, suivre jusqu'ici les épisodes, ce n'était pas un mince bonheur que d'habiter une chambre qui n'avait pas la folle prétention d'être luxueuse, mais qui possédait un vrai lit, un lavabo et un fauteuil. Je retrouvai là aussi une malle que l'*Arcturus* y avait déposée et que j'appré-



ciai d'autant plus que mes bagages, on s'en souvient, avaient disparu dans le Nordingafliot.

Quand bien lavés, proprement vêtus nous pûmes jeter les yeux, mon interprète et moi, sur un dîner qui se composait enfin des mets ordinaires dont se nourrit tout homme civilisé, sur un dîner dont la carte ne comprenait ni cube de carton appelé pain de lichen, ni suif sous prétexte de beurre, ni boisson aigrelette sous le nom de lait de brebis, nous nous laissâmes aller à une joie enfantine. Nous venions de prendre place et nous faisions honneur au repas, quand on frappa à notre porte. C'était le pseudo-savant anglais que le lecteur connaît déjà, mais pâle, défait, encore plus méconnaissable que nous. Je le félicitai sur la rapidité avec laquelle il avait dû voyager du lac Myvatn à Reykiavick et je lui dis combien je me réjouissais de me voir précédé par lui, ne fût-ce que d'un jour, dans la capitale de l'Islande.

— Je n'ai aucun mérite à cela, me répondit-il d'une voix faible, car si je suis malade, je ne peux pas m'en prendre à la fatigue. En

arrivant à Reykiavick, j'ai malheureusement demandé l'hospitalité à un savant géologue dont je voulais recevoir les conseils pour mes fameux projets, et il m'a logé dans un appartement où il y avait un homme mort depuis quatorze jours. Je suis un peu distrait, j'ai attribué la mauvaise odeur qui me suffoquait à une tout autre cause, et je n'ai pas tardé à être atteint d'une dysenterie qui, je le crains, m'empêchera de revoir jamais ni ma patrie, ni hélas! ma femme que j'ai laissée à Akoreyry pour qu'elle prit le premier bateau faisant voile pour l'Europe.

Je ne pouvais en croire ni mes yeux ni mes oreilles. Comment, à Reykiavick, un mort pouvait-il rester deux semaines sans sépulture et sans que l'autorité sévît. C'était à peine vraisemblable, et pourtant c'était vrai.

— Ce qui est plus triste, ajouta-t-il, c'est que les médecins islandais, appelés sur ma prière à venir constater le décès, ont imposé les mains sur le cadavre et qu'ils se sont donné tous les deux le tétanos. Je crains bien que d'ici à quelques heures ils ne suivent

dans l'autre monde mon malsain compagnon de chambre.

Par bonheur, le *Dupleix* entrait en rade tandis que l'Anglais nous faisait ce récit. Les médecins du bord furent immédiatement envoyés auprès de leurs collègues d'Islande, et ils leur amputèrent à chacun les deux bras. J'ai appris depuis que ces vaillants majors de la marine française avaient réussi dans leurs opérations et que les docteurs de Reykiavick conserveraient du moins l'existence.

La tragique aventure de l'Anglais ne diminua pas notre appétit féroce, et, après nous être joyeusement réconfortés, mon interprète et moi, devant la face blême du pseudo-savant dont j'aurais, une heure auparavant, donné toute la science pour une côtelette, je me dirigeai vers le port pour apprendre quel jour je pourrais goûter l'insigne bonheur de quitter pour toujours la malheureuse Islande.

J'appris que l'*Arcturus* se trouvait sur la côte orientale de la colonie danoise en pénurie de charbon, et qu'il attendait pour gagner l'Europe qu'un autre bateau envoyé de Reykia-

vick vînt l'en approvisionner. Quelle ne fut pas ma joie lorsque l'on m'assura que le *Waldemar* devait partir le surlendemain pour Sédisfiord dans ce but, et que l'on consentirait à me prendre à bord !

Je revins à l'hôtel en passant par la petite chapelle catholique, si tristement délabrée que l'on peut se demander si, dans peu d'années, il en restera quelque trace. Cette chapelle servait autrefois de cathédrale à un évêque français, qui avait la pénible mais noble mission d'assister les pêcheurs de nos côtes durant leurs dures campagnes dans les mers d'Islande. Après la chute de l'Empire, elle fut quelque temps desservie par un simple prêtre, puis par l'aumônier des stationnaires français. Enfin depuis quelques années, elle reste fermée et complètement abandonnée. Les républicains français, paisiblement vautrés dans leurs fauteuils capitonnés, ont pensé que, sous les glaces du Nord, non plus que dans les hôpitaux, nos marins qui souffrent et qui meurent n'ont besoin ni de consolation ni d'espérance.

Tous les cinq ou six ans, un brave prêtre danois, qui venait de Copenhague porter aux habitants catholiques des Féroë les secours de leur religion, prolonge maintenant son voyage jusqu'en Islande, où il remplit le même ministère.

Il est vraiment bien touchant de voir avec quelle fidélité les Islandais restés catholiques demeurent attachés à la foi de leurs pères, surtout dans ce pays de l'apathie et de l'indifférence. Il est vrai que la vue du clergé de la colonie danoise ne doit guère les engager à se convertir au protestantisme. Nous connaissons déjà la réputation de l'évêque. Ses subordonnés ne cessent d'intriguer pour obtenir de maigres bénéfices ecclésiastiques dont la collation appartient directement à la couronne de Danemark, puis pour passer à un bénéfice meilleur quand une vacance se produit. Nous avons vu aussi, comment le desservant de Thingvalla sait se faire de belles et bonnes rentes en transformant son presbytère en auberge dans les prix forts.

Reykiavick possède un tribunal composé

d'un président et de plusieurs magistrats, mais on n'a jamais vu dans aucun pays du monde une pareille sinécure. Aussi le gouvernement danois n'a-t-il pas fait construire le plus petit palais de justice. Le tribunal est censé siéger à la Chambre des députés. Il perpétue ainsi l'ancienne coutume islandaise qui plaçait dans la fente du rocher de Thingvellir l'assemblée des mandataires de la nation et tous les tribunaux : ceux qui jugeaient les différends et ceux qui condamnaient les criminels.

Les juges actuels portent un magnifique costume et reçoivent d'assez gros appointements; mais leur unique occupation est de considérer, toutes les fois que la nature le leur permet, les aurores boréales. A quoi bon un tribunal dans un pays sans malfaiteurs, sans tentations et sans police?

Le *Waldemar* devait partir le 12 août à cinq heures du matin. Je pris place à son bord la veille au soir, et, sans songer à me coucher, je cherchai à me figurer, pendant le crépuscule qui se répandit quelques heures sur la

terre, quel devait être l'aspect de la capitale de l'Islande pendant l'hiver.

Qu'est-ce que le froid, qu'est-ce que l'isolement à côté des ténèbres constantes? Et les aurores boréales peuvent-elles être une consolation pour les malheureux habitants de Reykiavick, les aurores boréales dont l'aspect fantastique et les couleurs sinistres font oublier les bienfaits de la clarté qu'elles procurent.

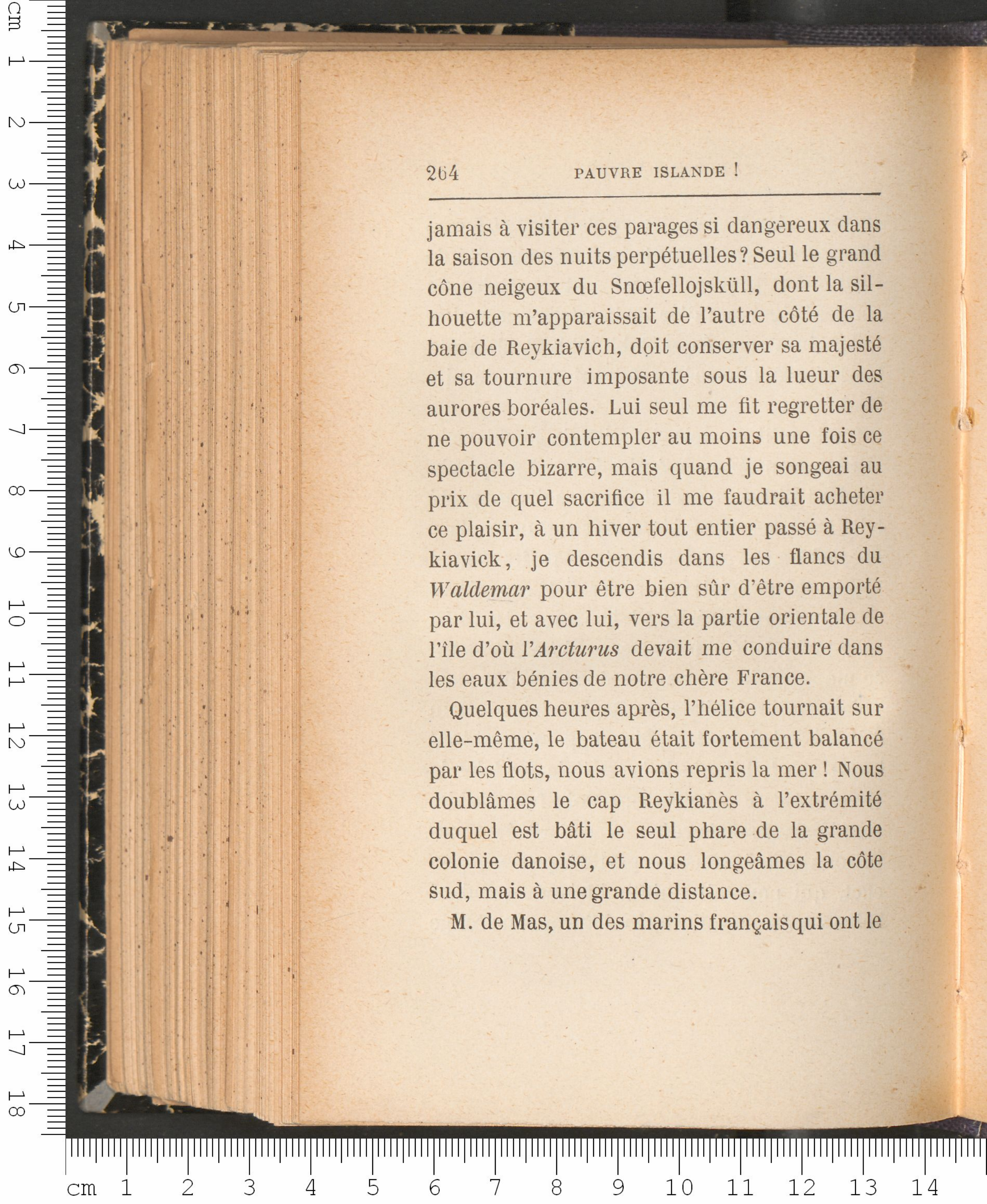
La science a fait dernièrement un pas considérable au sujet des aurores boréales. Après une série d'expériences, elle est parvenue à se convaincre que les aurores boréales et les aurores australes c'est-à-dire celles qui se produisent au pôle Nord et au pôle Sud, ont lieu simultanément. De plus, elle a constaté que les aurores boréales prennent toujours une forme arrondie, convexe, tandis que les autres représentent ordinairement une figure conéiforme. Or, si l'on étudie avec soin les deux pôles d'une lumière électrique formée par deux morceaux de charbon mis en contact et chargés chacun d'électricité de nom contraire, on remarque que l'un des charbons en brûlant



L'hiver en Islande.

se creuse tandis que l'autre s'allonge et forme une pointe s'enfonçant dans la concavité de l'autre. Les aurores boréales et australes ne seraient donc, au dire de la science nouvelle, qu'un immense foyer Jabloschkoff, alimenté par la terre elle-même faisant office de pile électrique.

Quoi qu'il en soit, la ville de Reykiavick, dont le commerce est absolument suspendu pendant l'hiver, ne doit pas être d'une gaieté folle avec ses rues désertes, sa grande place Thorvaldsen et ses deux ou trois petits monuments, même éclairés par les reflets rougeâtres d'une aurore boréale. Et la mer surtout ! La mer tourmentée, furieuse, couleur de sang ! Je me figurais ces vagues énormes des mers polaires, car la baie de Reykiavick est loin d'être à l'abri des tempêtes, apparaissant tout à coup aux habitants de la capitale de l'Islande et venant leur crier de leur voix formidable, en déferlant sur la côte : — « Vous êtes mes prisonniers et vous ne partirez pas. « Et, en effet, qui pourrait quitter l'Islande pendant l'hiver, puisque nul marin d'Europe ne songe



jamais à visiter ces parages si dangereux dans la saison des nuits perpétuelles ? Seul le grand cône neigeux du Snœfellojsküll, dont la silhouette m'apparaissait de l'autre côté de la baie de Reykiavich, doit conserver sa majesté et sa tournure imposante sous la lueur des aurores boréales. Lui seul me fit regretter de ne pouvoir contempler au moins une fois ce spectacle bizarre, mais quand je songeai au prix de quel sacrifice il me faudrait acheter ce plaisir, à un hiver tout entier passé à Reykiavick, je descendis dans les flancs du *Waldemar* pour être bien sûr d'être emporté par lui, et avec lui, vers la partie orientale de l'île d'où l'*Arcturus* devait me conduire dans les eaux bénies de notre chère France.

Quelques heures après, l'hélice tournait sur elle-même, le bateau était fortement balancé par les flots, nous avions repris la mer ! Nous doublâmes le cap Reykianès à l'extrémité duquel est bâti le seul phare de la grande colonie danoise, et nous longeâmes la côte sud, mais à une grande distance.

M. de Mas, un des marins français qui ont le

plus navigué autour de l'Islande, en donne ainsi la raison :

« Je ne connais pas au monde, écrit-il, de région plus dangereuse que cette côte sud de l'Islande. Elle n'offre pas une ressource, pas un abri. La côte n'est qu'un terrain d'alluvion formé par les innombrables torrents qui se précipitent des sommets de la chaîne de l'Hécla et qui la rendent impraticable même pour des gens du pays. Du bord de la mer au pied des montagnes, toute cette plaine marécageuse n'a pas moins de vingt milles de largeur sur une étendue de plus de cent milles. De loin, toute cette zone basse et noyée disparaît; on ne voit que le pied de la chaîne des montagnes et on se trouve tout à coup à terre lorsqu'on s'en croit à dix ou quinze milles. Tous les sommets se ressemblent, et, de plus, on n'a pas même la ressource de la sonde pour rectifier son point à cause des soulèvements et des effondrements incessants qui se produisent au fond des eaux ».

Il est facile de s'imaginer, après ce qu'on vient de lire, de combien de difficultés est

hérissée une pareille navigation. C'est près de cette côte du sud, très poissonneuse, que périssent chaque année de quarante à cinquante bateaux de pêche français. Nos malheureux et hardis compatriotes espèrent, en jetant là leurs lignes, faire plus ample butin et ils ne trouvent souvent, à la place de la richesse relative à laquelle ils aspirent, qu'une mort prématurée et terrible.

J'admirai la prudence et l'habileté de mon capitaine. L'ennemi le plus redoutable, à ses yeux, c'est toujours le brouillard. Des calculs, des travaux au compas lui eussent permis de suivre quelque temps la bonne route, même au milieu des nuées les plus épaisses, mais c'eût été là des procédés insuffisants s'il avait été privé pendant de longues heures d'apercevoir la terre, ou au moins un point de l'horizon.

Ces vives préoccupations ne l'empêchaient pas de s'occuper activement d'un jeune enfant de douze ans appartenant à une riche et bonne famille de Copenhague, et qui se disposait à devenir officier de marine.

Les jeunes Danois qui désirent entrer plus

tard à l'école navale doivent, avant tout examen, faire en qualité de mousse une navigation de six mois sur un vaisseau de guerre ou de dix-huit mois sur un bateau marchand. La mesure est fort sage. Elle guérit bien des tièdes à tout jamais, de la vocation qu'ils pensaient avoir et elle affermit ceux qui sont véritablement nés marins dans leur goût et leur décision.

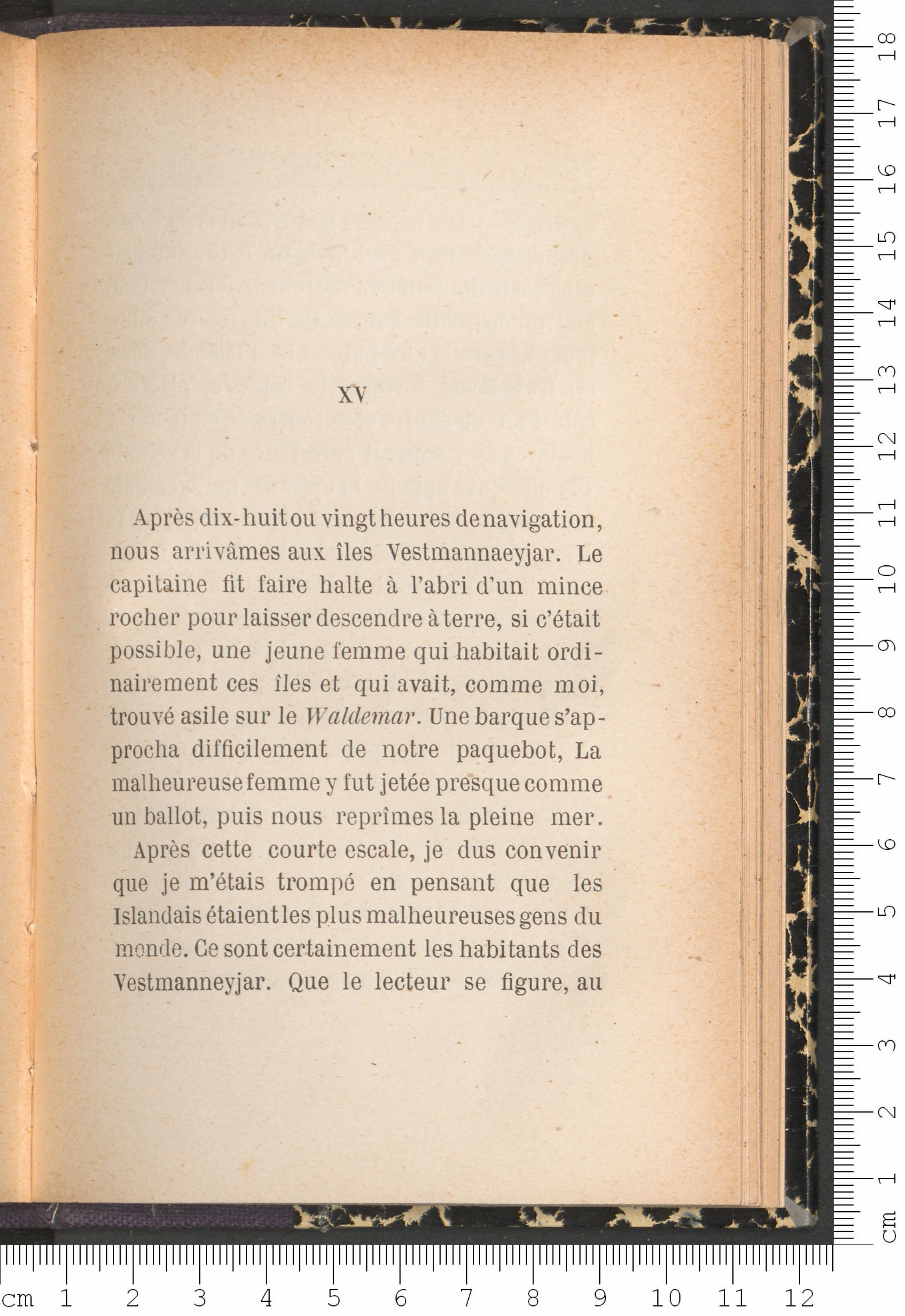
Cet enfant de onze ans était d'une nature délicate. Ses mains, quoique nerveuses, étaient petites ; sa taille surtout n'était nullement en rapport avec celle des matelots qui trouvaient dans les cordages un appui opportun et quelquefois nécessaire, placé à une distance ou à une hauteur convenable en rapport avec la longueur de leurs bras ou de leurs jambes. Le capitaine du *Waldemar* n'hésitait pas cependant, malgré la houle qui tourmentait le navire, à envoyer ce pauvre enfant jusque dans les hauteurs les plus vertigineuses, pour prendre un ris ou carguer une voile. Ah ! combien de fois ce mousse bien né m'a fait frémir dans ses excursions

périlleuses après lesquelles il ne recevait souvent que des boutades ou des reproches en guise de compliment ! Et quand je lui demandais, après chaque danger qu'il avait couru, s'il ne donnerait pas sa démission en arrivant à Copenhague :

— Jamais ! me répondait-il régulièrement; la mer, voyez-vous, monsieur, c'est ma vie !

Puis, après cet élan d'enthousiasme, son visage reprenait l'expression de douceur modeste qu'il gardait habituellement. Ah ! le brave enfant ! comme ses parents devaient souffrir s'ils se doutaient de la vie qu'on lui faisait mener, mais comme ils devaient l'aimer !

Quelles belles âmes et quelles natures fortes et courageuses que ces marins danois ! C'est après les avoir longtemps fréquentés que je laisse échapper ce cri de mon cœur. Il n'exprime d'ailleurs qu'en partie l'admiration qu'ils n'ont cessé de m'inspirer durant ce voyage d'Islande !



XV

Après dix-huit ou vingt heures de navigation, nous arrivâmes aux îles Vestmannaeyjar. Le capitaine fit faire halte à l'abri d'un mince rocher pour laisser descendre à terre, si c'était possible, une jeune femme qui habitait ordinairement ces îles et qui avait, comme moi, trouvé asile sur le *Waldemar*. Une barque s'approcha difficilement de notre paquebot, La malheureuse femme y fut jetée presque comme un ballot, puis nous reprîmes la pleine mer.

Après cette courte escale, je dus convenir que je m'étais trompé en pensant que les Islandais étaient les plus malheureuses gens du monde. Ce sont certainement les habitants des Vestmanneyjar. Que le lecteur se figure, au

milieu de petits rochers isolés dont l'ensemble prend le nom d'archipel, un rocher un peu plus vaste dont un bon marcheur ferait le tour en trois ou quatre heures. Qu'il se figure maintenant, pareils aux habitants d'Islande, deux ou trois boers formant la capitale, placés à côté l'un de l'autre et entourés de cinq ou six hectares de gazon : il aura l'idée de la colonie danoise qui s'appelle Kauptsadr. Cette colonie est située sur la côte sud de l'Islande, c'est-à-dire qu'elle est exposée à toutes les tempêtes de l'Atlantique, dont l'observatoire de New-York nous annonce les intensités avec une si terrible exactitude. Cette colonie est donc presque toujours inabordable; de plus, ses habitants ne peuvent la quitter qu'en courant des dangers inouïs, puisqu'ils ont à parcourir sur leurs barques de pêcheurs plus de cent lieues pour gagner Reykiavick, dans les parages, au dire de M. Mas, qui sont les plus dangereux du monde.

Quand je vois maintenant des Européens s'attendrir béatement devant les péripéties imaginaires de Robinson Crusoé et de presque

tous les héros de Jules Verne, je les supplie et je supplie mes lecteurs de conserver leur pitié pour des humains véritables dont les souffrances dépassent de beaucoup celles que jamais romancier a pu imaginer, des humains dont il m'a suffi d'apercevoir un instant la patrie et les misérables masures pour regarder maintenant ceux qu'on a toujours appelés en Europe des déshérités du bonheur, esclaves à Rome, truands au moyen âge, prolétaires au XIXe siècle, comme des sybarites ou des sultans de féeries orientales.

Le lendemain, par une chance insigne sur laquelle je n'aurais pas osé compter, le soleil se leva radieux dans une atmosphère limpide et me permit de contempler à mon aise pendant toute la journée, les merveilleux aspects de la côte sud-est de l'Islande.

Une série de montagnes de 1500 à 2000 mètres de hauteur, toutes couvertes de neiges éternelles, lançaient vers le ciel leurs arêtes brillantes en s'étageant les unes au-dessus des autres. Çà et là les teintes bleutées et les lignes heurtées d'immenses glaciers rompaient

la monotonie du grand linceul blanc qui recouvrait ces montagnes, depuis la crête jusqu'à la base, au point de paraître s'enfoncer même dans les eaux de l'Océan. Les vagues, en se brisant sur la côte, faisaient jaillir au pied de ces montagnes sous les ardeurs du soleil, une foule de bouquets brillants, tandis que de fréquentes avalanches formaient çà et là dans les hauteurs une série de cascades subites et majestueuses.

C'était bien alors véritablement l'Islande qu'il m'était donné de contempler, l'Islande dont le nom signifie « terre de glace ». En ce jour d'été, par cette atmosphère limpide, sous les claires caresses de l'astre, ces froides solitudes, cette mer furieuse avaient encore un charme; mais que doivent être, grand Dieu ! ces parages, quand la longue nuit perpétuelle de l'hiver, ou seulement quand d'épais brouillards viennent répandre sur cette lutte silencieuse et terrible de la mer liquide contre une autre mer impassible et glacée leur épais et sombre manteau ! Ah ! ces terribles brouillards ! Notre capitaine les redoutait toujours

malgré le temps splendide dont nous jouissions. Il ne cessait d'interroger l'horizon qui s'assombrissait surtout du côté de l'est, et il pointait exactement chacune des montagnes dont nous avions doublé la crête.

Il me montra d'abord le mont Hécla, haut de 1,636 mètres, qui, de loin, ne me fit qu'une médiocre impression. Il doit une partie de sa réputation à une particularité qui le fait immédiatement reconnaître des navigateurs auxquels il rend par conséquent de fréquents et d'éclatants services. Il existe à quelque distance de son sommet un mamelon noir appelé Gvodnarstein où, par suite d'un effet physique inconnu, les neiges et les glaces ne séjournent jamais. Au milieu de ces immensités blanches, un tel mamelon frappe immédiatement le regard et indique aux matelots égarés le chemin de leur salut.

Après l'Hécla, les plus hautes montagnes que l'on aperçoit en longeant la côte sud sont le Finfield, haut de 1,685 mètres, puis le Sélialand, l'Ingolfs-Field et enfin le Vivelfied, haut seulement de 615 mètres, mais qui, sortant

immédiatement des flots avec son grand manteau de neige, n'en garde pas moins un aspect grandiose et terrifiant.

Nous longeâmes ainsi toute la journée la côte du sud, et après avoir doublé la vitesse de notre marche pour tâcher de devancer les brouillards, qui, vers le soir, s'avancèrent à grands pas, nous entrâmes vers dix heures dans la baie d'Eskéfiord, située sur la côte orientale, un peu au sud de Sédisfiord, où j'avais abordé pour la première fois la colonie danoise.

C'est à l'entrée de cette baie d'Eskéfiord que se trouve la mine de spath, connue généralement sous le nom de spath d'Islande, qui a la propriété d'une double réfraction et dont le gouvernement danois vient de devenir dernièrement l'heureux acquéreur. Ce spath est employé quelque peu en optique et principalement, ailleurs qu'en France, dans la bijouterie d'imitation. En dehors de ce spath, l'Islande possède bien d'autres mines de métaux utiles. Il ne serait peut-être pas même exagéré de dire qu'elle les possède tous. La terre pro-

pre à la fabrication de la porcelaine recouvre une grande partie des environs d'Akoreyry, mais à quelle exploitation fructueuse pourrait-on se livrer dans un pays aussi difficile d'accès, et caché pendant dix mois dans les horreurs d'une nuit perpétuelle ?

Je reçus l'hospitalité à Eskéfiord, dans une famille de marchands, qui semble jouir d'une véritable aisance.

On s'y chauffe l'hiver, on mange de la viande fraîche au moins une fois par jour, on boit d'excellent café et on fume des cigares de la Havane; mais surtout, ce qui aux yeux des Islandais est un luxe sans pareil, on ménage devant l'habitation une petite étendue de gazon pour le simple plaisir des yeux, sans l'employer à un usage utile. Ce gazon princier, qui forme un carré de 6 ou 7 mètres de côté, est au moins aussi célèbre en Islande que l'arbre d'Akoreyry. Son propriétaire d'ailleurs en est très fier; il appelle pompeusement ce gazon : Notre jardin, et lors de mon voyage il avait installé sur ce gazon, au risque, disait-il, de lui nuire, — ceci était le comble de l'é-

légance, — un jeu de crocket, auquel on me pria de prendre part.

La fille de la maison, jeune brune assez jolie, son frère, mon interprète et moi, nous employâmes presque toute notre journée à pousser à l'aide de maillets des boules teintées diversement, sous des arceaux de fer. Ce jeu de crocket, qui m'avait toujours paru en France la plus fastidieuse des occupations, me sembla plein de charmes à Eskéfiord.

Ces pauvres gens n'entrevoyaient pas avec une trop grande frayeur la perspective de passer là l'hiver.

— Mais enfin, que faites-vous! leur dis-je, ne craignant pas de répéter pour la dixième fois peut-être la même question depuis mon arrivée en Islande.

— Nous dormons beaucoup, me fut-il encore répondu; et puis nous jouons aux cartes.

— Mais vous ne pouvez donc vous livrer à aucune occupation utile?

— Non; tout commerce et toutes communications même sont interrompues; depuis le

mois d'octobre jusqu'à la fin de mai, nous ne savons rien du monde.

— Pêchez-vous?

— Quelquefois.

— Chassez-vous?

— C'est impossible, puisqu'il fait nuit.

— Mais enfin, quelles sont vos principales récréations?

— Nous relisons nos Eddas, et puis, je vous le répète, nous jouons aux cartes et nous dormons beaucoup.

Étranges marmotes! Curieux et triste peuple et surtout incompréhensible patrie qui réussit, malgré son aridité, ses ténèbres, son horreur, à se faire aimer de ses enfants, même civilisés et instruits, au point de les retenir dans son sein pendant son long et obscur sommeil de l'hiver!

L'*Arcturus* faisait le lendemain matin son entrée à Eskéfiord, empruntait du charbon au *Valdemar*, et après nous avoir reçus à son bord, mon interprète et moi, reprenait la mer vers cinq heures du soir en faisant voile vers l'Europe. Je m'apprêtais à considérer

avec émotion la côte montagneuse de l'Islande s'éloigner et disparaître peu à peu à l'horizon, quand trois ou quatre kilomètres après notre sortie de la baie d'Eskéfiord, un brouillard épais nous enveloppa et nous cacha pour toujours la colonie danoise. Mon voyage en Islande se trouva tout à coup terminé.

La mer fut assez clémente jusqu'aux îles Féroë et nous abordâmes sans avoir trop à nous plaindre. Nous avions pour compagnon le prêtre catholique dont j'ai fait mention et qui vient, tous les cinq ou six ans, porter les secours de la religion aux fidèles des deux colonies danoises de l'Atlantique septentrionale. Je le suivis à *quelque distance* de Thorsavn, dans une pauvre maison de pêcheurs ou, sur un autel improvisé pour la circonstance, il célébra la messe au milieu d'une assemblée émue et recueillie. C'est qu'en dehors d'une satisfaction religieuse, ces pauvres habitants de Féroë trouvaient là le souvenir, l'évocation de leurs parents morts depuis cinq ou six ans et enterrés sans prêtre. Pour quelques-uns des assistants, c'était une messe

d'actions de grâces, mais, pour la plupart, c'était une messe d'enterrement dite après la sépulture. Triste et touchante cérémonie, sincères et ardentes prières qui doivent parvenir plus fécondes peut-être au pied du trône de Dieu que les accords harmonieux des orgues les plus puissantes et des maîtrises les plus célèbres.

Peu de temps après notre départ des îles Féroë, nous fûmes assaillis par une terrible tempête au milieu de laquelle le capitaine de l'*Arcturus* sut diriger son petit paquebot avec une habileté qu'il serait fastidieux de rapporter ici. Mais comment l'Angleterre, cette nation de marins, n'a-t-elle pas encore fait autour de son archipel des Orcades, ce royaume du brouillard, des sondages exacts, et comment n'a-t-elle pas établi un phare à l'île Fair, la première terre que les navigateurs cherchent à reconnaître en venant du Nord? Sans soleil, sans boussole et sans sondages, comment un capitaine peut-il se diriger dans ces mers si dangereuses, remplies d'îlots et de récifs? Nous nous laissions balancer par les flots de-

puis douze heures à la même place, sans oser avancer ni reculer, quand l'île Fair se montra tout à coup vers dix heures du matin, à peu de distance de nous, dans une éclaircie. Nous pûmes alors continuer notre route, et le lendemain à midi, après avoir triomphé de toutes les difficultés, nous faisions enfin notre entrée dans le port d'Édimbourg !

Jamais l'Europe, même après des voyages plus lointains et plus prolongés, ne m'avait paru si hospitalière et si charmante. Le soir surtout, le spectacle de la nuit dont j'avais été longtemps privé en Islande et dont je n'avais pu jouir que médiocrement en mer, me parut d'une suprême beauté, et puis cette vie active d'une grande ville, le mouvement, l'éclairage, les voitures dont l'Islande est absolument privée, puisqu'elle ne possède pas une route, étaient pour moi autant de vieux amis que je retrouvais avec plaisir.

O vous tous qui trouvez le temps long et la vie ennuyeuse, vous que la plus légère contrariété afflige ou que la plus petite gêne incommode, vous qu'un plat manqué rend maus-

sade, vous qu'un lit mal bordé empêche de dormir ou que des bottes mal cirées exaspèrent, vous tous, en un mot, et vous êtes très nombreux, qui ne savez pas jouir pleinement de la vie large et facile qui vous est faite et qui cherchez quelquefois avidement des sujets de tristesse et même de douleur dans des bagatelles, allez en Islande, séjournez-y longtemps, et vous en reviendrez avec cette grande science de la vie qui apprend à jouir de ce qu'on a, au lieu de perdre son temps à désirer le reste !

FIN



ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

